

Ihar Alinevich

Sur la route de Magadan



Ihar Alinevich

Sur la route de Magadan

Editions Belles comme une prison qui brûle

2014

Dessins : Vassiliy Pero, Danila Dougoum
Traduction : ABC francophone

L'original du livre édité sous licence
« Creative Commons »
Attribution non-commercial share alike
(by-nc-sa)
Livre non commercial suivant la volonté de l'auteur
Traduit collaborativement à l'aide de *Etherpad*
et mis en page avec L^AT_EX

Contact : abcfr@riseup.net

Note des traductrices et traducteurs

L'ABC (Anarchist Black Cross) francophone est un groupe informel, composé de personnes géographiquement éparpillées, qui s'organise essentiellement sur Internet. Il a originellement été formé pour coordonner la tournée d'information de l'ABC Belarus (biélorusse) en Europe francophone au printemps 2011.

L'objectif de l'ABC est de s'organiser pour soutenir les prisonnier.es anarchistes (courrier, information, soutien financier, liens internationaux). Il est donc essentiel pour nous de faire sortir des prisons les paroles des détenu.es, pour briser l'isolement et faire tomber ces murs qui nous enferment.

Des personnes isolées avaient déjà traduit des communiqués, des interviews, et même des films sur la situation des anarchistes Biélorusses, mais jamais un groupe constitué n'avait pris en main une traduction de plus grande ampleur. Aussi, quand au mois de décembre 2013, on nous a proposé de traduire vers le français le livre qu'Ihar Alinevitch avait écrit en prison pour le distribuer lors de la tournée d'information de l'ABC Belarus au printemps 2014, nous avons décidé de nous y mettre à plusieurs.

À notre disposition, nous avons la version originale en russe, la traduction anglaise et des connexions Internet. Au départ, nous n'avions pas de russophone dans l'équipe, et nous avons donc commencé à traduire à partir de la version anglaise. Puis une personne russophone nous a rejoint et cela nous a permis de traduire l'introduction et les compléments qui n'existaient pas en anglais. Des personnes ont traduit des chapitres, d'autres ont fait de la relecture. Au final, en deux mois et demi, nous avons une version française relue, sur laquelle tout un collectif informel avait travaillé de façon horizontale et non salariée.

Il nous paraissait important de publier ce témoignage, parce que ça permet de soutenir les prisonniers et de documenter la situation biélorusse. Aussi, nous nous sommes contenté.es de traduire le texte de l'auteur, même quand nous nous sentions en désaccord avec les

idées qu'il défend (notamment dans les compléments). Dans l'incapacité de débattre avec Ihar pour discuter les points qui nous gênent, nous avons choisi de publier le témoignage avec les compléments associés.

Le premier jet de la traduction était féminisé. Nous faisons habituellement le choix d'aller à l'encontre des règles conventionnelles de la grammaire française en évitant d'oublier ou de camoufler les pronoms féminins dans les pluriels, parce que nous avons conscience que le langage n'est pas neutre quant aux représentations genrées qu'il nous impose et parce que nous ne considérons pas cet aspect de la déconstruction des normes et des traditions comme accessoire. Toutefois, après discussion entre nous, nous avons préféré rester proches des mots de l'auteur et de ses formulations qui ne mettaient pas l'accent sur cette problématique.

Nous encourageons la diffusion gratuite de ce livre.

Il existe des versions numériques sur <https://abc-belarus.org/>

Le coût de revient de la version papier est d'environ un euro par exemplaire.

Pour en finir avec toutes les prisons et toutes les oppressions.

abcfr@riseup.net



Introduction.

Ihar

Ce livre écrit par mon fils, parle de faits se produisant à l'heure actuelle en Biélorussie. Il évoque les choix qu'une personne doit faire entre vivre et mourir, être libre ou emprisonné, et entre garder son âme et se trahir. Tout ce qui lui est arrivé s'est passé dans une vie réelle, en plein XXI^e siècle, dans un pays qui se veut civilisé et européen, juste avant et après les élections présidentielles de 2010. L'idée de ce livre est apparue en 2011, lors de l'unique entretien qui nous a été accordé dans le centre de détention du KGB. On ne pouvait communiquer qu'en regardant derrière son dos mais nous étions tellement heureux de le voir avec mon mari... Tout ce qui est arrivé et continue à arriver à Ihar ressemble fortement à la situation décrite par Anatoliy Rybakov dans le livre *Les Enfants de l'Arbat*. Et, même si Sasha Pankratov a été arrêté en 1930, l'histoire se répète. J'ai proposé à Ihar d'écrire sur tout ce qui lui arrivait pour ne pas oublier, pour laisser la mémoire à l'histoire. Nous pensons tous que l'illégitimité, l'arbitraire, les répressions ne vont jamais nous arriver à nous ou à nos proches. Il est donc très important que cette situation devienne le patrimoine de toute la société.

Je ne connaissais pas encore les détails de son enlèvement à Moscou ni de son enfermement dans le centre de détention du KGB au printemps 2011. Le procès qui a montré toute l'absurdité et l'absence de fondement en ce qui concerne les accusations émises contre lui et ses camarades Nikolaï Dedok et Alexandr Franzkevitch, vient de se terminer. Des procès similaires ont eu lieu, à la chaîne, en même temps. Des peines de prison attendaient déjà Dashkevitch et Lobov du Front des Jeunes, les candidats aux présidentielles Sannikov, Ouss et Neklyayev, les membres du Bureau, les activistes de la jeunesse et bien d'autres enfants du peuple biélorusse. Les prisons et les centres de détention étaient bondés. Presqu'en même temps que notre procès, celui de Nikolaï Statkevitch avait lieu. Les dures peines de prison

prononcées au cours des derniers procès – six ans pour Statkevitch, huit pour Ihar –, ont provoqué une vive émotion. Certaines rumeurs commençaient à circuler à propos des conditions d'enfermement au centre de détention du KGB, des passages à tabac, des tortures, des atroces pressions psychologiques qui y étaient pratiquées. Je m'efforçais de ne pas me laisser submerger par tout ce que je pouvais entendre. Je refusais de croire que mon enfant puisse connaître une telle situation arbitraire. Je ne l'avais pas mis au monde et élevé pour qu'il serve de chair à canon au régime, mais pour qu'il connaisse une vie heureuse, créative et libre.

On me demande souvent ce que j'éprouvais en lisant le journal de mon fils. Deux ans déjà se sont écoulés lorsque j'écris ces lignes, et les larmes me reviennent en repensant à ses mots. De la douleur, bien sûr. Cette douleur te rentre dans l'âme et dans le cœur. Elle n'a ni âge, ni date de péremption. Cette douleur, c'est non seulement pour mon fils, pour ma famille ; mais aussi pour le peuple biélorusse, pour la jeunesse biélorusse obligée de purger des peines de prison totalement injustes dans des conditions terribles et inhumaines, de fuir son pays, de se cacher, de se faire tabasser et humilier seulement parce qu'elle veut une vie meilleure pour son peuple. L'histoire se répète. En essayant de conserver le pouvoir, le régime détruit le futur du pays. Je ressens en même temps de la fierté pour avoir réussi à faire de mon fils un homme digne. Face à un danger mortel, totalement isolé et sans soutien extérieur, il a réussi à rester fidèle à lui-même et à ses idées. Il n'est pas le seul. Les événements de décembre 2010 ont montré combien de personnes dignes vivent en Biélorussie. Elles peuvent faire partie de différentes couches sociales, différents partis et mouvements, elles peuvent regarder dans des directions opposées mais le même cœur bat dans leurs poitrines. C'est un cœur de patriotes courageux, honnêtes et francs qui ont gardé leur esprit, honneur et conscience et ne sont pas allés collaborer avec ce régime répressif. Ihar, comme tous les détenus politiques de Biélorussie, est apparu comme une personne qui mérite plus de respect que ceux qui se trouvent dans le troupeau

de vaches qui piétinent notre pays.

Pour ses seize ans, j'avais offert un poème de Rudyard Kipling à Ihar. Je voulais qu'en devenant adulte, il comprenne les vérités cruciales qui forgent la vie des hommes. Je lui avais de nouveau envoyé ce poème la veille de son procès, afin de le soutenir et de lui montrer que les valeurs humaines de ce monde n'avaient pas disparu, quand bien même il pouvait avoir le sentiment de se retrouver seul à affronter un terrible dragon.

En tant que mère, je suis responsable de la vie laissée à mes enfants. En tant que mère, je suis fière d'avoir élevé un fils qui a su rester homme.

Valentina Alinevitch

Si...

Si tu peux rester calme alors que, sur ta route,
Un chacun perd la tête, et met le blâme en toi ;
Si tu gardes confiance alors que chacun doute,
Mais sans leur en vouloir de leur manque de foi ;
Si l'attente, pour toi, ne cause trop grand-peine :
Si, entendant mentir, toi-même tu ne mens,
Ou si, étant haï, tu ignores la haine,
Sans avoir l'air trop bon ni parler trop sagement ;

Si tu rêves, - sans faire des rêves ton pilastre ;
Si tu penses, - sans faire de penser toute leçon ;
Si tu sais rencontrer Triomphe ou bien Désastre,
Et traiter ces trompeurs de la même façon ;
Si tu peux supporter tes vérités bien nettes
Tordues par des coquins pour mieux duper les sots,
Ou voir tout ce qui fut ton but brisé en miettes,
Et te baisser, pour prendre et trier les morceaux ;

Si tu peux faire un tas de tous tes gains suprêmes
Et le risquer à pile ou face, - en un seul coup -
Et perdre - et repartir comme à tes débuts mêmes,
Sans murmurer un mot de ta perte au va-tout ;
Si tu forces ton cœur, tes nerfs, et ton jarret
À servir à tes fins malgré leur abandon,
Et que tu tiennes bon quand tout vient à l'arrêt,
Hormis la Volonté qui ordonne : « Tiens bon ! »

Si tu vas dans la foule sans orgueil à tout rompre,
Ou frayes avec les rois sans te croire un héros ;
Si l'ami ni l'ennemi ne peuvent te corrompre ;
Si tout homme, pour toi, compte, mais nul par trop ;
Si tu sais bien remplir chaque minute implacable
De soixante secondes de chemins accomplis,
À toi sera la Terre et son bien délectable,
Et, - bien mieux - tu sera un Homme, mon fils.

Rudyard Kipling (1910), Traduction de Jules Castier (1949)

Contexte.
L'affaire des anarchistes

« L'affaire des anarchistes biélorusses » a été ouverte suite à l'attaque de l'ambassade de la Fédération Russe à Minsk le 30 août 2010, lorsqu'un groupe, inconnu jusqu'alors, les « Amis de la liberté », a jeté quelques bouteilles contenant un mélange inflammable sur le territoire de l'ambassade. D'après le communiqué du groupe, c'était une action en solidarité avec les détenus politiques russes, une protestation contre les répressions en Russie.

Le déroulement et les conclusions de cette affaire montrent bien quelle est la situation socio-politique de l'activisme en Biélorussie.

La population de Biélorussie est encore très inerte sur le plan de défense de ses droits et libertés qui se restreignent lentement mais sûrement, non seulement par l'entremise de lois mais aussi par les déclarations publiques des représentants du pouvoir. Avec tout cela, la conscience de la jeunesse est souvent limitée à l'axiome, communément accepté, énonçant que rien ne dépend de toi et tout est décidé bien avant ; une génération a eu le temps de grandir en presque 18 ans sous l'égide du paternalisme de Loukachenko, président de la Biélorussie. En même temps, il n'y a aucune possibilité pour l'expression publique. Absolument toutes les initiatives pacifiques politiques en Biélorussie sont sévèrement réprimées : il devient impossible d'effectuer un rassemblement légal ou une manifestation, d'organiser une discussion ou une rencontre ouverte, même celles et ceux qui assistent aux concerts se font interpellés. En l'absence totale de discussion entre le pouvoir et la société, pour les activistes les plus résolus, la seule voie de défense de leurs opinions et de leurs valeurs semble passer par l'affrontement.

Dans ce contexte, les arguments des adhérents à la « tactique partisane » ont commencé à paraître plus justifiés : premièrement, l'opinion publique ne fait que mettre les anarchistes sous les coups, deuxièmement, dans les circonstances présentes, une action légale ou

semi-légale remplit à peine sa fonction d'attirer des nouvelles personnes, troisièmement, l'influence des initiatives pacifiques sur les larges masses reste minimale. La répression gouvernementale et l'inertie des masses ont agi comme un défi à l'affrontement. C'est pourquoi les années 2009 et 2010 ont été particulièrement riches en actions radicales dont la responsabilité a été assumée par les groupes anarchistes.

« Le point de départ » du passage des rassemblements et distributions des tracts vers des agissements plus visibles a été la marche antimilitaire contre les manœuvres militaires Russo-Biélorusse, se déroulant à côté du QG des Forces Armées en septembre 2009. Une marche ordinaire avec des bannières et slogans a, cette fois, été accompagnée d'un fumigène qui a atterri dans l'enceinte du QG.

Après la marche antimilitaire, d'autres actions ont commencé à se produire, ne se limitant pas à l'usage de tracts, bannières et mégaphones, mais se servant aussi de la pyrotechnique et des cocktails Molotov : l'attaque sur le casino « Shangri-La » à Minsk avec l'usage d'ampoules remplies de peinture et de fumigènes en signe de protestation contre l'ouverture massive des casinos russes en Biélorussie, suite à l'ordre interdisant les casinos en Russie ; l'attaque sur un bureau de réserve de la police à Soligorsk, utilisé seulement pendant les jours d'actions contre l'arbitraire policier en Biélorussie (un fumigène a été lancé à travers une fenêtre brisée) ; l'attaque de la Fédération syndicale qui ne défend plus les droits des travailleurs depuis longtemps et ne fait que régler les conflits au profit des patrons ; l'incendie des portes de la Biélarusbank¹ à Minsk en signe de protestation contre le système financier en place.

Malgré l'usage de méthodes nouvelles, ces actions continuaient à être porteuse d'un caractère symbolique : on ne peut pas vraiment qualifier les dommages causés comme conséquents. Leur principal avantage a été leur rayonnement médiatique. Toutefois, les communiqués officiels n'ont fait que constater les actions, dans le meilleur des cas, et dans le pire, ils ont tergiversé et jugé les actions en af-

1. Banque centrale de Biélorussie

fichant les anarchistes comme des agresseurs sans motivation et des hooligans écervelés, ce qui est une réaction caractéristique pour des médias gouvernementaux lorsqu'il s'agit de l'activité de l'opposition en Biélorussie.

L'attaque au cocktail Molotov de l'ambassade russe qui a eu lieu le 30 septembre 2010, résultant en un véhicule de service endommagé, a été le prétexte pour commencer des répressions massives, visant le mouvement libertaire biélorusse.

En automne 2010 plus de 150 personnes ont subi des interrogatoires, 19 personnes ont été interpellées en qualité d'accusé. Cinq d'entre-elles ont été condamnées par la suite pour avoir participé aux actions directes mentionnées : Ihar Alinevich (8 ans de privation de liberté), Nikolai Dedok (4 ans et demi de privation de liberté), Alexandr Franzkevitch (3 ans de privation de liberté), Maksime Vetkin (4 ans de limitation de liberté) et Evgueniy Silivonitch (1 an et demi de limitation de liberté).

Lors de leur détention préliminaire, une autre action radicale a eu lieu : les « Amis de la Liberté » ont attaqué au cocktail Molotov le portail de l'IVS², où les détenus étaient gardés. Dans le communiqué de presse, ils ont déclaré que ce n'étaient pas les bonnes personnes qui avaient été arrêtées et qu'ils prenaient sur eux la responsabilité de tous les agissements radicaux, sur la base desquels les activistes du mouvement anarchiste avaient été arrêtés.

En même temps, une campagne internationale a pris de l'ampleur : une vague d'actions de solidarité à travers l'Europe, la Russie, où des rassemblement pacifiques ont eu lieu principalement, même au Mexique, où des banques se sont faites attaquer. Il est à noter que les méthodes de lutte radicales ont aussi trouvé une continuation. En octobre, en signe de solidarité, le local du KGB de Bobrouysk a été attaqué aux cocktails Molotov. Suite à cette action, Evgueniy Vaskovitch, Artiom Prokopenko et Pavel Syromolotov ont été arrêtés et

2. Local Isolatoire de Détention Temporaire. C'est une autre formulation du local de détention du KGB

condamnés à 7 ans de réclusion.

Ihar Alinevich, Nikolaï Dedok, Alexandr Franzkevitch et Artiom Prokopenko sont toujours derrière les barreaux. Et, en même temps que celles et ceux des « décembreistes »³ qui sont encore en prison ont toutes leurs chances d'être libérés dans un futur proche (le régime est obligé de libérer quelques détenus politiques afin de normaliser les relations avec l'Europe), pour les condamnés de « l'affaire des anarchistes » cette perspective ne semble pas aussi évidente.

*A. Zhinevitch, sociologue,
activiste social*

3. Décembreistes : détenus politiques, arrêtés suite aux protestations contre la falsification des élections du 19 décembre 2010 et condamnés pour la participation et l'organisation de troubles à l'ordre public de masse. Au moment présent, la plupart des condamnés ont été graciés par le président de Biélorussie. Ceux qui refusent de signer la demande de grâce, restent enfermés.

Sur la route de Magadan





Moscou, le 28 novembre 2010 à 14 h 45, un café dans le centre commercial « U Gorbushki ». Je parviens à peine à garder les yeux ouverts après cette nuit blanche. La foule passe, la vanité, des visages tendus. Un passant sur deux semble être un flic en civil ; ces trois-là en blouson noir par exemple, avec leur visages graves et sérieux. Dima est assis face à moi. On rit de notre parano. Hier soir Bouratino⁴ nous a filé rendez-vous dans un lieu sûr.

On ne voulait pas accepter l'invitation ; on sait qu'il est suspect. Mais cette rencontre est indispensable. Dima est nerveux. D'après le plan, il doit observer la rencontre aux jumelles ; depuis le début, il s'oppose à cette rencontre. Bien sûr, Dima a raison. Le lieu comme le plan auraient dû être mieux pensés, mais trois mois de cavale, ça émousse la perception du danger ; et puis on ne veut pas croire que lui aussi nous a trahis. Je dois me débrouiller pour repérer les agents pendant le rendez-vous, et m'enfuir en les gasant à la lacrymo si nécessaire. Il est trop tard pour changer quoi que ce soit. Il est temps d'y aller.

On sort du centre commercial, quatre ombres me tombent dessus et m'empoignent par les bras. Je ne suis pas surpris, pas un seul de mes muscles n'a tremblé. Dima a fait un bond sur le côté et s'est enfui. Un passant lui fait un croche-patte, mais heureusement ça ne l'arrête pas. Pays de maîtres, pays d'esclaves.

Un des *men in black*⁵ me rassure : « On aide vos forces spéciales ». Hum, c'est vos forces spéciales, pas les notres. Cliquetis de menottes, on me pousse dans la voiture. Fouille : un téléphone portable, un portefeuille, un lecteur mp3. Une heure et demie avant le rendez-vous, j'ai allumé le téléphone duquel j'ai appelé Bouratino. Je pensais

4. Bouratino (Pinnocchio) : surnom donné à Anton Laptiyonok, un traître qui a donné rendez-vous aux anarchistes recherchés pour que les services spéciaux puissent les arrêter.

5. Hommes en noir (en Anglais)

que dans la foule, ils n'arriveraient pas à le repérer et n'essayeraient même pas de le localiser. Erreur stupide... On me couvre les yeux, je passe d'une voiture à une autre. Les men in black – serviteurs du FSB⁶ – ne se parlent pas entre eux ; ils s'écrivent des textos sur un téléphone qu'ils se passent les uns aux autres. Quelques pauses pour pisser, je vois un champ, une forêt, et j'ai la vague impression d'être en train de rêver.

... La frontière biélorusse. On me plaque au sol, ça signifie que l'opération est illégale. Ils me remettent aux mains des agents biélorusses dans une camionnette. Les Russes disent :

« Ne nous demandez plus de faire ce genre de merde ! »

« C'est clair qu'on vous doit une faveur, les gars ; » répondent les agents.

La voiture s'éloigne. Ils entament la discussion par des menaces :

« Tu sais ce qu'il faut que tu nous dises, n'est-ce pas ? Ou bien on va devoir s'arrêter quelque part pour t'expliquer ? »

« Ok, c'est bon, j'ai capté. »

Ouais, c'est bien ça, n'interroge pas ta mémoire, ne regrette rien, compte les secondes, calme toi. Il faut mobiliser ton attention, te concentrer sur une seule vérité : « N'aie pas confiance, n'aie pas peur, ne demande rien... »⁷

« Il est déjà 20 h 30, rentre. »

Le portail s'ouvre avec un bruit métallique et la voiture entre. Le bonnet est toujours rabattu sur mes yeux. Je suis complètement désorienté. Ils me poussent dans une pièce, me jettent sur une chaise, ma tête heurte une table, le tranchant d'une main tombe sur ma nuque. La plus longue nuit de ma vie commence...

« ... Ihar, parlons d'homme à homme, » résonne la voix devant moi.

6. Service fédéral de sécurité de la Fédération de Russie, service secret russe, principal successeur du KGB soviétique.

7. Un proverbe de prisonniers bien connu, popularisé par Varlam Chalamov et Alexandre Soljenitsyne.

« Habituellement les gens ne se parlent pas dans ce genre de conditions. » Ma propre voix me surprend.

Ils ne s'attendaient probablement pas à de la résistance et ils hésitent un moment. Ça me redonne un peu confiance. Puis ils commencent :

« On sait tout, parle, avoue ! »

« Je ne sais rien, je n'étais pas là. »

« Tout le monde t'as balancé, pourquoi nier ? »

Une seule question me torture : est-ce que Dima a réussi à s'enfuir, ou est-ce qu'ils l'ont chopé ? Comment le savoir ?

« Et Dima alors ? Il vous a donné des preuves ? »

« Quel Dima ? Tu veux dire Doubovsky ? »

Je vois ! Ils ne l'ont pas chopé ! Alors tout ne va pas si mal.

« Quelles sont les infos sur Internet ? Personne n'a été enlevé ? Mauvais boulot. On était au courant pour Bouratino. On était prêts, » dis-je.

La porte s'ouvre, quelqu'un dit :

« En effet, c'est déjà sur le site web. »

Un silence gêné s'installe. Il semble que c'est offensant pour eux d'admettre qu'ils n'ont pas réussi à nous choper tous les deux. Tous les enquêteurs ont quitté la pièce, ils étaient trois ou quatre. Ça m'enlève un poids : Dima est libre, il a gardé son sang froid, et Bouratino est complètement démasqué. Maintenant, je dois passer l'interrogatoire. Lors d'un atelier sur les droits de l'Homme avec Markelov (repose en paix)⁸, il y a une chose que j'ai apprise et dont il ne faut pas démordre : aucun aveux ! Généralement, tout le dossier n'est basé que sur les dépositions faites dans les premiers jours de l'interrogatoire.

Les enquêteurs reviennent.

8. Stanislav Markelov (20 mai 1974 - 19 janvier 2009) était avocat, spécialiste des droits de l'homme, et journaliste d'investigation russe. Il a défendu plusieurs affaires médiatisées, notamment des gauchistes et antifascistes, ainsi que des victimes de violences policières... Markelov a été assassiné par des néonazis le 19 janvier 2009 à Moscou.

« Tu es naïf. Tu penses vraiment que tu as des amis ? Tout le monde t'as balancé, et tu as suspecté la mauvaise personne ! »

Mais je n'écoute plus ces conneries. La première règle est « N'aie pas confiance ! ». Ils ne disent que des mensonges, des demi-vérités. Et même quand c'est la vérité, ils ne l'utilisent que pour te manipuler. La méthode est simple : ils commencent par évoquer un événement et dès qu'ils rencontrent de la résistance, ils passent à un autre. L'armée... Le casino... Les panneaux d'affichage... Les syndicats... La banque... L'ambassade... Le centre de détention... La banque... Le casino... c'est sans fin.

Ils m'affament. Je m'endors plusieurs fois et me réveille ; quand ils sentent ma fatigue, ils accentuent la pression immédiatement. Tout y passe : les menaces, la flatterie, le chantage, la démonstration de l'inutilité de nos luttes, la suspicion envers les compagnons, l'accent mis sur l'égoïsme, etc. Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé, il a cessé d'exister. Tout devient confus : qu'est ce qui est vrai et qu'est ce qui n'est qu'un rêve ?...

« On va t'envoyer dans une cellule de *boneheads*⁹ ! On a une cellule spéciale pleine de skinheads nazis !... Tu es un beau gosse, ils vont bien t'aimer en prison... Tu ne t'es pas encore pris de bonne raclée... Pourquoi tu veux tout ça ? Tu pourrais vivre comme tout le monde. C'est encore possible !... Tu fais du karaté ? C'est basé sur la hiérarchie, tu contredis tes propres principes !... T'as peur de l'admettre, t'es un lâche !... Tu va finir en prison. Ça c'est sûr. Mais pour cinq ou pour dix ans, c'est à toi de voir... Moi je te donnerais 12, non, 20 ans même... (« Et moi, je te collerais une balle sans hésiter, connard, » ai-je pensé). Je vais appeler ta grand-mère. On va tout lui dire sur toi... Personne ne te trouvera d'avocat... On veut savoir une seule chose : qui t'a payé ?... »

J'arrive à peine à prononcer « Je ne sais pas », « Non, j'étais pas là » avant de perdre connaissance à nouveau. La deuxième règle est « N'aie pas peur », en général, ils bluffent. Et même si ce n'est pas

9. skinheads nazis

le cas, c'est leur seule manière de savoir si tu résistes ou pas. Si tu as peur, tu as déjà perdu. Si tu montres ta peur, ils obtiendront tout ce qu'ils veulent de toi.

On me découvre les yeux un moment. Un seul homme est assis derrière le bureau :

« T'es un bon gars. Un ingénieur avec une bonne hygiène de vie, qui fait du sport... Tu devrais pas t'esquinter comme ça. Moi-même, j'admets que vous ayez raison sur pas mal de choses. Mais leur réalisation entraîne beaucoup de souffrance alors pourquoi tu laisses pas tomber ? »

Pendant l'interrogatoire j'ai parfois l'impression d'en avoir déjà lu des bribes quelque part. Ça me calme d'y penser et ça confirme que tout ça, c'est du cinéma. Malgré tout, le sentiment d'isolement m'opprime tant qu'inconsciemment j'ai envie de croire leurs arguments pour que tout ça s'arrête. Réaction psychologique défensive. On ne peut pas y échapper.

On me rabat le bonnet sur les yeux. Quelqu'un entre. Il ne parle pas beaucoup, mais avec des phrases bien choisies et des intonations spécifiques, il m'explique à quel point je suis un trouillard... et il attend quelque chose. J'ai une soif terrible et je suis tenté de leur demander une cigarette. Mais je sais que je ne dois pas faire ça. La troisième règle est « Ne demande rien ». Toute requête doit être formulée comme une exigence. Toute requête rend l'atmosphère psychologique plus douce et ça peut leur suffire pour prendre le dessus.

On m'enlève le bonnet et on apporte de la nourriture. Les agents restent là, éteints, épuisés. On attend quelque chose, longtemps. Je vois de la lumière à travers une petite fenêtre, il fait donc jour. Tout à coup on me lève, on me fait traverser des couloirs, des escaliers, un bref passage dans la cour intérieure, on passe devant de nombreux bureaux portant des écriteaux « Interrogatoire en cours ». Il m'amènent devant l'enquêteur. Il y a aussi un avocat. Tout se passe cordialement. Il me tendent le mandat d'arrêt qui m'accuse d'avoir pris part à l'action du centre de détention d'Okrestina. L'interroga-

toire commence. Il est 16 h 00. Ça fait déjà un jour que je suis là, 24 heures passées entre leur griffes. L'interrogatoire à duré 19 heures. Ils m'enlèvent enfin les menottes... Quelle merveilleuse sensation de pouvoir bouger les mains... J'endosse la responsabilité pour un fumi-gène près du QG de l'armée. De toute façon je suis sur la vidéo - ils m'identifieront, et il vaut mieux supprimer les charges qui pèsent sur Mikola. Ils veulent en faire l'organisateur, mais ça ne marchera pas. De toute façon je ne me considère pas comme un coupable.

Fouille. Ils prennent mes affaires, mes bottes, et me donnent de vieilles pantoufles. Je suis à bout, je m'endors là, sur le banc. On me réveille et on m'emmène dans un grand hall circulaire aux murs massifs. Un escalier étroit monte au premier étage. J'ai l'impression de me trouver dans une sorte de symbiose entre un bunker anti-nucléaire et le Colisée. Une grille horizontale sépare le rez-de-chaussée du premier étage. Au milieu, il y a un tableau de commandes avec un téléphone. Le garde m'emmène à travers un passage circulaire longeant des portes. Je transporte un matelas, un oreiller et des draps. On s'arrête. La porte n° 3 s'ouvre et j'entre dans la cellule. Il n'y a personne. Deux lits de fer, deux tabourets et une table scellés dans le mur. Dans le coin il y a un seau en plastique avec un couvercle. Sur la table de chevet il y a un plateau avec des patates, du hareng et du jus de fruit. Une petite fenêtre avec un double treillis en forme de muselière donne sur le monde extérieur : un mur de briques. La porte se referme dans un bruit métallique. Je m'écroule sur le matelas et m'endors immédiatement.



Je suis réveillé par l'officier de garde qui entre dans la cellule pour faire son rapport.

« Une personne dans la cellule, ni lettre ni requête écrite. La promenade dure une heure. Alinevich est responsable de cellule. » Ce sera le même refrain qu'il serinera tous les jours.

Le temps passe doucement. Je n'ai rien à faire. Il fait déjà un froid terrible et de plus le lieu est exposé aux courants d'air, et il m'est interdit de m'envelopper dans une couverture¹⁰. Pour ceux qui arrivent ici sans vêtements chauds, c'est une vraie torture. Le plus dur, c'est le manque de chaussure. Aucune paire de chaussettes ne peut réchauffer les pieds, même celles en laine. La seule chose à faire, c'est de s'envelopper les pieds dans un pull. Mais tout cela n'est qu'un détail. Le pire, c'est le silence permanent et l'absence de repaire temporel. Parfois on entend un bruit de pas, un cliquetis de menottes, le choc métallique des « mangeoires » (une petite trappe verticale pour distribuer la nourriture), des coups sur les porte, le sifflet et le chuchotement des matons (ils ne parlent jamais à haute voix!).

En quelques jours, on arrive à capter et à identifier le moindre bruit. La mangeoire s'ouvre plusieurs fois par jours : pour le petit déjeuner, le déjeuner, le souper et pour la distribution des médicaments. La porte s'ouvre quatre fois : le matin et le soir pour aller aux toilettes, une autre fois le matin pour la ronde du gardien et encore une autre pour la promenade (si elle a lieu). Et ça se passe comme ça pendant des mois, pour certaines personnes des années, avec une lumière artificielle 24 heures sur 24.

Je n'ai aucune idée de l'endroit où je suis, ni de ce qui va m'arriver. Ils m'ont confisqué ma montre. Les jours ne font plus qu'un... Tu te

10. En prison en Biélorussie, il n'est autorisé de s'allonger ou de se couvrir que la nuit.

réveilles et tu t'endors sans savoir combien de temps tu as dormi, ni l'heure qu'il est.

Quelles peuvent être les pensées d'un prisonnier durant les premiers jours ? L'imaginaire est stimulé par la peur animale inconsciente. Seuls les exercices physiques réguliers te ramènent à la réalité. À quoi ressemble l'isolement ? La vie d'un être humain est tissée à partir d'une multitude de fils sociaux : la communication, l'engagement, les plans, les relations, le travail, même la salade dans le frigo : tout correspond à un fil dans notre esprit. Et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, cette réalité commence à s'effriter. Pas immédiatement, mais graduellement. Soudain, des choses te reviennent à l'esprit, du plus urgent au moins urgent ; l'esprit commence à s'emballer, à se précipiter, il faut faire quelque chose. Tu essayes de t'accrocher aux fils, de ne pas en perdre la trace, de les nouer d'une manière ou d'une autre, mais au lieu de ça tu les perds l'un après l'autre et tu sombres dans l'abîme. Et ce n'est pas ça le pire : là au moins tu vois ce que tu perds...

Dans ce vide immense, le premier colis ou la première lettre de proches est comme un rayon de lumière, transperçant les ténèbres et brûlant de chaleur. Je me souviens comment j'ai tiré du paquet des chaussettes chaudes et une couverture. Je me suis enveloppé dedans et me suis endormi avec un sentiment familier d'affection parentale...

« Il y a une chose dont je dois vous parler, » dit un colonel grisonnant du 4e département du KGB¹¹.

La nuit sur la ville, j'aperçois soudain l'avenue centrale de Minsk par la fenêtre d'un bureau éloigné. N'importe qui est impressionné par cette vue au sortir d'une cellule. Si proche et en même temps si lointaine, comme à des années de moi... Thé, biscuits, pain d'épice et autres civilités, comme dans les films.

11. KGB (Comité de la sécurité d'État de la République de Biélorussie). Il succède au KGB soviétique, tout en gardant le nom de ce dernier.

Le 4e département du KGB est le département « idéologique », tout comme le 4e département du KGB d'URSS était dédié à la « lutte contre les éléments anti-soviétiques ».

« Savez-vous pourquoi vous êtes ici ? » La question est insidieuse et rappelle le ton employé par l'Inquisition, il y a des siècles de cela.

« D'abord, j'aimerais savoir où je suis. »

« Ceci n'est pas une prison, Dieu merci, mais le centre de détention du KGB, c'est différent. « L'Amerikanka », comme on l'appelle. Dans les années trente, plus de 30 000 personnes ont été fusillées ici. C'est triste, mais je t'assure que ni moi ni mes collègues n'aurions l'idée de refaire une telle chose, » continue le colonel.

Trois jours d'interrogatoire qui durent jusqu'à la nuit : à propos du mouvement anarchiste, des méthodes, des choix personnels, du sens de la vie, etc. J'ai simplement décidé de ne parler qu'en me limitant aux informations disponibles sur internet. Quand ils posent une question, j'imagine une source publique où une telle information est disponible et seulement alors je réponds. Pas de détails.

Le colonel s'intéresse à des choses comme « le financement », « les chefs » ou « les connections internationales ». Et même le potentiel du mouvement au cas où il serait utilisé par des forces extérieures pour déstabiliser la situation du pays. Clairement, ils pensent de façon unilatérale. Personne ne croit plus que les gens peuvent entreprendre quelque chose par eux-mêmes, pour des motivations idéologiques. Le troisième jour se termine sur cette question :

« Est-ce que les anarchistes et le pouvoir peuvent avancer ensemble vers un avenir meilleur ? Est-ce que tu aimerais créer ta propre organisation ? »

Là, comme un déclic, un extrait du *Journal d'un informateur*¹² me revient à l'esprit. Le recrutement s'y fait par la même proposition !

« Une fois ma peine purgée, je compte travailler sur les questions d'énergies renouvelables, » dis-je lentement en détachant bien mes mots. Ma réponse attriste beaucoup le colonel...

En chemin vers ma cellule, je me remémore Maïakovski¹³ et ses

12. livre anonyme d'un ancien informateur du KGB.

13. Vladimir Maïakovski (19 juillet 1893 - 14 avril 1930) était un poète, dramaturge et futuriste soviétique.

mots formidables : « Je préférerais encore servir du jus d'ananas à des putains au bar ! »¹⁴

Première promenade sous la neige humide en pantoufles trouées. La promenade se déroule entre des murs austères hauts de trois mètres, une cour de trois enjambées sur six, avec un plafond de barbelés électrifiés. La première fois, ça décourage de ressortir pour un bon moment ; mais seulement jusqu'à ce que je comprenne que le ciel, même grillagé, vaut mieux que le blanc sale du plafond éclairé au néon 24 heures par jour. Des gouttes de pluie froides me coulent sur le visage, tout comme dans la forêt qu'on traversait souvent avec Dima, en allant prendre le train, quand on se cachait à Moscou.

14. Citation d'un célèbre poème de Maïakovski « A vous ! »





Quand les premières arrestations ont commencé, début septembre, personne ne pensait que ça s'avérerait aussi sérieux. J'ai tout de suite contacté Dima, et ensemble, on attendait de voir ce qui allait se passer, espérant que tout irait bien et que tout le monde serait relâché. Lors des trois jours qui ont suivi, on a appris que l'UBOP¹⁵ avait l'intention de faire une descente dans cinq appartements. Chaque jour, le nombre de détenus augmentait. On a pu savoir que les camarades étaient non seulement interrogés au sujet de l'histoire de l'ambassade, mais aussi au sujet de plein d'autres affaires, dont certaines complètement farfelues. Mais on ne pensait toujours pas que quelqu'un serait condamné à une vraie peine de prison. Toutes ces années, on s'était habitués à ce que personne ne s'intéresse à nous, ni les flics, ni les journalistes, ni les politiciens. Pourtant, des signes avant-coureurs étaient apparus peu de temps auparavant. Des flics en civil commençaient à passer régulièrement dans les concerts punks. Ils essayaient aussi de se joindre à nous en tant que sympathisants ; et au printemps 2010, ils ont fait une descente à Bespartshkola (cercle de lectures publiques sur l'anarchisme), mais d'une certaine façon, personne n'y a prêté grande attention.

D'autres événements intrigants ont eu lieu sur Internet quelques jours avant les arrestations. L'Indymedia Biélorusse, une plate-forme d'information libre pour les initiatives anarchistes et assimilées, a censuré l'annonce de l'action à l'ambassade et a déclaré qu'il s'agissait là d'une provocation. Il faut souligner qu'en Biélorussie et en Russie, des actions radicales anarchistes sont régulièrement menées depuis 2008. Les événements en Grèce¹⁶ ont probablement mis le feu

15. Département pour la Lutte contre le Crime Organisé et la corruption de l'État biélorusse.

16. Alexandros Grigoropoulos, 15 ans, a été tué par balle au cœur d'Exarchia (quartier « anarchiste » d'Athènes) le 6 décembre 2008. S'en est suivi un mois d'émeute généralisée dans tous le pays.

aux poudres. Là, pour la première fois depuis des années, la révolte n'était plus organisée par d'obscures alter-mondialistes, mais bel et bien par des anarchistes. La mort d'un adolescent avait entraîné une réponse globale et sans compromis. Et au cours de ces trois années là, Indymedia n'aurait vu de la « provocation » que dans la dernière action ? Profitant de la confusion générale et de la fermeture provisoire d'un site d'action révolutionnaire, Indymedia est parvenu à imposer son opinion à la majorité du mouvement dans le pays ainsi qu'à l'étranger. Une autre partie du mouvement, plus petite, n'a pas suivi cette direction, mais les forces étaient alors inégales. Furieux, nous avons encaissé le désaveu et observé la folie. Ça nous rendait malades de réaliser que la majorité de ceux qui se proclamaient les défenseurs de la liberté et la raison se comportait comme un troupeau, se fiant aux dires de deux ou trois personnes. Il était évident que certains essayaient de sauver leur peau ; et la démagogie pitoyable à propos de la charte de fonctionnement d'Indymedia¹⁷ ne pouvait pas le cacher. Hélas, dans cette situation on devait rapidement résoudre un autre problème : partager le sort des détenus ou fuir la répression.

Ce n'est pas facile de tout rassembler et de tout abandonner. Des projets intéressants et importants nous attendent au travail, la datcha¹⁸ est en plein travaux, il y a un plan pour aller en rave ce week-end avec des amis. Des dizaines de fils de la toile sociale te tiennent et te mettent en mouvement. Et là, en un instant, il faut re-

17. Après le retrait du communiqué sur Indymedia, des gens se sont mis à se disputer dans les commentaires sur le fait qu'il est contraire aux règles d'Indymedia de supprimer ce genre de contenu. Ihar désapprouve le collectif Indymedia dans ses tentatives de se défendre en essayant de trouver des failles dans les règles.

18. Une datcha désigne, en Russie, une sorte de résidence secondaire à la campagne. Souvent assez simple, sans chauffage ni eau courante, elle sert surtout à la belle saison et permet aux urbains qui les possèdent de quitter leur appartement, souvent très exigü, pour le grand air. La datcha sert également souvent à cultiver un lopin de terre dont la production joue parfois un rôle non négligeable dans leur alimentation (notamment pendant les périodes de pénurie, que ce soit sous le régime soviétique ou dans les années suivant la chute de celui-ci), un peu comme les jardins familiaux. (source : Wikipédia)

noncer à tout. Les réflexions conduisent à une profonde introspection, il faut mettre au clair tes vraies valeurs, ta foi en tes idées, les buts que tu poursuis, ton aptitude au sacrifice. Une sorte de vérification de ce qui importe le plus : la liberté, même pauvre et affamé ; ou le confort, en espérant que « ça se passe ».

Les derniers jours de réunions fiévreuses et de tentatives de boucler au moins quelques affaires en cours. Un voyage chez papi et mamie, un coup de main au jardin de la datcha. Ils sont déjà vieux et, probablement que je ne les reverrais plus jamais. Ensuite, une visite aux parents, tirer une ligne électrique dans le garage comme je l'avais promis il y a longtemps. Ma mère parle de nos plans pour la semaine prochaine et j'ai la gorge nouée. On passe une nuit dans la datcha d'un ami. Je n'explique rien de ce qui se passe. Il ne pose pas de questions. C'est agréable quand les amis comprennent que si vous avez besoin de quelque chose, vous avez de bonnes raisons...

La route jusqu'à la frontière. J'ai le cœur lourd. Tu te sépares de tout ce qui t'est proche et cher. Le sort des camarades est très incertain. C'est plus facile pour moi que pour Dima. Il doit aussi quitter sa bien-aimée. Le drame qui vient de se dérouler au sein du mouvement est en train de nous tuer. Des articles sont publiés et des opinions sont exprimées qui proclament « nous ne sommes pas sur le même chemin que les radicaux ». Répondre à ce genre de déclaration pourrait attirer l'attention des balances et, du coup, des flics. Quand, au nom de la sécurité, des camarades cassent du sucre sur le dos d'autres camarades il n'y a plus d'unité dans le mouvement. La solidarité est la base minimale qui rend possible l'interaction d'opinions et de courants politiques variés. Une mise au ban a été prononcée, comme en Allemagne, en Pologne, en France, en Grèce, en Espagne. Et bien, soit. L'esprit d'aventure prévaut et nous sommes à nouveau pleins d'optimisme. Nous continuerons à nous battre, dans notre intérêt et dans celui de nos camarades. Que le monde entier se retourne contre nous. Nous ne reculerons pas et nous n'abandonnerons pas.

Moscou. On erre de point de chute en point de chute, à la re-

cherche du Wi-Fi gratuit. On retrouve de vieilles connaissances, c'est le temps des insomnies, des changements d'appartements parfois quotidiens. On sait qu'on est déjà recherchés, et que c'est du sérieux. La quête d'un lieu sûr, les travaux pénibles dans le froid et la pluie, les sales coups des employeurs et la faim peuplent parfois notre quotidien. Mais c'est cet automne que j'ai vu la solidarité en action comme jamais auparavant. Hébergement, nourriture, argent, communication, loisirs. On n'aurait jamais survécu sans cette aide. À cet instant, les mots de Kropotkine sur l'entraide ont pris un sens nouveau. Le soutien et la fraternité nous sont apparus dans toute leur splendeur et leur grandeur, étincelant de mille couleurs.

Les informations sur le dossier arrivaient par bribes. Le ciel s'assombrissait. Sanya et Mikola étaient accusés de participation à un certain nombre d'événements et enfermés en détention préventive. Les officiers du KGB manigançaient, écrivaient des articles provocateurs sur Internet, envoyaient de fausses lettres, mettaient la pression sur nos familles. Ils usaient de méthodes particulièrement cruelles et brutales contre Dima. Son âme était habitée par le drame, mais la volonté est plus forte que tout. Toutes ces manigances étaient vaines, trop maladroites (à quelques exceptions près). Puis les inspecteurs ont décidé d'envoyer un agent-double. On a reçu trop de mises en garde troublantes concernant Bouratino, mais il n'y avait pas de preuve directe. Nous ne voulions pas particulièrement prendre de risques, d'ailleurs on venait juste de se poser dans un lieu sûr et on avait trouvé des boulots normaux. Mais, quel qu'en soit le prix, il fallait révéler la présence d'un Judas, d'un traître. Il était simplement impossible de laisser une telle personne au sein du mouvement.

Avant d'aller au rendez-vous, on a envoyé une lettre à des personnes de confiance au cas où quelque chose tournerait mal...



Quelques jours plus tard, les actes d'instruction ont commencé : trois confrontations avec les personnes qui ont témoigné contre moi. J'espère qu'ils n'oseront pas me répéter tout ça en face. Arsen est complètement désespérant, Vetkin se cache les yeux et parle comme une mauviette. Denya est très inquiet, mais me regarde dans les yeux quand même. De toute façon il vaut mieux s'abstenir d'un témoignage au tribunal.

Évidemment, les confrontations laissent un sentiment désagréable. Il faut croire que tout a un prix. Mais une chose est claire : je suis dans la merde et pour un bout de temps.

« Prends tes affaires et sors ! » Les ordres du garde résonnent. Mes deux semaines en isolement sont terminées ; je change de cellule. J'entre et salue. Devant moi il y a des gens, des gens normaux avec des visages humains. J'imaginai que les criminels avaient l'air différents. Un type, tatoué de partout, en débardeur rayé, s'approche de moi et me demande : « T'étais pas supporter du MTZ¹⁹ ? » Comme on dit, le monde est petit. Qui aurait cru que dans une prison du KGB, où il n'y a que 18 cellules pour 60 places, je croiserais le mec avec qui je supportais le MTZ-RIPO il y a des années ? En effet, le monde est comme un petit village ! Ça va mieux. On fume une clope. Max, une connaissance, 22 ans, punk rock, antifa, foot, amphétamines, neuf ans ferme pour trafic de drogue (Art. 328 Sect.3 ; de huit à treize ans d'enfermement). Kirill, un type présentable, 29 ans, travaillait pour le KGK²⁰, accusé selon l'Article 209 (« Fraude »). D'après la version de l'enquête, il empruntait de l'argent à des filles amoureuses et ne

19. MTZ-RIPO (« Partizan » depuis 2010) – une équipe de foot de Minsk, supportée essentiellement par des antifascistes.

20. Comité de Contrôle Gouvernemental

le rendait jamais. L'échelle de la fraude était frappante : un total de 1,5 millions de roubles²¹ en quatre fois ! Je n'aurais jamais cru que quelqu'un puisse être condamné pour ça, surtout par le KGB, s'il ne m'avait pas lu des extraits du dossier. Vladimir, un homme plus âgé, 55 ans. Un ancien fonctionnaire municipal de Moguilev²². Quelques années auparavant, il a détourné une paire de camions chargés de sable, et un peu plus, pour sa datcha. Ensuite il a fâché le mauvais type et c'est là que son sable a refait surface. Il encourt dix ans de prison sans droit d'amnistie.

Les jours et les semaines passent... C'est bien mieux d'être en prison en bonne compagnie qu'en isolement. On résout facilement les pénuries de petites choses du quotidien : ail, oignons, savon, dentifrice, allumettes, réchaud, bouilloire, stylo, crayon, papier, enveloppe, bassine, fil à coudre et divers articles d'hygiène... Il est difficile de se rappeler de tout. Mais ce qui est bien plus important, c'est de comprendre comment la suite de son séjour en prison va s'organiser. Comment les choses sont réglées avec l'administration, comment fonctionne le système judiciaire et l'enquête, le déroulement de l'instruction, les articles du Code Pénal qui peuvent être appliqués. En gros, une vue d'ensemble de la situation actuelle. Mais le plus important c'est le sentiment de communauté. La solidarité se développe rapidement en prison, bien qu'à « Amerikanka » il n'y ait pas de culture propre aux taulards. Nous trouvons les moyens d'assouvir tous nos besoins naturels en matière de relation sociales, tel que l'entraide, le sentiment d'implication, les jeux, les blagues et bien sûr le rire. Les problèmes réunissent les gens. C'est remarquable de voir comment une personne qui était individualiste et fermée dehors, devient plus sociable et ouverte en prison. Cuisine, nettoyage, ménage, même les mouvements les plus simples nécessitent de faire attention aux autres. D'une certaine façon, la peur primaire de l'inconnu et la sévérité de la vie carcérale s'envolent. Après tout, le pire ennemi c'est

21. En roubles biélorusses, ce qui fait entre 140 et 200 euros

22. Ville à l'est de la Biélorussie.

notre imagination. Les circonstances me feront vite me rendre compte de la vérité de cette assertion. Nous, les prisonniers de l’Amerikanka de cette époque, en avons été convaincus.

Pendant ce temps on jouait aux dominos, on organisait des tournois de jeu de dames, on jouait au footbag pendant les promenades, on regardait la télé le soir, on se racontait nos vies et des histoires à dormir debout.

Des lettres de soutien et de solidarité arrivaient de la famille et des amis, de collègues et d’étrangers. J’ai eu un entretien avec un avocat. Il a apporté un petit quelque chose d’amical complètement étranger à ce monde de vide en pierre. Ça m’a remonté le moral et a renforcé l’idée que je n’étais pas seul. La confiance en moi dominait et étouffait les voix destructrices et désespérantes qui me parlaient de ma vie, ma carrière, mon style de vie et toutes les autres choses brisées. Pourquoi le cacher : au début tout le monde pense à ça. Toute la question est de savoir si ces pensées vont s’arrêter au cours des premiers jours d’enfermement ou vont continuer à vous torturer pendant longtemps.



On a appris les résultats des élections présidentielles dans la nuit du 19 décembre 2010, lorsqu'une cinquième personne a été jetée dans notre cellule – Oleg Korban. Des dizaines de milliers de personnes sont descendues dans la rue et il y a eu des émeutes à la Maison du Gouvernement. C'était difficile à croire...

Le jour suivant on a vu des dizaines de lits en bois dans le couloir. La plupart avaient l'air neuf, ce qui laissait penser que l'opération était préméditée. Ce qui entraînait d'autres conclusions...

Une chose apparaissait clairement : il y avait eu des arrestations massives. Les infos parlaient d'environ six cent détenus, nous ne saurons jamais combien il y en a eu en réalité. Le même jour, Oleg a été emmené. Anatoly Lebedko, le président de l'OGP²³, a pris sa place. Nous avons rebaptisé son parti l'OPG²⁴. Ça sonnait plus naturel dans les cachots de la prison. C'était un politicien expérimenté qui avait beaucoup voyagé et participé à de nombreuses événements, dont l'accession au pouvoir de Loukachenko²⁵. Quelle ironie du sort. De toute façon ça ne l'empêchait pas de nous battre aux dominos et aux autres jeux. Il avait probablement eu le temps de s'entraîner lors de ses détentions précédentes. Lebedko a commencé une grève de la faim et l'a tenue courageusement jusqu'au Nouvel An.

C'est à ce moment que le gouvernement a décidé d'intimider les opposants en les enfermant une dizaine de jours. Le pire des scénarios que nous pouvions alors imaginer était que les gens ne soient pas relâchés pour les fêtes et soient obligés de rester en prison encore quelques jours. Mais même une telle chose semblait inconcevable, tant tout le monde était habitué à une dictature biélorusse maladroite,

23. OGP (en Russe « Obyedinennaya Grazhdanskaya Partiya ») – le Parti Citoyen Uni

24. OPG (en Russe « Organizovannaya Prestupnaya Gruppyrovka ») – Groupe Criminel Organisé.

25. Président de Biélorussie depuis 1994

qui n'arrivait pas à mener d'actions efficaces et ne tenait en place que grâce à la servilité de la population.

On n'a pas prêté attention à l'apparition de matons cagoulés. Ça semblait assez logique qu'étant donné la surpopulation de la prison, ils aient appelé des renforts. On ne savait pas ce que signifiait l'assignation de groupes d'intervention spéciale à la prison. Il n'y avait aucun prisonnier expérimenté parmi nous... À ce moment là, si nous obéissions lorsqu'ils nous intimaient l'ordre de se mettre « face contre terre », c'était toujours en rechignant. La grossièreté et le manque de finesse de ces brutes s'expliquaient par le fait qu'ils venaient d'une unité de police anti-émeute. Même quand on nous « mettait à l'étiement »²⁶ pour une fouille, nous considérions la chose comme un infect coup de frime, une grossière tentative d'intimidation, une farce de mauvais goût qui était sur le point de prendre fin. Après tout, toute la société avait les yeux braqués sur ces événements, et tout l'Occident surveillait de près la Biélorussie.

Toutes nos illusions se sont évanouies quand ils ont enlevé la télé ; quand ils ont presque causé une crise cardiaque à Vladimir (lorsque nous nous sommes plains, ils se sont contenté de répondre : « Si tu meurs, au moins tu pourras sortir de là ») ; quand on a été forcés à marcher en cercles dans la cour ; quand à 22 heures le 31 décembre, Lebedko est sorti avec ses affaires et est revenu une demi-heure plus tard... Le centre de détention avait changé, de même que le pays. En étalant sa foi en son propre pouvoir, sa fermeté et son impunité, le gouvernement avait clairement fait un pas en avant sur le chemin de la dictature absolue.

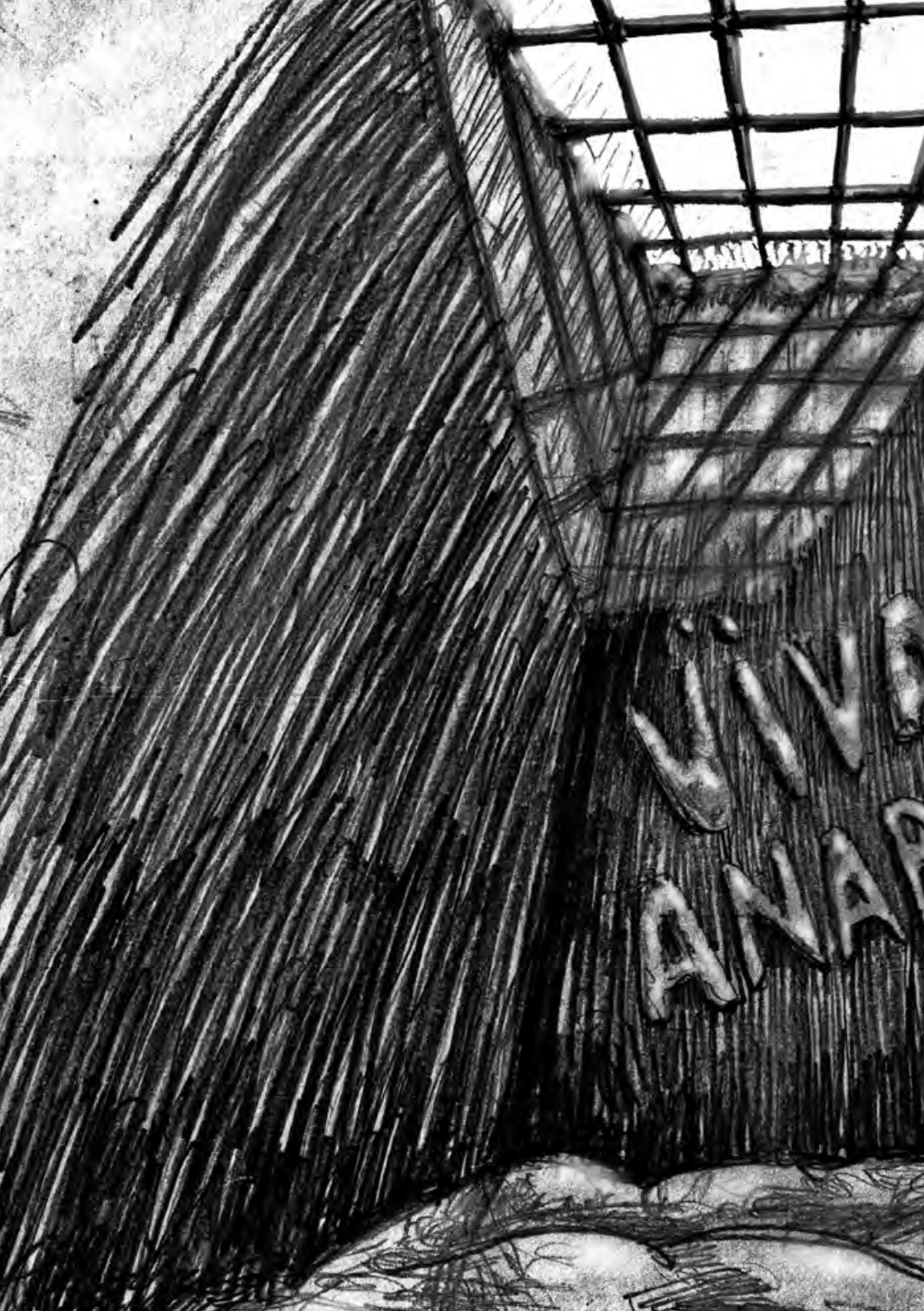
Ce Nouvel An a été le plus incroyable de ma vie. Même dans mes rêves les plus fantastiques je n'aurais pas imaginé fêter l'arrivée de l'an 2011 dans les cachots du KGB en si curieuse compagnie ; avec du Coca-Cola et du gâteau au chocolat sur la table, ou plus

26. « Être mis à l'étiement » : expression qui signifie être mis face au mur, les mains sur le mur et les jambes très écartées. Les flics peuvent t'obliger à rester comme ça longtemps pour te torturer.

exactement la table de nuit, accompagnés par de vieilles chansons et l'appréhension vague d'une descente.

Étant le plus âgé, Vladimir a porté un toast : « Comme il est merveilleux que nous soyons tous réunis ici aujourd'hui ! » Lebedko a été bref : « Vive la Biélorussie ! »²⁷

27. Prononcé en biélorusse dans le texte original.



LIVE
ANAB





L'année 2011 a commencé sinistrement. Le 1er janvier, pendant la promenade, Max et moi avons dessiné un sourire et un slogan « Vivat anarchia »²⁸ avec des boules de neige. Dès notre retour dans le champ de vision des caméras, la tête d'un garde est apparue dans l'embrasure de la porte en demandant : « Alors, c'est qui l'artiste ? » J'ai pris sur moi et suis allé effacer tout seul. C'était une erreur. Je n'ai pas fait attention aux deux masques qui m'escortaient et m'avaient suivi dans la cour. Soudain, ils m'ont ordonné d'enlever mon pull (tricoté par ma grand-mère) et de nettoyer le dessin de neige avec. Évidemment j'ai refusé et ai immédiatement reçu un coup de matraque sur la tête. Les premières secondes, j'étais choqué, je ne pouvais pas croire qu'ils puissent sérieusement s'attendre à ce qu'une personne normale se déshabille par ce froid et frotte ce mur sale et rugueux avec ses propres vêtements. Mais c'est exactement ce qu'ils voulaient ! Ordre. Refus. Coup. Ordre. Refus. Coup... Ils m'ont cogné à la tête, aux oreilles, au cou, à l'entrejambe, sous les genoux, m'ont bourré les dents et les yeux. Mon sang bouillait, les poings serrés. En remarquant ce détail, les masques ont reculé de quelques pas et sont restés plantés là avec leur matraques levées. Ils ont crié pour que je desserre les poings, mais je ne les entendais plus. Un maton est apparu soudainement dans leur dos. Ils n'ont pas osé continuer. Tout en moi brûlait... Sur le chemin du retour, ils m'ont arrêté devant une cage d'escalier. Ces mêmes masques ou d'autres, je n'arrivais pas à savoir. Ils m'ont ordonné de baisser la tête. J'ai refusé. J'ai senti un coup puissant sur ma nuque. J'ai refusé à nouveau. Et à nouveau j'ai été frappé. J'ai refusé encore une fois. Le masque complètement exaspéré a hurlé :

« C'est idéologique ou quoi ? ! »

« Oui, c'est idéologique ».

28. Vive l'anarchie (latin)

« Je comprends pas, t'es lié par un code de conduite du crime organisé ou quoi?! »

« Non. »

« Alors, c'est quoi ta p... d'idée?! »

« Je suis pour la liberté! »

Et le garde, hurlant toujours : « Merde! Dégage d'ici!!! »

Quel cinéma.

Ça a continué le lendemain matin. Ils m'attrapent au retour des chiottes. Cette fois les masques sont plus nombreux, quatre ou cinq. Ils me barrent la route et m'ordonnent de baisser la tête. Je refuse. Une paire de coups, pas de réaction. On me met à l'étirement contre le mur. Ils me demandent si je vais continuer à refuser. La réponse est positive. Un coup vif dans les jambes, je tombe sur les coudes et les genoux. Matraques, jambes... Ils essayent de me relever mais mon esprit a explosé, il y a un brouillard rouge devant mes yeux. Je ne suis plus moi-même. Je me débats de leurs prises, je tourne par terre comme une toupie. Ils m'immobilisent, cliquetis des menottes sur mes poignets. Ils me traînent à la salle de sport. On me met à l'étirement violemment, en m'appuyant la tête contre le mur. Ils m'écartent les jambes avec leur bottes, m'arrachant la peau avec leurs semelles. On me frappe au ventre, ici et là, mais je ne sens plus la douleur. Il y a une dose de cheval d'adrénaline dans mon sang. Ils approchent un taser en fonctionnement de mon visage. C'est effrayant, mais je me contente de serrer les dents plus fort. Négociations. On se met d'accord pour que je baisse le regard à l'ordre « baisse la tête ». Que je fasse au moins quelque chose. Ils nettoient mes blessures furtivement avec de l'eau oxygénée.

Le lendemain, je vais faire constater mes blessures à l'infirmerie. Un hématome sur le front, les genoux et les coudes couverts d'abrasions, une cicatrice sur le tibia, les lèvres, une oreille - c'est plus qu'assez. Toutefois, au lieu de m'emmener voir un médecin, c'est toute la cellule qui est emmenée voir le directeur de la prison. Dans un bureau spacieux et bien équipé, un homme de petite stature mais

au visage impérieux et sûr de lui est assis.

« Êtes-vous un terroriste ? » demande le colonel Orlov d'un ton strict.

« Non. »

« Alors pourquoi avoir battu deux gardes ? J'ai ici un rapport. L'un d'eux a dû prendre un jour d'ITT et l'autre a une blessure à la main. »

Ouais ! Je lui explique comment ça s'est passé, mais le directeur ne fait que soutenir les actions des ses subordonnés.

« C'est comme à l'armée ici, » continue Orlov. « La discipline exige des punitions même pour les innocents. J'ai besoin de discipline et je ne veux pas de problèmes. Comme vous avez pu le constater, le pays vient de traverser de grandes épreuves. »

Sur le chemin du retour je comprends que tout est planifié ici et que ces événements n'avaient rien d'un accident. Ni d'ailleurs l'apparition d'Orlov, qui a remplacé un autre directeur juste après les élections. La situation est devenue vraiment sinistre.



Les journées déjà mornes, devenaient peu à peu une torture. Ça commençait à six heures du matin avec les masques qui gueulaient dans le couloir, pour sortir les gens vers les toilettes²⁹. Des coups de matraque sur les murs, les rampes, le sol. « Baisse la tête ! », « Dépêche toi ! », « Bouge ! » avec la voix d'un SS qui crierait « Schneller ! »³⁰ à des juifs dans les chambres à gaz d'Auschwitz. La porte claque, ça passe à la cellule suivante.

Ça créait un boucan rigide et imposant qui faisait disparaître toute volonté, et nourrissait la peur. Après la ronde du matin, tout suivait la même routine bien huilée ; de 8 h 30 – quand la première équipe de prisonniers partait à la promenade – puis toutes les une ou deux heures jusqu'à 12 h 30 – quand la dernière équipe rentrait. Six prisonniers sortent à petites foulées, six rentrent en cellule, en fonction du nombre de cours de promenade. S'il y en avait moins, on en concluait que certaines cellules avaient refusé de sortir. Avec le temps, on a commencé à remarquer que les gardes criaient beaucoup sur certains prisonniers, moins sur d'autres, et qu'ils ne criaient pas du tout sur certains d'entre nous. Une approche sélective.

De 13 heures à 15 heures, repas. Quelques heures de répit. Après 15 heures commençait le second tour : la fouille. Avant, les fouilles de cellules étaient menées une fois par mois, maintenant c'était devenu hebdomadaire. D'habitude on était envoyés à la salle de sport, où l'on devait se déshabiller et s'accroupir plusieurs fois. Après l'examen de nos vêtements, on était mis à l'étirement contre le mur, souvent avec les paumes vers l'arrière, comme les condamnés à perpétuité. Une fois Max et moi, on a dû rester comme ça une demi-heure pendant

29. Dans cette prison, il n'y a pas de toilettes dans les cellules. Les prisonniers doivent attendre l'heure, à laquelle on vient les chercher pour les emmener aux toilettes tous ensemble dans le couloir. Pour les urgences, il y a un seau dans les cellules.

30. « Plus vite ! » (Allemand).

la fouille. Je me souviens, la première fois que c'est arrivé, c'était « marrant » cinq minutes, mais il s'agissait en fait d'une torture, après laquelle il était difficile de bouger les jambes. Au bout de 30 minutes, tu n'as plus de volonté. Tu te contentes de tenir le coup et d'essayer de ne pas t'évanouir, une flaque de ta propre sueur à tes pieds et les mains qui tremblent.

À 16 h 30, la deuxième sortie pour les toilettes. La même procédure que le matin. Et puis encore des fouilles jusqu'à 18 heures. Souper. À 20 heures, la relève des matons. Ils nous embêtaient généralement avec une « fouille au corps ». On devait tout ramasser, enrrouler les matelas avec les draps, emballer la nourriture, etc. Ensuite on devait de nouveau descendre à la salle de sport avec toutes les malles, obligés de tout transporter en une seule fois, on a eu le droit à plusieurs voyages seulement les premiers jours. Les gardes balançaient les sacs, fouillaient nos effets personnels, nos lettres, nos paquets ; ensuite on devait s'accroupir à nouveau. Et pendant tout ce temps ils nous pressaient : « Bouge ! », « Plus vite ! ». S'ils n'étaient pas satisfaits de notre vitesse, il y avait un second tour. On ne pouvait pas ranger les choses correctement, on mettait tout en vrac dans les sacs. On n'avait pas le temps. Il y avait beaucoup d'autres prisonniers qui attendaient leur tour. Ensuite commençait la partie la plus difficile : le retour. Au début on marchait, ensuite on courait. Finalement, on enchaînait les courses. Au signal, on devait monter l'escalier étroit et raide en courant, chargés de nos malles et matelas ; des draps tombaient toujours. Juste avant la fin de la course, les masques nous arrêtaient et nous forçaient à redescendre. Et puis il fallait remonter... Même les plus forts physiquement ne pouvaient pas le supporter ! Tu rampais jusqu'à ton lit de planches, comme un cheval fumant, et tu ne prenais même pas la peine de déballer ; plus rien n'avait d'importance.



Nous ayant torturés « physiquement et mentalement », les punitions sont devenues intellectuelles. De 18 à 22 heures, la « télé prison » locale (la télé conventionnelle a été éteinte en décembre) diffusait ses programmes, dont 90% étaient vraiment merdiques. Mysticisme, pseudo-histoire, combattants tchéchènes, terroristes, politiciens, drogués, le complot juif, le dollar suceur de sang... En résumé, des unes vouées à intimider la population. En apparence sans conséquence, mais répétées chaque jour. Des dizaines de fois la même chose. Ils nous emplissaient la tête d'angoisses et de peurs. C'était très probablement pour provoquer des névroses, surtout de la neurasthénie. Cette télé-zombification était pire que tout le reste. Parfois, ça nous poussait à la panique et à l'autodestruction. En plus, des programmes explicitement d'extrême-droite étaient diffusés. Ils nous passaient des films du genre *La Russie poignardée dans le dos*, etc. C'était complètement idiot, surtout après avoir expliqué aux prisonniers que Poutine était un juif et que la Russie était un pays sioniste. Des matons, accompagnés par les masques armés de matraques, venaient de temps en temps, pour vérifier que nous regardions bien. Au bout d'un moment on a commencé à tricher : on gardait le son en fond sonore, et puis plus tard on l'a carrément éteinte.

Une promenade dans la cour d'une ou deux heures était un exutoire, malgré les murs gris et maussades et sa petite taille de trois à six pas (il y avait également des cours encore plus petites). Les gardes dans le mirador mettaient la radio (mais elle a été éteinte au bout d'un moment) ou des CD, parfois avec de la musique électronique plutôt correcte. Mais les masques arrivaient à nous gâcher la vie même là : ils nous obligeaient à marcher en rond, avec nos mains derrière le dos. Si tu refusais, ils te ramenaient en cellule. Du coup, certains prisonniers refusaient absolument d'aller en promenade. Les gardes les ont obligés à y aller. Ce n'est pas facile de marcher en rond pendant deux heures, quand après un quart d'heure le sol est une véritable patinoire. Naturellement, personne n'a pensé à saler la glace. C'est seulement quelques semaines plus tard, quand la glace à

commencé à fondre et que les gens tombaient tous les jours dans la neige fondue grasse, qu'ils ont mis du sel.

Nos lettres ont disparu brusquement. En décembre, j'ai réussi à en recevoir une pile entière, mais depuis janvier je n'avais presque rien reçu. Seules les correspondances de certaines personnes me parvenaient : celles de mes parents, de la famille, de quelques amis et de rares lettres de camarades où il était difficile de trouver quoi que ce soit de politique. Le temps entre chaque lettre est passé de quelques jours à un mois, en fonction du comportement et des discussions dans les cellules. En moyenne, les lettres qui étaient postées de Minsk mettaient deux semaines pour arriver.

Les lettres, c'est quelque chose ! Elles vous remontent le moral, surtout quand elles décrivent des petites choses de la vie de tous les jours. Mais, au travers de la régulation et du filtrage du flot de courrier, les gardes pouvaient insidieusement te tromper sur l'attitude des gens envers toi, et sur la réalité du monde. Par exemple, plusieurs personnes aussi importantes les unes que les autres pouvaient t'écrire, mais ils ne laissaient passer les lettres que de l'une d'entre elles, et puis ils pouvaient même bloquer cette personne-là. Vous commencez à penser qu'on vous oublie, et que personne n'a besoin de vous. En plus, ils groupaient les lettres contenant des informations négatives. C'est dur. Bien sûr, on se répète des milliers de fois que ce n'est pas vrai, qu'il ne faut pas prendre ça au sérieux, inconsciemment, le doute s'insinue. C'est impossible d'y échapper. Ils n'attendent que ça. Dans un contexte de manque d'information, la sélection d'informations t'influence, que tu le veuilles ou non. Dans cette situation il est bon de se répéter comme une prière : « Le jour viendra et je saurais tout. » C'est ce que je faisais chaque jour. Malgré la technologie de filtrage, il leur arrivait de laisser passer certaines choses. Deux ou trois lettres, non pas par leur contenu, mais juste parce que je les avais reçues, m'ont renseigné et ont dévoilé toute une série de mensonges de la part des enquêteurs. Ainsi, je connaissais certains aspects de mon dossier et pouvais compter dessus. De telles

informations valaient de l'or. Des nouvelles d'amis que j'ai pu recevoir au début m'ont procuré un soutien supplémentaire. Les amis... Combien d'années de route commune, de fêtes joyeuses, d'aventures frivoles, de compréhension sincère. Ça semblait éternel. Qui aurait pu penser qu'au lieu d'attaquer un château, revêtus de casques et d'armures³¹, ce serait les confins de la « maison rouge » que vous prendriez d'assaut, avec vos lettres de l'extérieur. Chacun des messages que je recevais avec des mots de soutien était inestimable. Ils stimulaient ma mémoire, m'empêchaient d'oublier qui j'étais, et empêchaient les bourreaux de faire de moi une marionnette aveugle et docile.

31. Ihar pratiquait des jeux de rôles médiévaux avant d'aller en prison.



Au début du mois de janvier il y a eu des réorganisations dans la cellule, ce qui a redéfini la future composition de l'enceinte expérimentale N° 4.

Volodya et Lebedko ont été remplacés par Sanya Molchanov et Alexandr Feduta. Tous deux prisonniers politiques.

Molchanov a été arrêté début janvier à Borisov. Il a été identifié par des caméras de vidéo-surveillance. Il avait l'air d'un étudiant idéaliste et terriblement mince. Et c'est peut-être pourquoi il a été réprimé si durement. Il était régulièrement soumis à des marches forcées. Assez souvent, ils l'attrapaient par le cou, hurlaient et l'humiliaient. Les officiers de sécurité l'ont « sévèrement réprimandé », l'ont forcé à faire des aveux publics et les ont filmés. Je me souviens qu'une fois, la porte s'est ouverte et qu'un des masques est entré dans la cellule, mais sans masque (!) et la matraque en l'air. On pensait qu'il allait nous faire un « masks-show »³², mais il s'est contenté de sortir Sanya dans le couloir. Il nous regardait comme si on l'emmenait à son exécution. La question de Kirill « Qu'est-ce qu'on fait les gars ? » est restée en suspens.

Au fil du temps on a appris à connaître Sanya. Il avait participé au mouvement démocratique depuis son plus jeune âge. À vingt ans, il avait déjà été repéré pour avoir participé à différentes activités. Il s'est aperçu à temps qu'il était victime d'un coup monté du KGB et par miracle, il avait réussi à se soustraire à leur surveillance.

En dehors de son activisme, Sanya était fan de stalkerisme³³, de lecture et d'Internet. Ce mode de vie positif a fait de Molchanov une

32. Un jeu de mots. Masks-show était un dessin animé populaire dans les années 90. En prison ça fait référence au tabassage de quelqu'un en cellule.

33. S.T.A.L.K.E.R. est un jeu vidéo, dont le sujet est tiré d'une nouvelle des frères Strougatski, (populaire dans le monde russophone) dans lequel le héros erre dans les centrales nucléaires abandonnées. Un stalkeriste est une personne qui fait la même chose dans la vraie vie, en explorant la zone de Tchernobyl par exemple.

star de la télé le 19 décembre. Il a été filmé en train d'enlever le drapeau national sur le bâtiment du KGB et de brandir le drapeau blanc-rouge-blanc³⁴ perché sur un chasse-neige... Après chaque acte d'oppression, Sasha ne désespérait pas, et insultait les officiers, bien qu'il sache que la cellule était surveillée et sur écoute.

Alexandr Feduta était un homme de 46 ans avec des lunettes. Un homme imposant, tant physiquement que politiquement, aussi bien pendant les élections que le reste du temps. Il était stratège politique et chef du cabinet électoral du candidat Neklayev. Il avait l'air d'un grand humaniste du 18e siècle et d'un homme d'influence mystérieux. Alexandr passait ses nuits en interrogatoire, entre 8 et 12 heures avec les inquisiteurs tous les jours. Malgré son rôle de requin de la politique, on s'est très vite bien entendus. Alexandr avait été instituteur, chef du Komsomol³⁵ et il avait rencontré Gorbatchev en tant que journaliste. Puis il est devenu une des têtes de la bande de Loukachenko et le voilà prisonnier. C'est la vie. En dehors de la politique, Alexandr s'est révélé être un écrivain professionnel et un conteur remarquable. On en a bien profité. Je me souviens comment la cellule au complet écoutait, en retenant son souffle, sa version du Comte de Monte-Cristo ainsi que d'autres histoires de voyages. C'était intéressant de regarder les visages de mes compagnons de cellule, à chaque fois que le Comte mettait à exécution un acte de vengeance. Pour sûr, tout le monde transformait la scène dans son imagination en se mettant dans la peau du Comte. Il y avait très exactement quatre personnages dans mes fantasmes meurtriers.

Plus on avait la pression, plus on riait fort dans la cellule, et plus on jouait aux jeux de société. Il y avait le jeu de prisonniers le plus populaire, que Feduta, qui était intellectuel, a immédiatement renommé « tarakashka » (cafardeux). C'est clair qu'on a profité de la

34. Le drapeau historique de la Biélorussie, d'avant l'URSS. C'était redevenu le drapeau national officiel entre 1991 et 1995, entre la déclaration d'indépendance et la décision de Loukachenko de reprendre le drapeau soviétique. C'est depuis le symbole de l'opposition.

35. La Ligue des Jeunes Communistes en URSS.

situation pour s'en moquer.

La solidarité dans notre cellule nous a aidé à résister à ce cauchemar perpétuel. Les rires forts et l'humour noir nous servaient de protection psychologique, sans quoi notre cerveau n'aurait pu supporter ce qui se passait.

Pour ce qui est du ravitaillement, on a bâti une forme de communisme au sein de la cellule. La règle voulait que, pour le déjeuner et le souper, on s'asseyait ensemble à table (une table de chevet couverte d'un journal, pour être plus précis). Habituellement Kirill, et plus tard moi-même, faisait une salade. Des légumes, des oignons, de la verdure, de l'ail, du pain, du lard et des saucisses étaient coupés. Je suis néanmoins redevenu végétarien et j'ai même convaincu Max d'en faire autant. Le thé, le café, les biscuits, les bonbons et les fruits étaient généralement partagés. Chacun savait simplement quand s'arrêter avec un produit rare et il n'y avait pas de problème.

Néanmoins, avec les moqueries de la part des masques qui augmentaient, il y avait des jours où presque personne ne parlait à cause de la peur et du désespoir. Nous résistions : on chuchotait le plus souvent dans un angle mort de la caméra. Quand on était forcé à courir (avec les mains derrière le dos et la tête baissée), on mettait Feduta devant ; de cette manière, personne ne traînait derrière et le dernier n'était pas pressé avec des coups de matraque. Les masques essayaient de détruire notre solidarité. Comme fait exprès, les fouilles de cellule et les fouilles au corps tombaient quand on jouait à un jeu de société, quand, dans un élan d'enthousiasme, on avait oublié tout le reste. Ou alors les gardes ne fouilleraient que certains d'entre nous, et pas les autres, pour générer de l'envie et de la suspicion. Ils n'ont pas réussi à nous rouler avec ça, mais ça nous laissait matière à réflexion. C'est ça qu'ils attendaient en fait, comme on a pu s'en rendre compte plus tard. La supercherie était assez répandue. Du coup, après un nouvel interrogatoire, Feduta nous a demandé de but en blanc : « Les gars, qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Pourquoi vous avez rempli un formulaire pour demander mon transfert dans une

autre cellule ? » Un tel mensonge nous laissait sans voix. Cependant, il n'y avait pas de quoi être surpris : notre cellule était réputée être la « cellule de pression »³⁶ avec des drogués et des terroristes ; les autres prisonniers en avaient peur. Il ne faut pas s'imaginer qu'une telle supercherie fonctionnait seulement à cause de la stupidité et de la crédulité des gens ; après tout, les cours de manipulation étaient donnés par le nouveau directeur, le colonel Orlov en personne.

36. Une « cellule de pression » désigne une cellule avec des prisonniers particulièrement brutaux et agressifs, qui coopèrent avec l'administration pénitentiaire. Les flics utilisent le concept de « cellule de pression » pour faire peur aux autres prisonniers. En effet, si on y est envoyé, on risque d'être battu, torturé, violé ou opprimé psychologiquement par ses codétenus. Aussi elles sont utilisées pour obtenir des aveux.



Être convoqué chez le directeur de l’Amerikanka était une autre histoire. Dans cet asile de fous, seul son bureau était un havre de paix et de tranquillité. En général, il te recevait d’une façon très amicale, il était capable de te distraire et de t’écouter. Il m’a dit qu’il avait participé à des opérations dans les montagnes, qu’il avait été en prison en Asie, qu’il ne buvait pas, qu’il ne fumait pas. D’une certaine façon, c’était difficile de croire que c’était lui qui nous tourmentait, comme un chat joue avec une souris, que c’était lui qui organisait cette tragicomédie. Il ne faisait pas d’erreurs maladroites comme les simples enquêteurs. Il pouvait te demander ton avis sur un codétenu de but en blanc. Il pouvait te forcer à penser quelque chose qui ne serait pas ton opinion, en se contentant de te faire rejeter une position encore plus inacceptable. Je me souviens comment il m’a invité à regarder les photos où l’on voyait que Lebedko n’avait pas tenu sa grève de la faim. C’était raté, car il avait tenté le même truc avec quelqu’un d’autre auparavant. L’ordinateur s’est « soudain » mis à bugger quand il a essayé d’ouvrir les photos. La même chose s’est produite avec moi alors je n’étais pas surpris. Après tout, les professionnels font aussi des erreurs. De plus, j’avais vu comment Lebedko s’était affaibli en quelques jours, il tremblait et son visage était devenu pâle. Orlov décrivait la situation en prison comme « la réponse à une épreuve à laquelle notre pays avait dû faire face ». Il comparait l’opposition aux révolutionnaires français qui avaient établi la Terreur, et « on ne peut pas savoir quelle terreur sera la pire ».

Je devais rester constamment sur mes gardes : faire attention à chaque mot, suivre les cheminements de pensée (le sien et le mien), faire attention au dialogue en général. C’était une sacrée épreuve. Il y avait constamment le risque d’exprimer une opinion, un détail qu’il pourrait utiliser pour plus de crédibilité dans ses conversations avec d’autres détenus, et ainsi provoquer le doute et le désaccord. Il

était impossible de ne pas lui parler. Maintes fois, je suis entré avec la ferme intention d'orienter la conversation pour me contenter de réponses monosyllabiques mais à chaque fois, Orlov arrivait à me faire parler. Tout comme le colonel de la 4e section, il connaissait son boulot, et il le faisait bien. Il y avait un thé superbe servi dans ce bureau, du pain d'épices, du cognac - comme dans les films. Je ne prends pas le thé avec les bourreaux ! J'ai répondu ça une fois et je le répétais à chaque fois que le directeur m'en proposait. Pour une raison inconnue, les gens pensent que ce n'est pas un problème. Comme si on pouvait prendre le thé avec un flic dans la mesure où il se comporte gentiment et décemment. Alors tu valides tous les abus et les déceptions auxquels les prisonniers sont soumis. Il y a deux sortes de géoliers : les mauvais et les très mauvais. C'est une vérité fondamentale. Toute courtoisie de leur part fait partie intégrante d'une stratégie dont le but est d'instaurer un climat de confiance inconscient. Orlov pratiquait « l'adaptation » par l'admission du système de valeurs (accord avec un certain nombre de tes idées), et le « mime » (en copiant tes postures). Hélas, ma connaissance dans ce domaine est très restreinte, et la plus grosse partie du siège psychologique restait invisible pour moi.

Je me suis opposé. Pour me protéger, en regardant le directeur avec un demi-sourire, je me répétais, encore et encore : « Il m'opresse, il m'étouffe et il m'humilie, et il fait souffrir mes proches. C'est un ennemi. Tout ce qu'il dit n'est que mensonge. »

La haine de l'ennemi... Un jour, un ami m'a dit que pour séduire une fille, il faut la déshabiller du regard. J'ai adapté cette approche à la situation présente de cette manière : j'imagine comment j'attraperais la gorge du directeur, par-dessus le bureau, et je l'étranglerais ; il convulse, l'écume aux lèvres, ses yeux se révulsent, il panique en essayant en vain de se dégager de cette poigne de fer. C'était le soutien parfait !

Orlov parlait ouvertement des méthodes de torture, de l'aspect moral des dossiers. Il prétendait que son but était de nous faire dou-

ter. Il n'a pas répondu à mon objection, concernant le fait qu'on était pas encore reconnus coupables. Pourtant, c'était déjà très clair pour eux qu'une personne est coupable non pas quand elle a été jugée, mais à partir du moment où elle est suspecte. Après tout, ils ne peuvent pas se tromper ! C'est le KGB. On ne peut pas les comparer à de simples mortels.

J'ai appris au cours de ces conversations qu'ils avaient une approche individuelle de chaque cellule et de chaque individu. Il y avait en tout 18 cellules, pour une soixantaine de prisonniers. Ils n'avaient pas besoin de beaucoup d'équipement ni de beaucoup de personnel. Tout était bien planifié : quand, où, et combien de fois. Où faire les fouilles, quel individu torturer ou humilier, où laisser les lumières allumées toute la nuit, où interdire de fumer. Ils avaient même planifié qui blesser pendant la sortie aux toilettes ou pendant la promenade. Alors que j'étais dans le bureau, Orlov a appelé les gardes et a donné l'ordre de ne pas toucher Molchanov pendant deux jours. Évidemment, les cellules étaient mélangées pour rendre la vie plus compliquée, ou plus facile.

« Le monde est une meute de loups ; et une meute plus forte essaye toujours de s'en prendre à son voisin plus faible. Je m'identifie à ma meute, son bien-être est celui de ma famille, de mes amis et de mes proches, » raisonnait Orlov à propos de sa vision du monde.

J'avais quelque chose à dire à propos de ces arguments patriotiques.

« C'est du fascisme classique. Lisez Mussolini, vous allez aimer, » commentais-je. « Oui, l'image de la civilisation est comme vous le décrivez, je ne vous contredirais pas. C'est clair avec les loups. Mais qu'est-ce que de simples antilopes sont censées faire dans votre monde, avec ces loups sur le dos ? »

Il semblait que les antilopes n'avaient comme unique fonction que de s'asseoir, se tuer à la tâche, mettre en œuvre le système de rationnement³⁷, et fournir le cuir pour la confection de ceintures

37. Ihar fait ici allusion à une campagne politique soviétique qui consistait à

militaires et de sacs à dos. Pendant ce temps, les antilopes, en fonction de leur comportement, étaient emmenées devant le directeur, soit gentiment et les mains libres, soit « en hirondelle ». « En hirondelle », c'est quand les fers sont fermés dans ton dos et qu'ils te tordent les bras si haut que tu peux embrasser tes bottes si tu veux. Et tu es ainsi conduit à travers les couloirs, les escaliers, comme un condamné à perpétuité.

Une fois, ils ont oublié les instructions à mon sujet. Ils ont appelé le directeur afin qu'il précise la marche à suivre me concernant.

« Je ferai ici pour vous tous un Guantanamo, » menaçait Orlov. C'est ainsi que l'Amerikanka est devenue Guantanamka.

confisquer aux paysans les céréales et d'autres produits agricoles, à un prix fixe en concordance avec des quotas. Cela permettait au gouvernement soviétique de résoudre un problème significatif : approvisionner en matières premières l'Armée Rouge, la population urbaine et différentes industries.



Fin janvier, ils ont emmené Feduta. La cellule est devenue complètement ennuyeuse. J'ai passé du temps à lire une encyclopédie de psychologie que l'on m'a apportée après plusieurs semaines de demandes formelles régulières. Le soir, j'apprenais à dessiner avec un manuel envoyé par mes parents. J'alternais avec des pompes, au sol ou entre les lits de bois, comme sur des barres de gym.

Parfois j'entendais le mugissement effrayant des masques dans le couloir. Comme d'habitude, ils se moquaient de quelqu'un. Ça me rendait fou. Il n'y avait que le sport qui me permettait de reprendre le contrôle sur moi-même.

On discutait discrètement des scènes horribles du film *Saw VIII*, avec bien entendu les gardes dans les rôles principaux. La haine débordait, et l'imagination moussait avec des couleurs sanglantes. Les rires étaient de plus en plus souvent hystériques. L'humour carcéral, issu des conditions de vie critiques et de l'enfermement, faisait passer notre humour pour un traitement inhumain, au lieu de nos blagues humaines normales.

« Naturellement, il n'y avait aucun moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé. A quelle fréquence, et suivant quel planning, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque, personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment. Mais de toute façon, elle pouvait se brancher sur votre ligne chaque fois qu'elle le désirait. On devait vivre, on vivait, car l'habitude devient instinct, en admettant que tout son émis était entendu et que, sauf dans l'obscurité, tout mouvement était perçu. »

Ces lignes de *1984* de George Orwell sont le meilleur reflet de l'état psychologique qui dominait chez chaque prisonnier. Nous étions les seuls à avoir la lumière allumée en permanence. Le jour, il y avait une lampe de 100 watts, et la nuit une lumière tellement puissante

que l'on pouvait lire. Il est arrivé que l'on passe plusieurs nuits à dormir avec les deux lampes allumées. Le garde répétait : « Ce sont les ordres. » Ça empirait de semaine en semaine. Systématiquement, pas à pas. Inconsciemment, on attendait un résultat, parce que c'était impossible de continuer à vivre comme ça. On ressentait nos limites.

Et puis la « seconde vague » est apparue. C'est une chose que de ressentir une perte, l'impossibilité d'empêcher quelque chose. Mais tant que ce « quelque chose » existe, tu as conscience de toi-même, de ta position, de qui tu es. Et puis, on commence à avoir l'impression qu'il n'y a vraiment rien en fait, et qu'il n'y aura plus jamais rien. La monotonie stérile a un tel pouvoir de destruction que tu ne peux plus imaginer les choses autrement. Un sac de pierres, suspendu dans le vide, irrité par un ensemble de stimuli externes, toujours les mêmes. La notion du temps disparaît, sans début et sans fin. Tu es allongé sur le lit en bois, tu ne peux pas te lever parce que tu ne peux décider ce qui est le plus important - une météorite dans l'espace ou une tasse de thé tant que tu as encore une bouilloire³⁸. Désintégration schizophrénique de la conscience. Alors tu t'acharnes à faire une salade, tu découpes tout ce que tu as, dans le désordre, tu fais des pompes, tu te forces à jouer aux échecs. Faire chaque jour les tâches domestiques est comme un rituel, ça devient une armure contre la folie. Une autre invitée nous rendait visite assez souvent : la peur. Dans ce cas, seule une étrange auto-thérapie peut aider.

Parfois, je me roulais en boule dans le lit, je me couvrais de façon à ne rien voir ni entendre, et je regardais en secret une photo que m'avait envoyée un inconnu de Saint-Pétersbourg. On y voyait un nuage noir, dans lequel on pouvait à peine discerner le contour d'une silhouette en pierre, serrée dans un poing. On aurait dit que le nuage avait complètement englouti la pierre, mais elle restait là, in-

38. En général, les appareils électriques sont interdits en prison, et les prisonniers ne peuvent pas cuisiner en cellule. Mais l'administration peut tolérer un « chauffe-eau immergeable », une résistance que l'on peut mettre dans une tasse d'eau pour la faire bouillir.

destructible, comme un phare dans la brume. Tellement de gens sont passés par les prisons, les camps de travail, la persécution et la torture. J'ai souvent lu à leur propos, et je savais que ces gens ont passé des moments vraiment rudes. Combien sont morts dans la pauvreté extrême et l'obscurité? Mais ils sont quand même allés de l'avant, ils ne se sont pas résignés. Ce combat, l'opposition entre la liberté et l'esclavage, est un fil commun qui traverse l'histoire de l'humanité.

Les époques, les civilisations, les noms ont changé, mais l'essence est restée la même : l'antagonisme entre les aspirations d'un simple individu et celles des chefs (le clan, la foi, l'argent, la position sociale). L'individu contre le pouvoir, de tous temps. Je suis seulement une petite particule dans cet environnement de sentiments, de pensées et d'actions. Comme une goutte dans l'océan : sans moi il n'y aura pas moins d'eau, mais la complétude repose sur toutes ces gouttes, et chacune d'elles contribue au mouvement général de l'océan. Que les bourreaux fassent ce qu'ils veulent de moi, j'ai déjà gagné de toute façon...



Début février, les masques sont devenus extrêmement brutaux. Un vendredi, trois personnes de la cellule avaient la grippe, tremblantes de fièvre et frissonnantes toute la nuit. Le lendemain matin, on est allé voir le docteur et il nous a prescrit des médicaments. Le soir, ils nous ont ordonné, à Molchanov et moi de sortir avec toutes nos affaires. Vu notre amère expérience, on a laissé nos livres et les autres objets lourds. Comme d'habitude, on nous a emmené au gymnase, mais doucement et sans cris cette fois. C'était étrangement silencieux. Cela ne présageait rien de bon. Ils ont vidé nos sacs sur le sol en un tas. On attendait quelque chose, nus, et pieds nus sur le sol en béton. Et ça a commencé.

« RAMASSE TES AFFAIRES! », « BOUGE! », « QU'EST-CE QUI N'EST PAS CLAIR?! », « DÉPÊCHE TOI! »,
« QU'EST-CE QUE J'AI DIT?! », « COURS!!! »

On court dans les escaliers et les couloirs. Ils nous enferment dans une cellule de fous (une cellule spéciale dans la cave, pour les prisonniers violents, capitonnée de caoutchouc et de skaï). Encore une fouille. Ils nous mettent à l'étirement et nous laissent seuls, gardant régulièrement un œil sur nous à travers le judas. On ramasse nos affaires de nouveau. Je peine à m'habiller, attraper le matelas et courir dans le couloir jusqu'aux escaliers qui mènent au centre de ce colisée moderne. À l'arrivée, il y a un masque. Il hurle : « Trop lent, recommence! » L'autre me rattrape. Dans la cage d'escaliers, je les entends poursuivre Sanya Molchanov. Bâtards! Je reviens à la cellule de fous. Il y fait horriblement chaud, je sue comme un bœuf, je bloque. J'atteins une limite. Que va-t-il se passer si je la dépasse? En fait, je n'en ai plus rien à foutre.

Le bourreau crie :

« Acte deux! MARCHE RAPIDE!!! »

« Non. »

« J'ai dit : Prends les affaires et cours, et plus vite que ça!!! »

« Je refuse. »

« Prends les affaires et cours! »

« Faites ce que vous voulez, moi, je ne cours plus. »

Il me regarde un moment, et puis il va voir un autre masque et discute de quelque chose en chuchotant. L'autre s'approche de moi et indifféremment, sur un ton tout à fait poli et cordial, il dit : « Prends tes affaires et rentre dans ta cellule. » Quelle surprise ! Je ne pouvais en croire mes oreilles. Son intonation contredisait la situation. Il s'avère qu'ils sont capable de s'exprimer normalement. C'est la fin...

Sans prendre la peine de dérouler le matelas, je m'écroule sur le sommier de fer. Je suis impuissant. Ma tête tremble. Sanya déboule juste après moi. Il est à peine vivant, pâle comme la mort. Il se sent mal. Un silence de mort pèse sur la cellule. Kirill et Max n'ont pas encore été traités comme ça. Tout le monde était effrayé. Effrayé?! L'horreur pénétrait si profondément dans chaque atome du corps et de l'esprit que tout le monde restait assis, en silence, ne pouvant lâcher un mot...

Je me demande fébrilement que faire. La situation approchait de la limite après laquelle il devient impossible de se respecter soi-même. Un pas de plus et tout devient possible. Il devient clair que de telles choses ne peuvent pas être tolérées. Franchement. Tu te dois de refuser dès le départ, ne pas ramasser tes affaires. Si ce n'est pas pour une séance de torture, mais pour un transfert de cellule, un maton viendra. Il n'y en a jamais. Cette absence est intentionnelle, pour ne pas avoir à être témoin. C'est malin. Bâtards.

Le lendemain matin, un garde a demandé : « Alors, qui d'autre est malade? »

Quelques jours plus tard a eu lieu la pire oppression de tout ce sombre hiver. Les cris étaient si forts que le son nous arrivait distinctement depuis le gymnase, malgré les deux portes et le hall central. On ne pouvait ni lire, ni écrire, ni jouer, pas même s'allonger. Il y en avait un qui faisait les cent pas, un autre qui faisait des pompes. Quelques

heures d'attente, on entendait tout le temps s'ouvrir les portes des cellules voisines, mais pour une raison que j'ignore, les bourreaux ont sauté notre cellule. On entendait les hurlements : « Couche toi ! LÈVE TOI ! COUCHE TOI ! LÈVE TOI !... » C'était terrible. On n'osait pas se regarder dans les yeux, il n'y avait que les lèvres qui bougeaient : « Bêtes, chiens, bâtards... ». Souper. Cela signifie que le danger est passé pour nous pour cette fois. Mais pour combien de temps ? Les miracles ne se réalisent pas deux fois, la prochaine on est bon, c'est sûr.

Le samedi, tôt le matin, on m'a emmené chez le directeur. Orlov, en civil, a fait preuve d'hospitalité à mon égard. Ol m'a tout de suite demandé : « Qu'est-ce qui te tracasse ? » Et puis il a immédiatement ajouté quelque chose à propos de mon état et qu'on lui avait demandé de dissiper le « malentendu ».

« Après tout, ce n'est rien de plus qu'une représentation théâtrale, » dit-il sur un ton confidentiel et bienveillant. « On surveille de près l'état de chacun, et je peux t'assurer que rien ne menace personne. Ta pire ennemie, c'est ta propre peur. Il ne faut pas se précipiter et alors tous les problèmes peuvent être résolus, » ajouta-t-il.

J'étais sous le choc. Comment savait-il cela ? Est-ce que tout ce que j'avais entendu sur le contrôle psychologique des prisonniers n'étaient que des rumeurs ? Je lui demandai sans détours :

« Comment l'avez-vous su ? »

« Ça se voit dans tes yeux, » répondit le directeur du centre de détention préventive du KGB.





La mi-février a été marquée par le début d'un « réchauffement climatique ». Manifestement, il se passait quelque chose à l'extérieur de la prison. Aussi, le niveau de pression a considérablement diminué. Les courses-poursuites avec les soi-disant fouilles au corps ont cessé. Les fouilles de cellule sont devenues moins violentes, plus rares, pendant la sortie pour les toilettes, comme avant.

Le 23 février, Kirill, habitué par les masques à descendre en courant les mains derrière le dos et sans se tenir à la rampe, est tombé dans les escaliers. Pour la première fois, j'ai vu un hématome qui couvrait la moitié de son dos. Une chute douloureuse. Il tremblait tellement qu'il ne pouvait plus parler normalement, il ne pouvait même plus fumer. Du coup, il est allé à l'hôpital. À en croire les bribes de conversations entendues parmi des gardes, c'était déjà arrivé auparavant. Quoi qu'il en soit, le lendemain, les masques nous hurlaient dessus parce que... on courait sans se tenir à la rampe!!! On voyait de moins en moins les masques, et finalement, début mars, ils avaient tous disparu.

Ça a été un soulagement. Il est devenu plus facile de respirer. On ne devait plus tourner en rond pendant les promenades, mais nos voisins étaient encore régulièrement forcés à le faire. L'approche différenciée persistait, mais avec plus de discernement.

C'était intéressant d'observer combien le comportement des gardiens de base changeait afin de renforcer l'autorité. Certains qui étaient plutôt polis et accommodants, sont devenus de véritables bâtards. Par exemple, il y avait deux gardes dont tout le monde se souvenait : Vasya et Grenouille. Ils m'avaient jeté aux masques dans le couloir simplement parce que je ne m'étais pas levé quand la porte s'était ouverte. Ils m'avaient alors encerclé et mis à l'étirement. Grenouille m'avait tapé dans les jambes si fort que j'avais du mal à garder l'équilibre. Il était évident que ces deux-là voulaient prouver aux

masques qu'eux aussi étaient des « durs ». Mais c'étaient des idiots pathétiques, et en un mois ils étaient revenus à leur place. Il y avait aussi ceux qui n'étaient pas devenus des moutons et qui montraient un peu d'humanité. Mais de toute façon, il faut bien comprendre qu'un lèche-cul est un lèche-cul. Même les plus corrects devaient appliquer les ordres. Même s'ils ne pratiquaient pas la torture eux-mêmes, ils nous conduisaient à ceux qui la pratiquaient. Le problème ce n'est pas les individus, c'est inhérent au système qui permet des zones de non-droit.

Sanya et Kirill ont été condamnés. Molchanov a pris trois ans et Kirill dut choisir entre une peine dans un camp de travail et la liberté conditionnelle : il n'est pas revenu dans la cellule. Ça nous a un peu soulagé : il devenait évident qu'il était possible de sortir de ce trou. Il faut noter que ni Sanya, ni Kirill n'ont eu l'opportunité de voir un avocat.

C'est à peu près à ce moment que l'on a appris que Mikhalevich – un « Décembriste »³⁹ – a déclaré avoir été torturé à Amerikanka, et s'est enfui en République Tchèque. On a été surpris de lire (on a commencé à recevoir *Belgazeta*!⁴⁰) que son attitude a été critiquée. De tels gens ne savent certainement pas qu'être un réfugié politique n'est pas une partie de plaisir. On se retrouve dans un pays étranger, entouré de gens bizarres et avec pour seul espoir de rentrer chez soi, un changement de régime. Nous passons nos journées à dépérir dans cet enfer, et sans son sacrifice, personne ne l'aurait jamais su. Beaucoup de prisonniers de la maison rouge⁴¹ lui en étaient reconnaissants.

Il y a eu une enquête du procureur sur les droits des prisonniers, mais c'était une mascarade.

39. Décembristes (en russe *Dekabrist*) : Révolutionnaires de l'insurrection durement réprimée du 14 Décembre 1825. Leur martyre a inspiré des générations de dissidents Russes. Les gens arrêtés après les élections de décembre 2010 sont aussi appelés « Décembristes ».

40. *Belgazeta* : un journal indépendant biélorusse qui essaye de ridiculiser le gouvernement aussi bien que l'opposition.

41. Maison rouge désigne l'Amerikanka.

Mais je m'intéressais alors à d'autres nouvelles qui nous parvenaient malgré l'isolement presque total. Au cours de ces longs mois, je n'avais eu de cesse de m'inquiéter pour mes amis, et cela me torturerait. Est-ce que Dima avait trouvé refuge ? Est-ce que Sasha et Kolya n'avaient pas baissé les bras (je leur avais envoyé un message oral par l'entremise de Molchanov) ? Quelles actions Denya allait-il revendiquer ? Si toutes les autres personnes qui avaient témoigné me semblaient médiocres, c'était radicalement différent pour Denya. Nous nous étions rencontrés il y a longtemps à un concert punk, et nous étions embrouillés avec des fascistes. On avait eu notre revanche après l'annulation du concert de Toro Bravo⁴² en nous retrouvant à 150 sur la place d'Octobre à Minsk. Au cours de ces années (fin 90, début 2000), une scène musicale DIY non commerciale s'était développée et devait être protégée, parce que les hooligans d'extrême droite ne toléraient pas les gens qui disaient ouvertement : « Le fascisme, c'est de la merde » et « Il doit crever ! ». Il y avait une guerre invisible dans les rues, il se passait toujours quelque chose : des concerts, des fêtes, des réunions, des bastons, des confrontations violentes, des actions politiques. C'était le monde dans lequel on vivait, pour lequel on se battait, le monde qui a formé et enrichi nos personnalités, le refus des compromis et notre rage de vaincre. On a donc vécu pas mal d'histoires ensemble, et on a vraiment remporté des victoires pendant ces années-là. Pourtant, au bout de deux ou trois ans, j'ai quitté la scène, et Denya était plus impliqué avec les supporters de foot ; mais on ne s'est pas perdu de vue et on s'est toujours aidé dans les situations difficiles, surtout l'année dernière quand j'ai dû faire face à des pertes personnelles difficiles et que le monde autour de moi semblait très sombre ; je suis devenu insensible. C'est la communication avec Denya qui m'a permis de me sortir de là. Il n'y a pas beaucoup de gens dans la vie que l'on peut considérer comme de vrais amis.

En prison, tu comprends que tu as beaucoup moins de vrais amis

42. Toro Bravo : groupe de street punk antifasciste de Vilnius, à 180 km de Minsk, en Lituanie.

que tu ne le pensais. À ce moment-là, il était évident que son témoignage n'était pas important et que les déclarations de Vetkin étaient bien suffisantes. Les témoignages et les condamnations n'étaient pas ce qui comptait le plus à mes yeux. Ce qui importait, c'était le choix que les gens allaient faire entre succomber à la peur ou garder leurs amitiés en vie. Peu importait la durée de la peine de prison, ça passerait, mais un véritable ami le resterait pour toujours. J'avais de sérieuses réserves, mais je n'ai cessé d'y croire. Et quand j'ai appris que Denya avait publié une vidéo sur Internet pour révéler qu'il avait fait de fausses déclarations, et qu'il était parti à l'étranger, j'étais euphorique pendant trois jours. Ces monstres ne pouvaient pas toujours boire notre sang ! Ils pouvaient nous opprimer et nous terrifier autant qu'ils le voulaient, il y avait des choses qui les contrecarraient. Le jour viendra où ces valeurs humaines détruiront cette autorité répugnante.

Il y avait des allusions à de la solidarité dans les lettres de ma mère : les potes appelaient, et lui rendaient visite. Ça me rendait plus fort.

L'enquêteur, qui ne s'était pas manifesté depuis l'année précédente, a soudain déboulé avec l'avocat et le rapport d'expert. L'avocat m'a expliqué qu'il n'avait pas été autorisé à me rendre visite « du fait de l'absence de possibilité technique », comme la plupart des autres avocats. Je me demandais bien qui avait eu une telle autorisation.

Pendant cette rencontre, j'appris que Dima n'avait pas été arrêté et manifestai ma joie, sans me soucier de la présence de l'enquêteur.

Il n'y avait absolument rien contre moi dans l'expertise ! Pas de conversations téléphoniques, pas de lettres, pas même une trace dans une mémoire informatique. Il n'y avait aucune preuve suite aux perquisitions des appartements et de la voiture, pas d'appels téléphoniques concordants. Tout ceci me redonnait de la force. Il me fallait simplement attendre que mon affaire soit ouverte puis jugée, et que je purge ma peine en colonie pénitentiaire. Mais ce « simplement » s'est éternisé.



Début mars, deux nouveaux ont remplacé ceux qui étaient partis dans la cellule. Sergey Martselev, qui s'avérait être un stratège politique de Nikolai Stakevitch, un candidat aux présidentielles. Au début, pourtant, je l'avais pris pour un criminel polonais. Max et moi avons été surpris par l'expression de son visage quand il est entré dans la cellule ; mais il s'est révélé être l'un des nôtres. Dans une autre cellule, on l'avait surnommé « l'Étudiant » parce qu'il avait trois diplômes.

Alexandr Kiselev était un gros businessman russe, en plus d'être un monument d'Amerikanka, surnommé « l'Oligarque ». Il s'occupait des investissements que font les entreprises après avoir été rachetées. Selon le marché et le capitalisme bureaucratique, Alexandr était quelqu'un de bien. Selon le KGB, c'était un criminel. Kiselev était un homme extrêmement organisé qui adoptait une approche constructive à chaque situation. En même temps, il était fort, accommodant et positif. Le directeur Orlov le détestait, ainsi que certains gardes (par exemple, Vasya ne donnait pas de pain à l'Oligarque avec le bouillon !). Il était constamment transféré de cellule en cellule (il a été dans 14 des 18 cellules d'Amerikanka) et même envoyé à Volodarka⁴³ pour subir des pressions supplémentaires. Mais Alexandr tenait bon et il disait souvent : « Ils peuvent me laisser pourrir ici, mais je n'abandonnerai jamais, parce qu'il doit y avoir des limites, et le KGB n'en a pas. » Tous les jours, il faisait des exercices physiques. Tous les jours il apprenait l'allemand, et tous les jours il restait fidèle à ses principes. Bref, c'était un homme de fer.

Toute la semaine, on parlait du capitalisme mondial et de la crise financière, des espoirs pour l'économie biélorusse, du contrôle ouvrier et d'autogestion, des origines criminelles des politiciens russes, et évidemment, du non-droit qui règne en Biélorussie. On a aussi appris

43. Un autre centre de détention préventive à Minsk.

les détails de « l'hiver perpétuel » dans les autres cellules. Notamment la dangereuse cellule 13. Orlov disait qu'ils y mettaient les « gens qui ne sont pas satisfaits de leurs vies. » Il s'avérait qu'il n'y avait que deux approches pour les détenus de cette cellule : une fouille de temps en temps, ou une fouille quotidienne. Ils vidaient leurs sacs sur le sol. Les masques pouvaient entrer et casser leurs théières avec leurs matraques. Ils pouvaient te frapper simplement parce qu'un prisonnier s'était plaint d'eux pendant un procès. Ils ont attrapé un prisonnier par le col et, en voulant le jeter dans la cour, l'ont fracassé contre le mur... Pendant les fouilles, ils te mettaient à l'étirement nu, pendant qu'un garde te posait des questions salaces.

D'ailleurs, il y avait eu une enquête du procureur la veille de l'arrivée de Martselev et Kiselev. Le procureur-adjoint Shved lui-même nous avait fait l'honneur de venir nous voir avec un groupe de cols blancs. Le directeur Orlov était entré dans la cellule quelques secondes, le temps de jeter un coup d'œil et de repartir. Les procureurs sont entrés. Shved a demandé plusieurs fois si tout allait bien et c'est tout. Dehors, devant la porte, les gardes se tenaient alignés ; ils avaient l'air d'être venus pour une dernière confrontation. Naturellement, on n'a rien dit. Personne ne faisait confiance aux procureurs. On avait déjà eu l'occasion de juger ce que donnait leur enquête en décembre. Anatoly Lebedko avait été convoqué chez le docteur (pour la deuxième fois de la journée) juste pendant la demi-heure de visite du procureur pour son enquête mensuelle. Évidemment, Lebedko aurait dit plein de choses. Est-ce que ça aurait eu du sens, cependant ? Le procureur ne prenait jamais la peine de demander où était le prisonnier manquant. C'était pareil cette fois-ci. Cette façon de faire ressemblait à l'attitude du singe se masquant la bouche, les oreilles et les yeux avec les mains.

Dix jours plus tard, Kiselev était transféré. Un jeune garçon, Denis, nous rejoignit. Un mécanicien doué qui avait dû quitter sa mère et sa fiancée. Pour la première fois, j'avais l'occasion d'observer le comportement d'un nouveau prisonnier d'un point de vue extérieur.

C'était douloureux de le voir se rendre compte, jour après jour, petit à petit, qu'il y avait de grandes chances pour que tout – son affaire, sa mère, sa fiancée – fasse désormais partie du passé.

Il n'y a pas eu de courrier pendant tout le mois de mars. Aucune nouvelle des proches. Le seul fil qui me connectait encore au dehors était rompu. Il semblait que quelqu'un n'aimait pas du tout mes discours ; bien qu'il soit bien difficile de comprendre leur logique, raison pour laquelle je n'essayais même pas de le faire. Lire, dessiner et discuter nous aidaient à tuer le temps. Avec Max, on se rappelait souvent le bon vieux temps des actions antifa, des tactiques de hooligans et des concerts de punk. Parfois on imaginait comment on pourrait ouvrir un bar, avec une ambiance cyber-punk. Avec Serega, on pouvait débattre sur l'Histoire, sur le patriotisme pendant les guerres mondiales par exemple ; ou sur ce que quelqu'un de bien ferait en cas d'occupation par l'OTAN. Martselev me décrivait les techniques politiques et publicitaires très intelligemment et avec éloquence. Feduta parlait du fonctionnement général des cabinets électoraux. C'est très sérieux. Une vraie machine ! J'ai appris que pendant la campagne électorale, les candidats sont des personnalités complètement dépendantes : ils doivent respecter toutes les directives de leurs équipes. Ce qu'ils portent, ce qu'ils disent, qui ils rencontrent, tout est commandé par leur équipe stratégique. Les vrais génies des élections ne sont donc pas les candidats, mais les directeurs de cabinets. En écoutant ces histoires, j'ai compris deux choses : à quel point on est inférieur dans la sphère publique, et à quel point une « démocratie » est en fait une illusion. Le peuple est juste une masse électorale et un atout. Son opinion est manipulée et utilisée à des fins mercantiles, de la même façon que les Bolcheviques avaient glorifié le prolétariat. Au nom de la nation, ils prononcent de pompeux discours, mais la réalité, c'est que nous avons affaire à une démocratie bourgeoise et son organe politique. Afin de garder la nation écartée du pouvoir, les premières républiques bourgeoises ont mis en place le suffrage censitaire de façon à ce que seuls les plus riches puissent se partager le pouvoir.

C'est seulement quand la bourgeoisie a jugé que le suffrage universel ne menaçait plus la domination des partis bourgeois que le cens a été aboli. Le peuple, pour un politicien, c'est comme la mer pour un marin : juste un moyen de se déplacer, une source de revenus et une grosse source de folklore. Mais le peuple est aussi un indicateur de désastre, balayant tout sur son passage.

Et pourtant, malgré l'absence de financement extérieur et le manque de connaissance sociologique et technocrate, l'anarchisme présente deux avantages clés : un enthousiasme sans limite et la vérité pure. Les capacités techniques, ça s'apprend.



Fin mars, on m'a enfin présenté mon dossier. Nous étions inculpés pour « dégradation de biens », selon l'article 218. Sanya et Kolya encouraient de trois à dix ans de prison ; j'encourais de sept à douze ans. Comme cela peut arriver, des peines aussi incroyables peuvent sortir de nulle part. Je pensais qu'une telle condamnation ne pouvait arriver que pour sabotage, terrorisme, assassinat, etc. J'ai d'abord cherché le témoignage des potes, pour ne plus me poser la question : « Est-ce qu'ils ont réussi à résister à l'interrogatoire ? » Tout allait bien, ils avaient réussi. Aussi me suis-je demandé ce que les autres témoins avaient déclaré, et sur quoi le dossier reposait en général. Des empreintes digitales, une vieille technique de détective, une relique du passé. Des odeurs (de transpiration), des cellules de peau, de la salive et même l'air d'une pièce fermée permettent d'identifier une personne. Ils ont trouvé des gants avec de la sueur de Vetkin et des traces de fluides qui auraient pu aussi lui être attribués sur les morceaux de verre provenant d'une bouteille. Ils ont aussi écouté ses appels téléphoniques depuis l'arrêt de bus le plus proche. Factuellement, tout ça ne prouvait rien, mais ils en avaient décidé autrement. Vetkin s'était fait cuisiner cinq jours avant de capituler. D'abord, il avait déclaré m'avoir pour complice ainsi qu'une personne inconnue, et puis il avait ajouté Dima Doubrovskiy. Il avait ensuite remplacé Dima par Denis. Voilà comment on peut échanger ses camarades contre la clémence de ses bourreaux et des espoirs de liberté illusoire. Une balance est une balance, qu'il brûle en enfer.

L'enquêteur, entre autres conneries du même tonneau, avait menti en disant que Sacha⁴⁴ avait perdu la foi, et en déclarant que la condamnation ne serait pas sévère et que la décision ne lui appartenait pas. Mais je ne comptais pas me laisser bernier par ses fausses excuses : il était un complice du non-droit judiciaire et exécutif. Il

44. Aleksandr Franzkevitch

tenta de m'embrouiller à propos de la responsabilité, mais il ne comprenait pas une chose : j'avais déjà parié que le résultat du procès serait une longue peine. Je voulais seulement voir mes camarades et partir de cet asile pour aller en colonie pénitentiaire au plus vite.

J'ai reçu un journal dont un article parlait de la libération de Feduta, avec assignation. Mais on ne pouvait pas complètement fêter ça. Il y avait un problème : il avait quitté notre cellule pour une autre, une cellule de transit, où il était resté seul pendant... 55 jours ! Je doutais que quiconque y ait fait attention, mais nous n'avions pas besoin d'explications pour comprendre les choses. Le pire de tous les tourments, c'est de se retrouver seul et d'entendre les autres se faire torturer chaque jour. Au bout de trois jours, tu veux défoncer le plafond ; au bout de cinq, tu craques. J'ai passé deux semaines en isolement (la peine maximale dans une cellule disciplinaire) et j'étais content d'être transféré, d'être avec des gens. Mais presque deux mois... un cauchemar. D'autant plus quand tu entends les autres se faire torturer. On a longtemps discuté sur la façon dont notre écrivain avait vécu ce moment, et personne n'a ri ou fait de blague. On est arrivé à cette conclusion : tous les prisonniers d'Amerikanka passaient de sales moments, mais c'était Feduta qui avait subi le plus dur. La question n'est pas de savoir comment tenir le coup, mais de savoir comment survivre.

Avril. Le dossier était chez le procureur. Martselev attendait son procès, et Max se demandait s'il allait y avoir une seconde affaire. Denis n'attendait rien, c'était juste le début pour lui. La nuit du 11 avril, on a entendu un bruit étrange qui venait de l'avenue, comme un incendie. Un garde nous a ordonné de zapper sur la chaîne d'État (bien qu'officiellement l'antenne soit hors service). C'est ainsi que nous avons découvert l'attaque terroriste du métro⁴⁵. On a d'abord

45. Un attentat à la bombe, une forte explosion à la station Oktyabrskaya

pensé à nos proches. Le lendemain, on a eu la liste des blessés. C'était horrible de chercher des noms familiers dans cette liste. Plus tard j'ai appris que le colonel Orlov avait déboulé en criant dans les cellules des prisonniers politiques (celle de Sannikov⁴⁶ notamment) en les accusant de ce qu'il s'était passé. Pour être franc, il s'est excusé plus tard, mais ses excuses n'ont pas été acceptées.

Mais ce qui m'a le plus surpris, c'était la déclaration de Zaytsev, le président du KGB, qui estimait que l'un des mobiles possibles à cette attaque était une revanche des anarchistes ! Qu'avait-il pris pour penser une chose pareille ? Je me demandai comment Dima s'était senti à ce moment-là...

Évidemment, j'allais me faire prendre la tête. Ils sont venus dans la soirée... Il y avait deux personnes dans le bureau du directeur : Orlov lui-même, et l'autre que j'avais déjà vu dans d'autres bureaux. Ils m'ont proposé de regarder une vidéo prise par les caméras de surveillance du métro. L'autre s'est assis à ma droite, comme pour regarder la vidéo, mais en fait, il regardait mes yeux. C'était exactement comme pendant l'interrogatoire à propos de l'incendie du quartier général du KGB de Bobruisk, dans les locaux du quatrième département, quand il y avait les enquêteurs de Moguilev. On a regardé la vidéo, ils m'ont demandé ce que j'en pensais, mais je n'avais rien à dire ; ils ne m'avaient pas invité pour ça. Finalement, ils m'ont donné une photo mieux cadrée bien que de médiocre qualité, et qui n'avait pas été publiée dans les journaux.

Le jour du deuil, ils ont mis de la musique classique. Il y avait un silence de mort dans la prison. Seul Vasya, cet imbécile de garde, a trouvé le moyen de crier « Bouge ! » quand on allait en promenade. Sergey et Max ont fait une demande pour donner leur sang aux blessés, mais ça a été officiellement refusé.

(correspondance des deux lignes du métro de Minsk) à l'heure de pointe, faisant 14 morts et 204 blessés.

46. Un autre candidat aux présidentielles.



Martselev attendait un procès pour fin avril. Les charges contre lui passèrent d'organisation de troubles massifs à l'ordre public (entre cinq et quinze ans de prison), à un chef d'inculpation moins important (entre trois et six ans). Il hésitait à plaider coupable. Il était face à un dilemme : une vieille accusation ou une nouvelle, mais avec des aveux. On a essayé de le persuader d'accepter, parce qu'il était évident qu'une porte de sortie, même restreinte, constituait déjà une victoire dans ce système qui n'avait rien à voir avec la justice. Sergey était très nerveux et se voyait déjà aller dans une colonie. On se moquait de lui et lui disait qu'il n'aurait que du sursis. Plus tard, nous avons appris que Pavel Severinets⁴⁷ avait reçu une vraie assignation dans une sorte de colonie pénale de travail⁴⁸, donc les peurs de Sergey n'étaient pas sans fondement.

On se disputait assez souvent avec Martselev. C'était un social-démocrate et un patriote Orthodoxe. Nous avons donc un éventail de motifs de désaccord assez large. J'étais surtout agacé par ses positions sur la première guerre mondiale, et le fait qu'il soutenait la posture défensive de Martov⁴⁹. Je trouvais absurde que les travailleurs s'entretient au profit de l'industrie militaire nationale et des militaires de tous bords. Il s'avérait que j'avais lu *Le Pénitencier*, le deuxième volume des *Thibault*⁵⁰ au cours de mes premiers jours de détention. C'était un livre qui évoquait le début de ce massacre, et les socialistes de France, d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse qui prêchaient

47. Pavel Severinets était le chef du bureau électoral du candidat Vitali Rymashevsky. Il a été arrêté après les élections en décembre 2010.

48. Un régime pénitentiaire moins sévère, où les détenus peuvent avoir des appareils ménagers, voir leurs proches plus souvent, et rentrer chez eux le week-end.

49. Julius Martov (1873-1923) était un révolutionnaire marxiste russe, un des leaders des mencheviks.

50. *Les Thibault* est une vaste suite romanesque de Roger Martin du Gard de huit romans dont l'écriture, commencée en 1920, est achevée en février 1939.

l'internationalisme, la guerre de classes et la grève générale avant le début du conflit et qui, à mesure que la situation s'échauffait, adoptaient une attitude patriotique, pour finir par se mettre à tuer ceux qui la veille étaient leurs camarades.

Les voilà, les socialistes ! Martselev disait que faire la guerre servait les intérêts de la classe ouvrière, puisque l'occupation par une armée étrangère réduisait le niveau de vie. Mais la guerre elle-même n'a-t-elle pas engendré une dévastation bien plus grande ? Là n'est d'ailleurs pas la question. Est-ce qu'avoir le choix entre dix sortes de saucisses différentes peut constituer un critère de moralité ? Est-ce moral de se choisir des dirigeants au prix du sang versé par ses frères de classe ? Le patriotisme était promulgué au rang de principale valeur morale du peuple. Les intérêts nationaux passaient avant tout. L'intérêt c'est la cupidité, et depuis quand place-t-on une telle valeur (dans un sens territorial ou ethnique) au même rang que les concepts éthiques, la justice et la bonté ? « Ce qui est rentable est juste. » Une telle vision du patriotisme s'accordait complètement avec celle du colonel du 4e département du KGB, et Orlov voyait totalement les choses de cette façon. C'est ainsi que la cupidité définit ce qui est moral de nos jours. Un tel modèle n'a rien en commun avec l'éthique naturelle, parce que le respect, l'honneur, l'égalité, l'altruisme, l'entraide, les droits et les libertés ne peuvent avoir ni frontière, ni drapeau. Ce sont là exactement les qualités et les valeurs qui ont été utilisées de tout temps pour définir l'humanité des humains. Le patriotisme joue sur l'amour de gens pour leur pays ; il essaie de se faire passer pour l'affection naturelle pour sa terre natale. Pourtant, il existe une notion sacrée qui est l'amour de la mère, et personne n'imaginerait construire une idéologie autour d'un tel sentiment naturel et intime. Alors pourquoi certains créent des théories idéologiques basées sur l'amour d'un pays, à plus forte raison lorsque celles-ci exigent l'abandon de l'éthique et des valeurs universelles ?

On dit qu'il nous faut entretenir une fierté « qui nous est propre ». Mais qu'en est-il lorsqu'un fait de l'histoire d'un pays nous fait res-

sentir de la honte plutôt que de la fierté ? L'histoire biélorusse s'étend sur différentes périodes : les tribus baltico-Slaves, le Grand Duché de Lituanie, la Russie Tsariste, l'Empire Rouge. Sur quelles bases n'ont certaines périodes et en glorifions-nous d'autres ? Je ne veux être fier ni du bolchevisme, ni du tsarisme, ni du Duché. Pour une raison que j'ignore, on oublie qu'au temps du Duché de Lituanie, les gens étaient traités comme des esclaves. Et comment est-il possible d'être fier ou d'avoir honte de quelque chose avec laquelle on n'a rien à voir ? On peut être empli d'admiration pour certaines pages de notre histoire, quelle que soit la période concernée. Il en va de même pour les époques difficiles. À l'école, ce n'est pas le faux patriotisme qui dépeint le passé de façon unidimensionnelle qu'il nous faut instiller, mais plutôt l'intérêt pour notre histoire. Connaître certains comportements de nos ancêtres (quels qu'ils aient été) renforcera la conscience de soi, et permettra une meilleure compréhension du présent.

Une communauté reposant sur la liberté et la justice est plus forte qu'une société basée sur une histoire filtrée et un collectivisme exagéré.

Je suis biélorusse par naissance, et ai été assigné à cette communauté historique et culturelle spécifique. Ce n'est ni bien, ni mal ; il n'y a là ni raison d'être fier, ni d'avoir honte. C'est ce que c'est, un point c'est tout. En termes de valeurs, l'humanité a développé une base éthique solide grâce à son histoire, sa philosophie et sa science. Cette base c'est l'humanisme.

En débattant à propos du socialisme, j'ai souligné le fait qu'on était sous le règne des « rouges-framboise » quand l'Europe est rentrée dans le mur. C'est sous le règne des gouvernements socio-démocrates que le démantèlement du soi-disant « État social » se déroule actuellement. La différence entre les libéraux de droite et ces derniers devient purement symbolique. Il semblerait qu'il n'y ait plus de différence entre eux, si ce n'est leurs avis quant au taux d'impôt sur le revenu. La droite ne veut pas aller au-delà de 25% (c'est une moyenne

aux États-Unis), la gauche veut un chiffre plus élevé. En fait, le système libéral de marché des USA et le système social de marché de l'UE sont tous deux dans une crise des plus dramatiques. Ils ont tous deux contracté des tonnes d'emprunts et ne peuvent pas les rembourser. Les gouvernements et l'économie réelle se soumettent au capital financier et lui sont inférieurs. Le capitalisme d'État de l'URSS prétendait s'efforcer d'atteindre le communisme. Et il s'est écroulé, sans s'en être approché. Le capitalisme de marché prétend que les grandes dépressions sont derrière nous. Comment l'Amérique et l'Europe se sont-elles retrouvées dans une situation aussi catastrophique ? Parce que le développement durable est un mythe, tout comme le communisme d'État. Les prédateurs restent des prédateurs peu importe la façon dont on les nomme.

Martselev aimait dire que de nos jours, la classe n'est plus un concept valable, et que c'est la structure sociale de la société qui est censée définir les strates. Il semblerait même que la lecture classiste ait été abolie au cours de certains congrès de l'Internationale Socialiste dans les années soixante. Cette décision ne peut pas faire autorité vu que les socialistes dans toutes leurs formes (bolcheviques, socio-démocrates) ont montré la faillite totale de leurs propres théories. Le capitalisme n'a pas échoué, le gouvernement bolchevique a mené au totalitarisme et les réformes sociales parlementaires ont été récupérées par les partis bourgeois.

En 2006, je suis parti travailler à l'Ouest et ai personnellement fait l'expérience du fameux « partenariat social ». J'ai bossé pour la *Carnival Cruise Lines*, une société qui affrétait des bateaux de croisière, principalement dans les Caraïbes. Puisque les États-Unis ont toujours été associés à la formule « travailler plus pour gagner plus », je m'attendais comme beaucoup à ce que travailler plus dur signifie gagner plus d'argent. Mais la réalité fut bien différente... Travailler sur un paquebot impliquait des journées de travail de dix heures, sans aucun week-end de libre. La majorité des travailleurs, cuistots, magasiniers, nettoyeurs et peintres, touchaient un salaire d'environ

450 à 780 dollars par mois. Les heures supplémentaires n'étaient pas payées parce qu'elles n'avaient pas de caractère légal du fait que les managers rectifiaient les emplois du temps. Elles étaient officiellement strictement interdites. Il n'y avait ni indemnité, ni prime. Au bout du compte, un tel salaire aurait pu être obtenu en travaillant bien moins dur, même en Biélorussie. Auparavant, j'avais dû travailler comme carreleur et peintre en bâtiment. J'avais donc matière à pouvoir comparer ce travail. La charge de travail sur le bateau était assez extraordinaire. Les ampoules sanglantes aux pieds, les entorses aux bras et les problèmes de dos étaient nos plus fidèles compagnons. C'en est arrivé au point où les femmes avaient des problèmes menstruels. Même des types expérimentés, qui avaient dû travailler au ramassage de fraises en UE, dans des élevages avicoles en Angleterre et dans des restaurants américains, maudissaient ce boulot. Le salaire des serveurs et des hommes et femmes de ménage ne dépassait pas les 900 à 1100 dollars, avec la quasi impossibilité de toucher des pourboires. L'environnement psychologique était encore pire que le travail physique. Il y avait partout des chefs qui menaçaient les travailleurs, et des agents de sécurité avec des matraques. On ne pouvait pas sourire ou parler aux passagers. L'alcool et les drogues étaient les seules manières de soulager le stress. La situation était aggravée par une impuissance totale : les managers pouvaient vous accuser ouvertement de leurs propres erreurs et on ne pouvait rien faire. Une responsabilité partagée de façon obligatoire ne vous laissait aucune chance de prouver vos arguments. Les travailleurs étaient divisés en plusieurs castes hiérarchiques, avec chacune ses propres règles et ses propres droits. Même la table de la salle à manger était différente pour chaque caste. Un travailleur de base ne pouvait pas porter des shorts, avoir les cheveux longs ou parler aux passagers. Une autre caste, dans le tertiaire, pouvait parler aux touristes. Les cols blancs étaient autorisés à avoir n'importe quelle apparence, faire connaissance avec les clients et utiliser leurs services. Les officiers pouvaient tout faire, y compris frapper les travailleurs. Tout était fait pour em-

pêcher tout contact entre les castes. Les cols blancs n'avaient pas le droit d'aller dans une salle à manger pour les « noirs », se promener et traîner au bar. Je me souviens d'une violoniste de Minsk. Une fille normale. Elle n'avait que faire de la hiérarchie. Une fois, on s'est retrouvé et on est allé à la plage. Quelqu'un l'a balancée, elle a été convoquée au bureau pour un lavage de cerveau : « Tu ne peux pas traîner avec ces gens. » J'ai rencontré un punk du Canada qui était ingénieur du son. On a joué au baby-foot ; une heure plus tard quelqu'un nous a balancés. C'était dingue, mais c'était comme ça. Diviser pour mieux régner. Parfois les travailleurs arrivaient sur le bateau en couple, mais l'un des deux était inférieur à l'autre et la situation brisait le couple. Ce que le système ne pouvait pas ruiner était anéanti par la jalousie, l'hypocrisie, le mouchardage, le mépris et la malveillance. Dans cette atmosphère, même une aventure d'un soir avec des gens de différentes castes était vue comme une remise en question de la « morale ». Après de telles conditions de travail et une telle attitude bestiale, j'avais perdu toute illusion en ce qui concernait le capitalisme. Le niveau de démocratie qui existe dans les pays occidentaux n'est pas là grâce au système de marché, mais grâce au désir et à la réactivité de plein de gens pour défendre leurs intérêts et descendre dans la rue.

J'admirais beaucoup les américains et les européens pour cela. La dignité et la conscience de classe sont plus développées là-bas. Toutefois, la classe dirigeante et la classe ouvrière existent toujours. Il y a eux – les 1%, et nous – les 99%. La Biélorussie, avec son économie mixte et la dictature de la bureaucratie, finira par absorber les techniques de management modernes (elles existent déjà dans le secteur des technologies de l'information et dans certains secteurs de marché). Mais ça n'apportera rien de bon. Pas de libération, mais une exploitation plus sophistiquée et une dépendance aux crédits bancaires proche de l'addiction.

Je consacrais du temps à lire *L'Heure du Taureau* de Efremov. Une lecture lente et sérieuse. Ce livre ressemblait aux romans des

frères Strougatski. Une société unie avait triomphé sur Terre. Les plus grands idéaux de liberté avaient été réalisés. L'État avait cessé d'exister. Les gens avaient des vies confortables et intéressantes, et étaient gouvernés par des structures horizontales qui servaient comme moyens de coordination pour le bien commun. Un individu équilibré et doté d'un sens moral constituait le centre d'un système basé sur le développement multilatéral. Un jour, une telle organisation sociale paraîtra une évidence commune. Mais aujourd'hui, on doit vivre dans un monde plein de chagrin et de malheur, où les germes de la raison et de la joie doivent frayer un chemin malgré cet environnement sinistre.

Martselev a pris du sursis. Les procureurs ont renvoyé l'affaire de Max et il a été immédiatement transféré à Volodarka. Denis a aussi été transféré. Je n'ai pas eu de nouvelle de lui depuis.

J'ai été déplacé dans la cellule voisine N° 5. Le mois de mai commençait dans l'attente du procès...



La nouvelle cellule était différente des autres quatre-places ; elle avait deux fenêtres au lieu d'une. Un luxe sans précédent ! Mais le plus important, c'était la compagnie. J'ai retrouvé Vladimir ⁵¹, avec qui j'avais déjà été en cellule. J'étais impressionné de voir à quel point il avait changé : d'un homme mûr et vigoureux, il était devenu un vieillard chancelant en seulement quatre mois. Dans l'hypothèse où il serait acquitté, comment l'État pourrait-il réparer ça ?

Deux autres codétenus se sont révélés être des officiers des forces de l'ordre, punis par le système qu'ils avaient servi. Le premier, Sergey Yelin, était substitut du procureur de la région de Grodno. Il était accusé d'avoir accepté un pot-de-vin. Les détails du dossier étaient intéressants : un homme avait essayé de le soudoyer pour résoudre ses problèmes, mais Sergey avait refusé. Ensuite le type est allé voir les agents du KGB pour leur proposer de punir l'enquêteur récalcitrant. Il a d'abord essayé de lui glisser 5000 dollars, en vain. Le lendemain, il a réessayé ; mais après un nouveau refus, il n'a proposé que 500 dollars pour « le service légal et pour son temps ». Yelin a alors accepté et a été immédiatement arrêté. La première tentative n'était pas dans le dossier, comme si elle n'avait jamais existé. Un enregistrement audio de la conversation lors du transfert d'argent était fourni par le provocateur lui-même, bien que l'arrestation avait été menée par le KGB. Il n'y avait évidemment qu'un seul fichier audio sur un CD. L'enregistrement n'était plus dans le dictaphone (il avait soi-disant été effacé à cause d'un manque de place). D'après Yelin, de nombreuses phrases qu'il avait prononcées manquaient dans cet enregistrement. Les agents du KGB n'avaient pas le droit de faire des écoutes et ne pouvaient donc pas les fournir au tribunal. Apparemment, ils ont inventé cette histoire de dictaphone. En fait, ils ont écouté la scène et ont copié sur le CD seulement ce qu'ils voulaient,

51. cf. chapitre 4

puis ils l'ont transmis comme pièce à conviction. Par une étrange coïncidence, c'était Yelin qui avait fait condamner un directeur de l'usine Lida Flour, alors en bons termes avec le KGB.

Le second agent des forces de l'ordre, Zakhar Djilavdari, s'était débrouillé pour travailler au Département des crimes économiques, au Département des enquêtes financières et au Département du crime organisé. Il avait participé à l'enquête sur l'explosion à Minsk en 2008⁵². C'était lui qui avait travaillé sur l'affaire de Biryà⁵³, le dernier patron de la mafia biélorusse. Mais l'événement le plus intéressant de sa carrière avait été l'arrestation du vice-président du KGB. Si je ne me trompe pas, l'affaire était en lien avec des crimes de droit commun. Il avait également fait partie de l'équipe d'enquêteurs sur l'affaire Baykova⁵⁴, la procureure déshonorée. Zakhar lui-même était inculpé pour un pot-de-vin, d'après la déposition d'un témoin. Mais au cours du procès, ce même témoin avait oublié le montant du pot-de-vin et n'était pas capable de dire s'il s'agissait de dollars, d'euros ou de roubles. L'accusation n'a pas capitulé pour autant, et a transformé les charges en « manquement au devoir professionnel » (jusqu'à trois ans d'emprisonnement). Cela pouvait paraître insignifiant, mais une personne (bien que ce soit un porc) avait déjà passé neuf mois dans ce puits de béton... Un détail intéressant : trois semaines plus tôt, Zakhar avait croisé par hasard dans le couloir... Baykova ! Il n'y a pas de rencontre fortuite dans la prison du KGB. Les gardes escortent les gens, en sifflant, pour que le groupe en approche puisse s'arrêter à temps. Dans des cas extrêmes, ils nous ordonnent de tourner la tête vers le mur ; ça m'est arrivé plusieurs fois. Une fois, quelqu'un est apparu dans notre cellule ; ils s'étaient trompés dans les numéros de cellules. On a pu voir à quel point les gardes ont pris peur ; ils l'ont

52. Lors du concert célébrant l'indépendance Biélorusse, le 4 juillet 2008, un attentat à la bombe a blessé 54 personnes.

53. Vladimir Biryukov

54. Svetlana Baykova, ex-enquêtrice en chef au Bureau du Procureur Général, a été arrêtée par des agents du KGB le 25 février 2010. Elle était accusée d'abus de position et condamnée à deux ans d'assignation à domicile.

traîné dehors immédiatement. Je suppose que c'est considéré comme une faute grave.

C'est comme ça qu'ils ont fait prendre conscience à Zakhar qu'il avait fini écrasé par le système qu'il servait. Le fait est qu'en 2009, il y avait une véritable guerre ouverte entre les différentes agences de sécurité, et c'était alors de bonne guerre d'emprisonner une personne du camp ennemi⁵⁵. Après avoir prolongé de deux mois sa détention sans aucune décision d'un procureur (comme pour les écoutes), la guerre avait pris des proportions inouïes. A partir de ce moment, le Ministère de l'Intérieur (de plusieurs départements pour être précis), le KGB et le Département des enquêtes financières (la brigade financière dépendant du Comité de Contrôle d'État) pouvaient ouvrir des dossiers et pratiquer des arrestations, sans passer par le bureau du procureur au préalable. Mais cela ne s'arrêtait pas là : il existait auparavant une séparation de compétence entre les différentes structures d'investigation en fonction des crimes, mais dorénavant, cette différenciation n'existait plus. Et, naturellement, elles commencent à s'étouffer les unes, les autres. Les statistiques de 2009-2010 indiquent une multiplication par deux des crimes liés à la corruption. Le cas de Baykova marquait la fin de l'existence du bureau du procureur en tant que structure efficiente. Le Département des enquêtes financières a aussi été victime du KGB : d'abord ils y ont nommé leur propre directeur (un ex-agent du KGB), puis ils ont arrêté tout le personnel plus ou moins indépendant (Adamovich⁵⁶ par exemple, qui faisait l'objet d'une enquête au même moment que nous). Je peux mentionner au passage Alexandr Kiselev. L'ironie du sort a voulu que

55. Sous Loukachenko, le KGB est devenu plus puissant. Avant, la fonction du KGB se limitait aux enquêtes spéciales qui concernaient la sûreté de l'État. La politique a changé et le KGB a commencé à contrôler et à surveiller ses collègues des autres agences spéciales. La résistance de ces dernières a provoqué une confrontation sans fin entre les agences de sécurité de l'État.

56. Dimitry Adamovich – un enquêteur en chef du Comité de Contrôle d'État, arrêté en août 2010 par le KGB, soit-disant pour avoir dissimulé des crimes du gros business. Il a été condamné à 3 ans de prison avec confiscation de propriété.

l'inspecteur du Département des enquêtes financières qui avait lancé une procédure contre lui, se retrouve également à Amerikanka... dans la cellule de Kiselev. Le monde est petit, en effet ! C'est lui qui a dit toute la vérité à Aleksandr. Comment, une fois, deux agents du KGB sont venus le trouver pour lancer une procédure là où n'existait aucun délit. L'inspecteur leur a répondu que ça ne passerait pas au niveau du bureau du procureur, mais les agents l'ont assuré qu'ils s'en chargeraient. C'est comme ça que Kiselev s'est retrouvé ici. Les tribunaux sont en partie sous contrôle, y compris certains tribunaux de quartier à Minsk, ainsi que le tribunal municipal. La Cour suprême n'est peut-être pas encore sous contrôle, mais ce n'est qu'une question de temps. Mais faire face au Ministère de l'Intérieur est une autre paire de manches. D'abord les effectifs : 100 000 contre 5 000 membres. Deuxièmement, le Ministère de l'Intérieur a sa propre police criminelle, le Département du crime organisé. Bien que le KGB ait l'avantage du nombre et un avantage technique, en voyant les prisonniers d'Amerikanka, on pouvait se dire qu'ils faisaient la même chose. Mais il n'y a pas de place pour deux chèvres dans un jardin, donc les officiers de police criminelle font la même expérience et sont prêts à envoyer n'importe quel agent en vacances à Volodarka. Yelin était triste et disait que cette lutte avait fait baisser le niveau de professionnalisme. De nos jours, ils ne sont même plus capables de s'occuper d'une affaire correctement, ils dépendent de la loyauté des procureurs et des juristes.

La situation au sein des agences de sécurité est encouragée par la classe dirigeante, et la méthode elle-même ne date pas vraiment d'hier : tout le monde connaît ce personnage historique géorgien qui aimait mélanger les cartes du personnel. Cette méthode s'appelle « l'élevage du roi des rats ». Les officiers se battent et s'entredéchirent ; finalement la position dominante est prise par le moins scrupuleux mais le plus efficace d'entre eux (« le roi des rats »). Le pouvoir lui-même reste imprenable, et s'il y a des doutes concernant la loyauté du « roi des rats », le dirigeant utilise contre lui des preuves

préjudiciables qui ont été préparées à l'avance.

Zakhar m'a raconté comment, une fois, ils ont déniché un bordel pour clients VIP, tous des hauts fonctionnaires. Au moment où ils ont voulu y faire une descente, ils ont reçu ces instructions de leurs patrons : « Tirez-vous de là tout de suite ! » Il y avait aussi la fois où le nouveau directeur du Département d'enquêtes financières n'avait pas toutes les cartes en main. Quelqu'un avait réussi à soumettre une liste d'entreprises pour un contrôle de routine. Tout était en ordre, mais « Triple »⁵⁷ figurait sur la liste. Au moment du contrôle, le directeur a commencé à paniquer et a demandé à Zakhar : « Tu sais à qui ça appartient ? »

Nous avons également parlé de l'opposition. Il y avait des rumeurs concernant le détail des affaires politiques. Je n'ai pas eu l'occasion de démêler le vrai du faux, c'est pourquoi je n'en dirai pas plus. Après tout, ces histoires avec Rymashevski et Romanchuk⁵⁸ et la réaction des médias proches de l'opposition ont mis à mal la réputation de l'opposition. Mais Yelin et Djilavdari ont été témoins d'une histoire. Que tout le monde l'entende. C'était le 31 décembre 2010 dans la cellule N° 1, où Dimitriev⁵⁹, le chef du bureau électoral de Neklayev, était retenu. Dans la soirée, Dimitriev a été emmené à un interrogatoire pendant lequel il a réussi à monnayer sa relaxe. Personne ne sait à quel prix. Après ça ils l'ont ramené à sa cellule pour qu'il puisse faire ses bagages. Mais Dimitriev dit alors à ses co-détenus qu'il allait devoir passer la nuit complète avec les masques, alors les gars ont rempli ses deux sacs avec de la nourriture et lui ont dit au revoir, en s'inquiétant pour lui. Mais Dimitriev est rentré directement chez

57. Le groupe « Triple » est une entreprise de vente de denrées alimentaires en gros. Les managers à la tête de l'entreprise sont réputés être très proches de Loukachenko. En mars 2012 la plupart des entreprises du groupe ont reçu des sanctions économiques de l'UE pour avoir soutenu le régime.

58. Vitali Rymashevski et Yaroslav Romanchuk sont des politiciens de l'opposition, candidats à la présidence, qui ont échappé à de longues arrestations du KGB et furent accusés d'avoir coopéré avec les autorités.

59. Andreï Dimitriev est l'un des politiciens de l'opposition.

lui... Lors des conversations, il aimait raconter comment il s'était fait construire un appartement et comment il recevait des tonnes de fric de la campagne présidentielle alors qu'il n'avait rien à foutre de la politique du camp démocratique. Dimitriev a certainement déposé les sacs dans la première poubelle venue ; mais peut-être aussi qu'ils ont alimenté sa table de Nouvel An. Qui sait ? Un politicien cupide tire parti de tout ce qu'il peut.



Toute la journée, on discutait à propos de l'Unité d'investigation, du système judiciaire et des caractéristiques des divers agents de terrain et enquêteurs. On débattait aussi à propos de politique. De toute façon, on était d'accord sur le fait que sans la participation active de la population, sans vrai contrôle des structures gouvernementales, la république évoluerait vers la dictature. Cela peut sembler étrange, mais les flics eux-mêmes – qui voient les choses se passer de l'intérieur tous les jours et ne se font pas d'illusion en ce qui concerne la vraie nature du pouvoir – comprennent tout à fait quelle est la situation.

La façon d'enquêter de la police scientifique est à la fois simple et cauchemardesque. Le point clef : le vrai pouvoir est entre les mains des agents de terrain. Ce sont eux qui s'occupent du profilage criminel et de la compilation des données nécessaires aux poursuites judiciaires, et il n'y a pas de limite en la matière. Tout est basé sur l'expérience personnelle, la logique et l'intuition. Tout peut servir de preuve. Nul besoin pour cela d'avoir des connaissances d'ordre juridique. La chose la plus importante pour un agent de terrain est de recréer la suite des événements afin que cela cadre avec l'apparence d'un crime conventionnel. Son patron se base sur ses impressions subjectives afin de décider de lancer une affaire ou non. Le critère déterminant la réussite professionnelle pour un agent de terrain est le nombre de dossiers qu'il apporte au tribunal tout au long de sa carrière. Il a donc tout intérêt à interpréter la situation comme étant un crime et à y prouver l'implication d'un suspect. La suspicion est basée sur son opinion subjective. Par sa simple volonté, quiconque peut être détenu durant trois jours.

Puis vient le moment de vérité. On peut être accusé à partir de n'importe quelle piste plus ou moins directe. Un simple mégot avec des traces d'ADN (salive, sueur), un signal de téléphone portable à

proximité, une bouteille vide avec des empreintes ou n'importe quel témoignage malveillant peut suffire à arrêter et emprisonner quelqu'un. Auparavant, une arrestation ne pouvait se faire sans être validée par le procureur. Lorsque l'issue était incertaine, ils faisaient appel à leurs réseaux personnels et à des personnalités influentes afin d'obtenir ce qu'ils voulaient. À présent, pour une arrestation de deux mois, la signature d'un commissaire de police suffit. Après l'arrestation, la condamnation coule de source. À partir de là, toutes les autres étapes du système ne sont que des formalités. Quand l'affaire est enregistrée, elle est transférée à un enquêteur. Bien que cette étape soit appelée « enquête préliminaire », celui-ci se contente en fait de faire des vérifications en ayant recours aux données collectées par un agent de terrain dans un cadre légal. Pour un enquêteur, le nombre de dossiers aboutissants à une inculpation parmi le nombre total de dossiers traités – c'est-à-dire, en gros, le nombre de condamnations – est un indicateur de réussite. Un autre indicateur important est la gravité du crime selon le Code Pénal (un délit, une infraction sérieuse, un crime très grave). Chaque enquêteur a donc à y gagner lorsqu'une personne est emprisonnée, et à plus forte raison si c'est pour un crime grave.

Le pire est que ces indicateurs de succès ne sont pas dissimulés ou informels, et sont confirmés officiellement : en fonction de ces chiffres, les enquêteurs reçoivent des primes, des affectations et des promotions. Il n'y a pas plus grand désastre pour un enquêteur qu'une relâche, celle-ci peut entraîner pour lui les plus sévères mesures disciplinaires, y compris le renvoi. Si au cours d'une enquête préliminaire, un enquêteur se rend compte qu'il ne pourra faire condamner une personne, il peut proposer un chef d'accusation moins sévère qui, pour l'inculpé, aboutira à du sursis ou une libération avec une peine égale au temps qu'il a déjà passé en prison avant le procès.

Pour les prévenus, il s'agit quand même d'une victoire : il est quasiment impossible de se tirer sans égratignure de cette machine à broyer les chairs. De tels mécanismes impliquent les statistiques

suivantes : l'efficacité des condamnations en Biélorussie est de plus de 99,7% ! En Europe elle est de 80%. Même en 1937, avec les troïkas spéciales⁶⁰ et les procès *in absentia*, 10% des affaires débouchaient sur des acquittements.

Une fois qu'un enquêteur a bouclé son dossier, il l'envoie au bureau du procureur. C'est seulement alors que l'accusé et l'avocat y ont enfin accès. Avant cela, l'enquêteur peut ne révéler qu'une partie des cartes. De fait, les avocats sont impuissants et ils ne peuvent faire que très peu de choses. Le bureau du procureur est là pour vérifier que les dossiers ne sont pas vides. À en juger par ce qui peut apparaître au cours des procès, ils ne prennent guère leur travail au sérieux.

Et pour finir, la dernière étape : le procès. Il s'agit là d'un vaste bluff, c'est du cinéma. Les juges ne décèlent jamais ni les témoignages contradictoires ni les vices de forme. Pour eux, le processus est devenu routinier. Même lorsqu'il y a une contradiction logique flagrante, les juges feront comme si il n'y avait rien d'anormal. Ils ne veulent pas aller à contre courant parce que tout est préparé, pré-mâché et servi sur un plateau. Il est plus facile pour les juges de condamner l'accusé avec des éléments douteux dans le dossier et, ainsi, de se décharger de la responsabilité du destin de la personne sur un tribunal d'une instance supérieure (municipale ou Suprême), au cas où des recours seraient déposés ou si le condamné ferait appel de leurs décisions.

Ainsi, finalement, c'est à l'enquêteur qu'échoit le rôle de prononcer le jugement. Ensuite, les choses se passent comme c'est toujours le cas avec le système carcéral : un petit fait divers prend des proportions de plus en plus grandes, et devient quelque chose d'imposant et précis.

La question est de savoir comment trouver des indices qui deviendront des « preuves » par la suite. Un enquêteur qui n'a pas trouvé

60. Les Troïka NKVD ou les troïkas spéciales étaient, dans l'histoire de l'Union Soviétique, des commissions institutionnelles de trois personnes qui avaient le pouvoir de condamner les gens sans procès.

d'indices (car les « Sherlock-Homes » ont démissionné ou sont en prison), va gamberger et recourir à une vieille méthode infallible : les témoignages.

Les témoins sont menacé d'être transformé en suspects et de devenir plus tard les accusés. Il s'agit là d'un schéma classique : sois tu témoins, et ce sera en tant que tel que ta déposition sera versé au dossier, soit tu es un complice. Si l'affaire ne laisse pas de place à une accusation pour complicité, on t'accusera de dissimuler des preuves, et on te menacera toi et tes proches, à l'école ou au travail.

Il existe une autre façon de faire plus complexe, qui nécessite le témoignage d'un autre inculpé en échange de la promesse d'une peine moins sévère. Cela fonctionne parfaitement avec l'article 328 (drogues). On part du principe que les toxicomanes font partie d'un même environnement social, et que donc chacun d'eux, d'une façon ou d'une autre, achète de la drogue pour lui-même ou en revend à d'autres. Cela devient un marché de réseaux.

Par exemple, on détient trois toxicomanes pour quelques grammes d'herbe ou d'amphétamines. Cela tombe sous le coup de l'article 328, alinéa 1 (possession de drogues, jusqu'à trois ans, un délit). En échange d'un témoignage contre le troisième, deux d'entre eux peuvent s'en sortir avec du sursis et être libérés après le procès, ou alors ils ne prendront que quelques années de colonie. Ceci uniquement s'ils sont chanceux, car l'enquêteur peut ne pas tenir sa promesse. Ils peuvent également devenir des boucs émissaires eux-même, et prendre huit ans (s'ils avouent) ou neuf (s'ils nient). C'est comme un manège.

Le plus précieux pour un enquêteur, c'est bien sûr le témoignage des inculpés. Dans l'idéal : des aveux. Si cela arrive, l'enquêteur complétera tranquillement le dossier avec l'assurance que tout ira bien pour lui. Pour obtenir des aveux, ils ont recours à divers techniques. En général, ils essaient de te faire peur en t'expliquant que si tu avoues tu t'en sortiras mieux. Ou alors ils mentent, en disant qu'ils comprennent la situation, qu'ils croient en ton innocence, qu'ils feront

tout leur possible pour obtenir ta libération mais que tu dois témoigner « pour qu'ils puissent t'aider ». Après tout, tu es « quelqu'un de bien ». Ou alors ils te menacent avec les horreurs de la prison, en particulier avec les cellules de pression, celles avec des tuberculeux ou des clochards. Ils peuvent te promettre des ennuis pour tes proches, et même leur mettre vraiment la pression. L'accent est mis sur la contrainte morale. Ils alternent les méthodes : ils t'épuisent avec de longs interrogatoires ; te mettent la pression en criant, jurant et t'insultant ; par la contrainte, la soif, la lumière aveuglante.

S'ils ne parviennent pas à obtenir de témoignage, ils n'hésitent pas à te jeter dans une cellule et à t'affamer. L'emprisonnement, les premiers jours, c'est dur ; être confronté à l'incertitude et à l'autorité génère la panique et la peur. Parfois, tu trouves le courage pour survivre à un interrogatoire. Mais la cellule, avec le doute, l'horreur et l'épouvantable isolement qu'elle génère, met à mal tes défenses et tu perds alors tout courage. Quand ils viennent te chercher la fois suivante, ils prétendent vouloir t'aider ou ils ont recours à la violence, ils font comme s'ils allaient te torturer ou ils te mettent des coups (des gifles, un coup de poing dans la poitrine, dans les jambes, etc.). La vraie violence, la torture et les menaces d'être tué par tes co-détenus ne sont habituellement pas mises en pratique. De telles méthodes sont criminelles. Personne ne veut perdre son emploi, et encore moins sa liberté. Il y a beaucoup d'exceptions cependant. Des gens qui souffrent mais qui ne lâchent rien et s'en sortent victorieusement à la fin.

Un témoignage, même négatif, leur apporte toujours quelque chose. En effet, dans les cas de déni de culpabilité, il ont une base sur laquelle se reposer. 80% des affaires reposent sur un témoignage reçu au cours de l'enquête préliminaire. C'est ainsi que fonctionne le système. Mais c'est aussi son principal point faible : les enquêteurs ont par dessus tout peur du refus de témoigner. Si cela se produit, ils doivent tout faire eux-mêmes et chercher des indices probante qui tiennent la route ; sans parler du fait qu'il n'y a aucune garantie que

leurs falsifications passeront inaperçues. Par exemple, un enquêteur a préparé un faux témoin et base son affaire sur son témoignage. Soudain, la déposition de l'accusé au cours du procès prouve de façon irréfutable que ce témoignage est faux. L'enquêteur peut avoir de sérieux ennuis. Le refus de témoigner est donc bien la défense la plus efficace, la position la plus avantageuse.

Quoi qu'il en soit, une fois qu'une personne est arrêtée, ses chances d'être acquittée sont nulles. C'est déjà une victoire que de s'en tirer avec une petite peine ; mais, même dans le meilleur des cas, ça sera une victoire à la Pyrrhus⁶¹.

En prison, trois mois c'est long. C'est une punition. Ceux qui espèrent l'acquittement et continuent à lutter peuvent rester en détention provisoire pendant un an, deux ans ou plus. Pendant ce temps, beaucoup de choses de la vie auront changé, seront perdues, brisées, détruites et oubliées. C'est une punition sévère de toute façon, une punition pour avoir osé remettre en question l'ordre établi et l'autorité.

Pour vraiment comprendre comment fonctionne la machine judiciaire, il faut évoquer l'élément central qui maintient le système en vie, détermine les quotas et répond à la question : « Pourquoi y a-t-il autant d'affaires ? » Cet élément s'appelle le « Plan ». Il n'a pas d'existence officielle, mais il définit en réalité la quantité de travail de l'enquête. La nature du 'Plan' est définie par la formule suivante : le nombre de condamnations graves de l'année précédente devrait rester au moins égal pour l'année en cours. Il en va de même pour le taux de criminalité. Autrement dit, un agent de terrain et un enquêteur ne sont pas seulement guidés par leurs motivations carriéristes ; ils se mettent en quatre pour mettre en application le « Plan ». Et s'ils n'y arrivent pas, ils doivent faire place nette et seront remplacés

61. Une **victoire à la Pyrrhus** est une victoire avec un coût dévastateur pour le vainqueur. L'expression est une allusion au roi Pyrrhus Ier d'Épire, dont l'armée souffrit de pertes irremplaçables quand il défit les Romains pendant sa guerre en Italie à la bataille d'Héraclée en 280 av. J.-C. et à celle d'Ausculum en 279 av. J.-C.

par d'autres, peut-être moins professionnels, mais plus corrompus et immoraux.

La présomption de culpabilité, voilà le credo de base du système punitif (on ne peut pas l'appeler autrement) du régime biélorusse. Voilà la morale et la justice dans l'État biélorusse !



La première audience au tribunal a commencé. Je l’attendais comme une délivrance. Au tribunal, ils m’ont accordé un court instant avec mon père. La vitre, l’interphone... c’est dur d’être à un mètre d’une personne si proche sans pouvoir la toucher. Mon père m’explique qu’il était conscient que j’irais en prison. J’étais rassuré qu’il y soit psychologiquement préparé. Au final, tous ces mots rassurants dans ses lettres, comme « c’est sûr que tu seras acquitté », me faisaient amèrement sourire. La vérité, c’est toujours mieux. Je voulais qu’il comprenne que mon esprit était fort et que j’accepterais la sentence avec sérénité.

La dernière nuit avant le procès... Je voulais changer d’air, voir mes parents, mes proches, connaissances, camarades, ou sympathisants. Finalement, j’ai au moins pu avoir une brève discussion avec mes compagnons. Tant d’années d’espoirs communs, d’espérances, d’essais et d’erreurs, de frustrations, de réussites, de rencontres et de conflits. On est tous partis de rien, avec un engouement pour la liberté, la vérité, la justice, la camaraderie. Les structures des mouvements de jeunes étaient trop étroites pour nous, parce que notre passion naturelle pour la liberté ne pouvait se satisfaire de solutions partielles. Le caractère humain n’a pas besoin de bornes. Les premiers textes anarchistes sur disquettes, le premier livre de Kropotkine ; il n’y a rien de plus précieux. Depuis, ni la toute-puissance des autorités, ni la servilité des gens, ni l’indifférence de la population n’ont pu nous arrêter. De nos discussions sur un banc, une bière à la main, au premier zine. Le premier petit groupe, dans le quartier, puis à l’université. Les manifestations, les premières affinités avec d’autres passionnés. La contre-culture DIY, les mouvements sociaux, les autocollants, les brochures, les journaux... Les bastons avec les nazis, les concerts, les vadrouilles... Puis, avec les premiers renoncements, le romantisme des premiers jours qui s’envole. Ceux qui nous ont quitté

nous laissent, nous qui restons, encore plus soudés... Les drames dans les vies personnelles déciment les rangs comme des tirs de snipers... Une enfance insouciante se terminait : des problèmes de boulot, de logement et d'argent nous faisaient reconsidérer les mots « justice sociale » et « exploitation économique ». C'était désormais notre quotidien... Moins de mots, plus de responsabilité. Voilà ce qui passait au premier plan. La croissance se ressentait partout, autant quantitativement, que qualitativement. Ça a commencé en 2008. L'anarchisme. Complètement détruit par le Goulag⁶², puis ré-émergeant pendant la Pérestroïka⁶³. Il aura fallu vingt douloureuses années avant de remplacer plusieurs générations de militants, en cherchant à tâtons des méthodes et des formes d'organisations. Nous sommes désormais un mouvement social arrivé à maturité, prêt à se battre pour la réalisation totale de nos idéaux humanistes.

Les autorités attendent notre repentir, elles veulent que l'on se trahisse les uns les autres et tentent de nous faire passer pour des perturbés qui regrettent leur vie « brisée ». Elles veulent faire de ce procès un exemple afin de décourager tout le monde, et de pouvoir enfin savourer leur pouvoir. Mais cela n'arrivera pas ! On n'échangera pas l'essence de nos vies contre de la pitié et de l'indulgence. On ne donnera pas à nos camarades une raison de douter de notre choix de vie ! On aime bien trop la liberté pour la quémander. Nos proches verront de la détermination et de l'obstination sur nos visages. La fierté et le respect de nos familles et de nos amis, c'est tout ce dont nous avons besoin. On ira en prison, mais elle ne nous changera pas et notre personnalité restera intacte...

62. L'agence gouvernementale qui administrait le principal camp de travail soviétique pendant l'ère stalinienne, des années 1930 jusqu'aux années 1950.

63. Littéralement, la restructuration ; la politique de réforme économique et gouvernementale instituée par Mikhaïl Gorbatchev en Union Soviétique au milieu des années 1980.







C'est le matin. Les gardes, les menottes, un fourgon de la police, une cellule minuscule, l'obscurité totale. La voiture trace sur la voie verte avec les gyrophares. Pour maintenir ma position, je dois pousser ma tête contre le mur. Ils vont se garer. Je vois une haie de flics qui s'étend jusqu'à la porte. Ils nous conduisent au sous-sol. Ils nous séparent en différentes cellules, en béton cette fois, d'un demi-mètre sur un mètre. La fouille au corps : ils inspectent soigneusement mes vêtements. À ce moment, nos yeux se croisent. Sanya, Kolya... J'ai envie de leur dire tant de choses à cet instant, de les prendre dans mes bras, de leur serrer la main. Pourtant pendant ces retrouvailles, on s'examine mutuellement. On veut évidemment se débarrasser de ses petits doutes : « Est-ce qu'ils gardent le moral ? ». Mais à en juger par la fermeté de nos voix et la manière dont on traite les policiers, il est clair qu'aucun d'entre nous n'a sombré. On communique avec plus de confiance, malgré les remarques constantes des gardes, et ces premiers mots nous réchauffent le cœur. Vetkin essaye d'entrer en contact, mais personne ne lui répond. Il n'y a que de la curiosité dans ses yeux. Il aurait pu devenir tout ce qu'il voulait, mais ce n'est plus qu'un moins que rien. C'est triste. On attend dans les cellules. Les murs y sont recouverts de graffitis : des surnoms, des articles, des sentences, des vœux ; principalement les articles 205 et 328, sur le vol et la drogue. J'y ajoute le mien, accompagné de symboles et de slogans. Faisons leur savoir qu'on peut faire de la prison pour autre chose que l'appât du gain. Le temps passe tellement lentement.

C'est enfin notre tour. Ils nous mettent en rang et nous amènent à la salle d'audience. Il y a beaucoup de monde dans la pièce ; les flashes crépitent. Je suis stupéfait. À l'entrée il y a des détecteurs de métal, un imposant dispositif policier, et des agents en civil ; c'est tellement absurde. Une fois dans la cabine, ils nous retirent les menottes. Nous essayons de nous parler, mais ils restent vigilants et nous empêchent

de communiquer. Il paraît que le tribunal est encerclé par la police anti-émeute. Bref, le cirque dans le cirque. Les avocats arrivent les uns après les autres, il y a beaucoup de visages, familiers et inconnus. Après tant de mois en prison, coupé de la société, on se sent perdu au milieu de tous ces gens. Les parents, les proches, les amis et les camarades. Ce soutien nous rend plus fort. Finalement, nous constatons que nous ne sommes pas seuls et que nous pouvons compter sur toutes ces personnes attentionnées. Le sentiment de solitude se fissure.

Le juge et deux larbins font mine de ne pas percevoir l'incohérence de certaines preuves et de certains témoignages, de la pression des agents de terrain, etc. Des zombies. La plupart des témoins démentent leurs premières déclarations. Le procureur les incite à parler, mais sans succès. Ce ne sont que des heures perdues, passées à déblatérer des mots absolument inutiles prononcés par des gens insignifiants. Je regarde par la fenêtre. Je n'aurais jamais pensé que j'aurais pu être si heureux de voir des arbres verdoyants sous un ciel bleu. En tout cas, pas derrière les barreaux...

Le procureur, surnommé « Père Castor », soutient que nous ne reconnaissons que les lois de la physique et de la chimie. C'est vrai, de même que toutes les lois naturelles de la vie : celles de la biologie, de l'histoire, et la plus importante, celle de la morale, l'essence même de la nature humaine et de tout développement social.

Les derniers mots. Je ne m'y étais pas préparé, je pensais que ce serait le lendemain. J'ai décidé de parler de Dima Doubrovskiy, notre camarade injustement calomnié et persécuté. Vetkin et Konofalsky, ces merdes, ont prétendu qu'il était responsable de certaines choses, mais ils ont tellement menti que ça c'est vu au procès. De nous quatre, c'est lui qui risquait le plus, bien qu'il ait réussi à conserver la « liberté », comme on dit dans cette société misérable. Ils lui ont infligé les procédés les plus vils et les plus dégueulasses. Mais Dima y a survécu et surmontera toutes les difficultés. Des gens comme ça restent des copains pour toujours. Et les années dans les cachots ne

sont pas une barrière à notre camaraderie fraternelle. Sanya et Kolya se sont exprimés très correctement. Il n'y a aucune culpabilité dans nos consciences, ainsi, toute privation est une récompense.

Le verdict. Bon, Makhno a bien purgé sa peine, nous purgerons la notre. Huit ans d'un seul coup ! Un dernier regard pour mes proches. À l'exception de mes parents, je ne les reverrai pas de sitôt. Je dis au revoir à mon avocat. Son arrivée dans le centre de détention du KGB avait été comme une bouffée d'oxygène ; dans cette situation désespérée, il a réussi à m'aider. Je serre la main de Kolya et l'embrasse. Je suis honoré de partager le destin de telles personnes.

Vetkin a bénéficié de clémence, condamné à quatre ans d'assignation à résidence. Lui, Zakhar, Arsen et Bouratino vont vivre une existence misérable. Il n'y a pas de pardon pour les traîtres. S'ils ont des enfants un jour, quels modèles seront-ils pour eux ?

De retour dans le fourgon de police, prochain arrêt – « le KGB ». En sortant du tribunal, je m'écrie : « À bientôt camarades ! »



Une visite de mes parents. Cette fois-ci, ma mère est autorisée à venir aussi. Nos chères mères... Ce sont elles qui sont vraiment malheureuses. Nos pères souffrent également, mais, de part leur nature, ils comprennent que les épreuves seront bénéfiques pour leurs enfants. Une mère quant à elle n'écoute aucun raisonnement si son fils est en prison. Il y a toujours deux personnes emprisonnées. Une mère ne peut pas vivre un seul jour sans s'inquiéter pour son enfant ; en faisant la queue pour envoyer un colis, en attendant les lettres, en entendant des nouvelles de la prison ou de la colonie pénitentiaire où on purge notre peine. C'est leur peine jour après jour, année après année. Les mères des prisonniers sont donc les vraies héroïnes, les vraies martyres. Je sais que mes parents s'inquiètent beaucoup pour moi. Mais je suis content de les voir enjoués et fiers. On parle du procès. Ils me transmettent les opinions de diverses personnes, leurs salutations et leurs vœux. Cette défaite est en fait notre victoire. Le régime est en train de creuser sa propre tombe avec des procès tels que celui-ci. Ils n'ont pas gardé à l'esprit les leçons des purges de l'ère stalinienne.

Ce sont mes derniers jours à Amerikanka. Je sens que cet endroit est en train de perdre son pouvoir. Les rayons de soleil sont très beaux sur le mur rugueux, mais ils gardent un aspect inquiétant. Je n'aurais pas donné ces six mois en vain. Une pensée pour ce bâtiment rouge restera à jamais gravée dans ma mémoire. Je ne pourrais jamais oublier cette dimension où le monde extérieur n'existe plus, où l'espoir même meurt, où le temps et l'espace n'existent plus. Et dans cette éternité morne, se mêlent la peur et la volonté brutes. C'est la dernière fois que je vois ces murs massifs et austères, ces couloirs, ces escaliers, ces rambardes, ce mirador, ces rouleaux de fil barbelé, ces portes en métal. Des centaines de détails qui forment un monolithe qui ne sert qu'un but : écraser l'individu. Mais c'est dans cet enfer,

grâce à ce cauchemar, que j'ai été capable de regarder en moi-même et de comprendre tant de choses. C'est le décor parfait pour des films dystopiques ou pour de la musique industrielle. C'est dommage que je n'y connaisse rien en art, sinon l'essence de cet endroit filtrerait au travers mon style d'écriture. Hélas!

Trois fois en l'espace d'une semaine, j'ai croisé par hasard une jolie fille avec des nattes blanches. Elle faisait partie de l'équipe d'entretien. Pourquoi les matons sont-ils si négligents? Je n'en ai pas grand chose à faire à vrai dire. Moralement, je ne suis plus ici. J'attends le convoi pénitentiaire pour Volodarka d'un jour à l'autre. Dans la cellule, chacun s'est retiré dans ses pensées. Tout le monde va passer en procès. Vladimir s'est vu refuser sa demande de grâce. Zakhar a dit que « Oncle Vova⁶⁴ » s'attendait fortement à ce que l'article 70 (permettant de condamner moins que la peine minimale recommandée) soit appliqué, mais une telle clémence doit être méritée d'une façon ou d'une autre. Je me souviens que quand Molchanov a reçu son dossier d'accusation, nous avons trouvé un papier concernant des recherches qui avaient été effectuées sur notre cellule. Recherches qui n'avaient d'ailleurs abouti à rien. On a estimé le moment où ce papier avait été écrit, et on s'est souvenu que Vladimir avait été transféré deux jours plus tard. Tout coïncidait : ses questions pour savoir qui dirigeait les anarchistes et me donnait des ordres ; ses tentatives pour savoir comment fabriquer un cocktail Molotov ; sa façon de vouloir nous inciter à faire des actions dans le style du Groupe de Combat⁶⁵. Pour ma part, j'avais joué l'imbécile et avais fait marché cette tête de nœud...

Au cours de l'un des derniers jours, la porte de la cellule s'est ouverte pour laisser entrer... le colonel Orlov en personne, toujours aussi large d'épaules, et toujours aussi laid ! Bien entendu, il venait

64. diminutif de Vladimir

65. D'après le roman *Le Conseiller d'État* de Boris Akunin, le Groupe de Combat était un groupe révolutionnaire avec un leader charismatique, qui avait réalisé des meurtres de fonctionnaires du gouvernement et des attentats à la bombe dans la Russie tsariste en 1891.

pour moi. Nous avons discuté. Il s'intéressait à mon humeur et à la façon dont je prenais ma condamnation. Il a même fait preuve de sympathie. Comme il ne me paraissait pas possible qu'un représentant de l'ordre puisse ressentir le moindre sentiment, j'attendais de découvrir la raison de cette conversation. J'ai quand même été pris de court. Orlov a lâché tout à coup : « Allez, rejoins-nous en tant que hacker. Tu sais comment les Chinois sont en train de se développer ! On te fournira un ordinateur portable personnel. » À dire vrai, j'étais abasourdi et désorienté. Puis Orlov a fait une deuxième offre : « Bon, si tu ne veux pas être un hacker, tu peux travailler ici au service d'entretien. Les conditions sont bonnes et il y a beaucoup d'avantages ». Ma grille de compréhension se disloquait, j'étais perplexe, choqué... Est-ce que je leur avais jamais donné une raison de m'offrir quoi que ce soit de la sorte ? Combien de personnes étaient mortes en se battant contre cette organisation ! ? Combien de personnes brillantes avaient-ils éliminé ! ? Et n'étaient-ils pas en train de brutaliser la population en ce moment même ? Et ils s'attendent à ce que j'échange ma conscience contre leur maigre pitance. Du confort, quelques avantages... J'avais tout ça fut un temps et je ne regrette pas de l'avoir perdu.

« Je préfère purger ma peine dans une colonie pénitentiaire, » ai-je répondu.

« Huit ans, c'est long. »

« Je me fous de la peine, je me développerais. »

« C'est ce que tout le monde dit. Les trois premières années sont supportables, mais après... »

« J'aurais l'occasion de voir tout cela par moi-même. C'est une opportunité que notre État compatissant m'offre. »

Honnêtement, je n'arrive pas à comprendre ces colonels du KGB. Ils arrivent à parler avec conviction même lorsqu'ils mentent. Mais raconter des salades, c'est ce qu'on attend d'eux, aussi n'ai-je jamais réussi à savoir lesquelles de leur paroles étaient calculées et intéressées, et lesquelles reflétaient leurs opinions réelles. J'étais bien

incapable de faire la différence. Orlov nous répétait qu'il cherchait à provoquer le doute. Et bien, pas de doute, il avait réussi. J'en conclus qu'un colonel du KGB est un expert en tâches sensibles, ni plus, ni moins. Orlov, me semble-t-il, avait pitié de nous. Mais ce sentiment n'avait rien à voir avec la pitié des gens ordinaires. C'était quelque chose de différent. Il me faisait penser à John Kramer, le personnage à moitié dément du film *Saw*. Pas totalement non plus. Jigsaw avait des considérations éthiques⁶⁶. Il cherchait à faire ressortir la part d'humanité d'une personne dans des conditions extrêmes. En ce qui concerne Orlov, il n'y avait pas trace d'humanisme. Il était plus proche de O'Brien dans *1984*, le roman de George Orwell : convaincu, implacable, sans pitié.

Transfert pénitencier vers Volodarka. C'est fini ! J'ai fait mes adieux à mes compagnons de cellule, j'ai pris mes affaires, une fouille, la paperasserie. Je suis conduit à un fourgon. Je regarde en arrière et j'examine avec attention cet endroit qui suinte la souffrance, le chagrin, le désespoir. Amerikanka... Un jour ce sera un musée.

66. John Kramer AKA Jigsaw, crée ce qu'il appelle des « tests » ou des « jeux » : il place ses victimes dans des dispositifs représentant symboliquement ce qu'elles doivent faire pour se libérer de ce dont elles souffrent dans la vie. Par exemple, un voyeur doit se crever les yeux pour expier ses erreurs. Par ce moyen, Jigsaw souhaite que sa victime apprécie la vie.







Volodarka : de grandes voûtes sombres et de longs couloirs. Le comportement des flics et des prisonniers montre que le silence austère n'est qu'une façade. Nous sommes dans une fourmilière percée de milliers de galeries qui déborde de vie. Je reçois un matelas, puis une douche froide. J'attends dans la pièce ou une fouille a lieu et finalement je monte en cellule. J'ai eu une impression plutôt opposée à celle que j'ai ressentie la première fois où j'ai passé une porte de cellule à l'Amerikanka... C'est comme d'entrer dans un baraquement de travailleurs migrants. Des gens te dévisagent, depuis les niveaux supérieurs et inférieurs des lits superposés, depuis la table et même depuis le sol. Cinquante hommes, transpirant dans la chaleur et le manque d'air, sont assis à ne rien faire, en sous-vêtements, avec d'im-pénétrables nuages de fumée de cigarette tout autour. Maintenant je suis dans une vraie prison !

Le 4 juin, jour de bonheur. Il y a dix lits pour seize personnes : la moitié sont en taule pour des crimes économiques, trois toxicos, un braqueur de voiture, un fraudeur, un membre du parlement, un pour non-paiement de pension alimentaire, un meurtrier, un gangster, un prisonnier politique (Kazakov). Une véritable Arche de Noé. Il y a du mouvement 24 heures sur 24 et il y a une sorte de liberté qui flotte dans l'air, pas seulement la fumée et la transpiration.

On m'a proposé du thé et on m'a passé un journal avec un article qui parle de notre procès. Mes compagnons de cellule m'ont comparé à la photo – suis-je ressemblant ? Le nouveau rythme et l'atmosphère de liberté ont un effet étrange : j'ai passé trois jours dans un état de stupeur. Après six mois à Amerikanka, vous êtes isolés de la société, vous vous renfermez profondément sur vous-même ! Les autres hommes l'ont remarqué, ont exprimé de la sympathie et manifesté de l'intérêt pour les conditions à Amerikanka et les techniques de pression qui y sont utilisées. J'ai essayé de leur dire comment c'était,

mais je sentais qu'il y avait des choses sur lesquelles je ne pouvais pas mettre de mots. Comment est-ce qu'on communique l'angoisse de l'attente des mauvais traitements ? Et comment ce sentiment s'intensifie chaque jour qui passe ? Ici, dans cette cellule il y a des angles morts, il y a un wc avec un paravent ! Il y a au moins un minimum d'intimité. Il faut aller jusqu'à perdre même ce peu de chose pour comprendre ce que ça signifie, pour un individu, d'être privé d'espace autonome.

On m'a mit à l'équipe de nuit : de huit heures à vingt heures j'avais le lit, puis pour les douze heures suivantes je devais le laisser à quelqu'un d'autre. Et ainsi de suite. Je dormais la journée et pendant la nuit, je socialisais, je jouais au backgammon et aux échecs, je m'occupais de mes affaires. La débrouille des prisonniers m'a permis d'entrer en contact avec Sasha – ça c'était un vrai cadeau ! On a profité au maximum de cette opportunité. On s'est rendu compte qu'on était complètement sur la même longueur d'onde dans notre analyse des événements. C'est tellement chouette quand il y a de l'unité et de la compréhension malgré l'isolement et la déprime. À l'extérieur tout n'allait pas comme on l'aurait souhaité : il y a eu beaucoup de pertes et de déceptions. On ne peut rien y faire ; comme disent les légionnaires, marche ou crève.

Une brève visite de ma mère. On a enfin pu discuter sans se soucier des agents du KGB. J'ai appris un peu plus en détail les événements des six derniers mois. C'était comme si un nouveau monde s'ouvrait à moi. L'absence créait une illusion de silence, mais en fait le monde à l'extérieur s'activait bel et bien. Les vannes se sont ouvertes et on a laissé entrer une vague de lettres de soutien et de solidarité provenant de toutes sortes de personnes, de personnes que je connaissais avant, de personnes que je ne connaissais pas, et parfois même, de personnes totalement inattendues. De telles situations vous remplissent d'énergie vitale, vous rendent tellement plus fort.

En dix jours, j'ai appris les rudiments de la vie de détenu. Des personnes différentes, des chemins différents, des styles de vie diffé-

rents, mais le méchant destin nous a rassemblés dans la merde. La vérité sur le système de « maintien de l'ordre » est apparue clairement en parlant avec des gens au sujet de leurs cas : la situation dans les prisons et les colonies pénales ; les tactiques de la défense et de l'accusation, analysées à partir de milliers et de milliers d'incidents, se transmettent de prisonnier à prisonnier comme une sagesse ancienne. Le système punitif lui-même est une partie organique de la société biélorusse en général. La connaissance que j'en ai ne vient pas d'un raisonnement idéologique anarchiste, mais de conversations basées sur la solidarité et la confiance, qui se déroulent dans des conditions lourdes et extrêmes de détention. Elles reflètent les opinions de politiciens, d'entrepreneurs, de scientifiques, de fonctionnaires, de représentants des services de sécurité et du monde criminel.



Transfert. Je ne sais même pas vers où. Ils sont venus me chercher le matin et m'ont gardé jusqu'au soir dans une cellule de transit spéciale, avec une douzaine d'autres infortunés. Ce sont tous des jeunes de tous les coins du pays, aux visages perplexes et inquiets. D'abord, il y a une fouille faite par le personnel de la prison, puis une fouille par l'escorte du convoi avec des gants en caoutchouc et des détecteurs de métaux. Dans la cellule de transit, je retrouve un prisonnier politique, Kirkevich, qui a aussi été détenu à Amerikanka ; mais il ne parle toujours que biélorusse, et à Volodarka il est resté avec Kolya. On sort une bouilloire, une tasse et on boit du thé. Après un nouveau changement, je me retrouve dans une nouvelle cellule. Il n'y a pas d'eau ici. Nous sommes enfin conduits vers la sortie. On s'aligne le long du mur sous l'arche de la cour. Ils vous appellent par votre nom de famille et vous attrapez vos affaires et montez dans le fourgon de transport de détenus. Avec toutes les affaires, on remplit les compartiments du fourgon, comme des sardines dans une boîte. Ils nous emmènent au poste. Le point de transfert est entouré de palissades, on monte dans le train, un par un, à travers une haie de gardes. Nous y voici. La célèbre voiture « Stolypin »⁶⁷. Wagon couchette à trois étages, sans fenêtre. Des barreaux séparent les couchettes du couloir. Chaque étage a un plafond solide et pour passer au suivant il faut se glisser dans une écoutille. C'est un train express chinois.

Voilà ; devant moi il y a une autre étape. Qu'ai-je appris pendant

67. La voiture Stolypin est un type de wagon ferroviaire utilisé à l'origine pour instaurer la réoccupation massive de paysans en Sibérie pendant la réforme Stolypin au début du 20ème siècle. La Stolypin comporte deux compartiments : un pour les passagers et un autre pour le bétail et les outils agricoles. Après la révolution bolchevique, la Tcheka et le NKVD ont trouvé ce mode de transport pratique pour transporter des condamnés et des exilés en masse : le compartiment passager est utilisé pour les gardes, tandis que la partie bétail sert pour les prisonniers.

tout ce temps ? Que la vraie richesse, c'est quand les gens restent avec vous malgré des épreuves. On ne peut avoir confiance qu'en ceux qui partagent toutes nos épreuves, de près ou de loin. Le reste est fragile.

Le passé existe seulement dans vos souvenirs, le futur dans votre imagination ; mais ce qui est vraiment important c'est le présent, un moment spécifique. Le passé s'estompera, il sera distordu et on mentira à son propos, le futur auquel on s'attend ne se réalisera peut-être jamais, mais regarder en arrière et aller de l'avant c'est ce qui donne du sens au Ici et au Maintenant.

Aujourd'hui, il n'y a pas de liberté. Tant que l'État existe, nous ne pouvons pas être libres. Mais nous pouvons sentir la liberté ; sentir son souffle en se battant pour elle. La lutte donne vie à tous les émotions et toutes les pensées qui sont écrasées par la discipline d'État. Dans le combat pour la liberté, on n'anticipe pas seulement le jour tant attendu de la justice et du triomphe ; nous sauvons aussi notre propre personnalité de l'ennui de la vie et de la dégradation. Tout acte de libération n'a du sens qu'Ici et Maintenant.

J'ai des années sombres et éprouvantes devant moi, mais ça ne m'attriste pas. Le pire sera le mieux, étant donné que ce qui ne tue pas rend plus fort. Transformer ce supplice en quelque chose de profitable pour moi est la meilleure chose à faire. Apprendre depuis l'intérieur de ce monde, né du cycle centenaire de millions de destins humains dans les cachots des prisons et les colonies.

Le train file vers le nord. Tout le monde dort ; seulement deux taulards, habitués des camps, parlent de la vie dans une colonie et un garde portant un gilet pare-balles descend lentement le couloir de la voiture Stolypin. Une chanson populaire, *Sur la Route De Magadan*⁶⁸ me tourne dans la tête et je me sens soulagé.

Ihar Alinevich
Été 2011

68. Une chanson à propos d'un prisonnier qu'on transporte vers Magadan. Magadan est le point le plus à l'Est de la Fédération Russe, il est réputé pour son camp de travail, organisé au temps de l'URSS.

Complément

Corporation

La Biélorussie est un consortium de type familial développant un chiffre d'affaires annuel de quelques milliards de dollars (à titre de comparaison, le chiffre d'affaires d'Intel est de 15 milliards de dollars et celui d'Apple de 45 milliards de dollars). À la tête de cette « entreprise » on trouve un conseil de directeurs recrutés parmi les ministres et les dirigeants des différentes commissions ministérielles. Mais ils n'en sont pas réellement les chefs, les décideurs, ils n'en sont que les hauts cadres dirigeants. Chacun d'entre eux peut perdre sa situation à n'importe quel moment. C'est la Famille qui tient réellement les rênes du pouvoir. Le maillon intermédiaire de direction (au niveau de l'exécution des projets) compte près de 1000 personnes et un réel pouvoir est concentré entre leurs mains. Le niveau inférieur est constitué par le personnel exécutif, c'est à dire par ceux qui assurent la réalisation des objectifs politiques du consortium au niveau local. En définitive, l'appareil bureaucratique compte 90 000 fonctionnaires qui constituent la classe dirigeante du pays.

L'appareil bureaucratique assume deux rôles essentiels :

1. Le décompte, le contrôle et l'orientation de toutes les activités productives du pays ;
2. La sécurité du consortium et l'écrasement social.

Les branches les plus rentables du consortium sont la transformation et la vente du pétrole russe et des produits pétroliers, des engrais de potassium, la production de machines industrielles et la production laitière, ainsi que les productions destinées à l'industrie chimique.

80% de toute la propriété appartient à l'État, 20% aux particuliers. Le business privé détient un taux de rentabilité supérieur mais l'État le freine par tous les moyens. Tout d'abord, parce que les caisses de l'État et les biens publics sont plus faciles à piller, les membres directs de la Famille pouvant faire main basse dessus facilement. Ensuite parce que les intérêts de l'appareil bureaucratique sont pris en

compte. En plus des avantages et privilèges corporatifs le personnel du gouvernement désire recevoir une part sur les bénéfiques en échange de sa loyauté. Des pillages légaux et illégaux, des pots-de-vin et toute la corruption sous toutes ses formes sont employés. Les techniques de pillage sont perfectionnées jusqu'à l'œuvre d'art. La Famille est obligée de fermer les yeux. Troisièmement, les privatisations, même si elles permettent des bénéfiques immédiats, sont dangereuses car elles font croître numériquement la bourgeoisie, c'est-à-dire la masse des personnes juridiques et des entrepreneurs privés. Or la bourgeoisie, de par sa nature même, représente un danger car elle ne souhaite pas partager. Par conséquent, elle désire inévitablement se débarrasser du poids de la corporation familiale. Nombreuse et dotée de capacités, de la volonté et de moyens considérables, la bourgeoisie cherche à se lier avec les courants politiques libéraux (l'opposition) et/ou avec une partie de l'appareil d'État. Son but est de renverser la Famille et de mettre en place une institution de contrôle de l'appareil bureaucratique : un parlement. Néanmoins, la Famille ne peut pas liquider totalement le secteur privé puisque le commerce est un bouche-trou efficace pour l'économie.

Tout en bas de l'échelle, en dessous de l'appareil bureaucratique et de ses membres, on trouve la population se donnant le nom de biélorusse. Elle ne possède absolument rien, étant grandement dépendante du budget et des entreprises gouvernementales. La population, c'est le cauchemar de la Corporation. Elle exige des salaires, des privilèges, des soins médicaux, des transports, de l'éducation et des loisirs. Les problèmes commencent lorsque les masses montrent du mécontentement. On peut dire, grossièrement, que ce n'est pas le mécontentement et les inquiétudes de la population en tant que tels qui sont dangereux pour la Corporation puisqu'ils peuvent être aisément écrasés par les forces de l'ordre (les effectifs du Ministère de l'Intérieur à eux seuls comptent 14,5 agents pour 1000 habitants). Toutefois, le mécontentement peut être mis à profit par la bourgeoisie et les forces politiques libérales, ce pourquoi la Famille écrase par tous

les moyens toute forme d'expression d'organisation civile et sociale. Elle ne compte pas laisser le temps à des forces libérales organisées de se constituer en force, c'est pourquoi elle réprime discrètement les personnalités actives de la bourgeoisie et de l'opposition (par des licenciements, des contrôles fiscaux etc.).

Pour la population, l'inquiétude est un sentiment permanent. L'enchaînement logique des événements ne peut se présenter qu'ainsi : mécontentement – inquiétudes – grèves – émeute – révolution. Ce que la Corporation craint le plus, ce n'est pas une influence libérale sur le peuple mais une désillusion des masses à propos de tout ce qui concerne l'ensemble des forces politiques en place. Si la population comprenait que tout ce qui l'entoure est créé par elle-même, que sans les simples travailleurs, les patrons ne seraient rien... Quand la population se rend compte de sa propre force, elle se transforme en peuple. Le peuple est un corps social qui se connaît, connaît ses droits et ses intérêts. Sa réelle existence ne peut qu'entraîner une vaste étendue de problèmes pour tout pouvoir !

De tous temps, les politiciens ont regardé avec inquiétude la carte « Peuple » lorsqu'elle s'est trouvée dans leurs jeux. Le revers de cette carte, c'est la révolution sociale. Et celle-ci ne peut être matée que par une terreur terrible. Les bonapartistes de l'époque révolutionnaire y ont eu affaire, ainsi que les bolcheviques. Ce n'est pas pour rien que Lénine et Trotsky disaient que les soulèvements du peuple étaient bien plus dangereux que toutes les armées des Blancs rassemblées !

La Corporation fait donc tout pour que la population continue à se désintéresser de la politique. D'où sa seconde fonction : assurer sa sécurité et imposer l'écrasement social.

Il existe au sein de la Corporation des instituts qui, en se basant sur les connaissances scientifiques actuelles, étudient une éventuelle influence des fluctuations économiques sur l'humeur des masses. A l'aide de manipulations très efficaces des chiffres dans le domaine de la politique sociale, la Corporation réussit à s'assurer de leur indifférence. L'un de ces mécanismes est le Comité Gouvernemental du

Contrôle qui reçoit des instructions bien concrètes d'en haut. Ce n'est qu'un exemple particulier. Globalement, le système d'écrasement social inculque au peuple :

1. Les valeurs du conformisme ; lorsque les gens ont peur et sont gênés de penser différemment de tout le monde ;
2. Les valeurs du consumérisme ; lorsque le développement personnel se calque sur le niveau de confort matériel ;
3. Les valeurs du national-patriotisme ; lorsque, à l'aide de l'exagération du sentiment collectif, on oblige à aimer les symboles de la Corporation, à se sentir en union avec elle, à s'identifier à la classe gouvernante, à considérer comme ennemie la population d'autres pays.

L'écrasement social comprend le maintien artificiel d'un manque permanent (en avoir à peine assez), le sentiment d'un danger extérieur et intérieur pour détourner l'attention des gens et ne pas les laisser se pencher sur les problèmes réels, ne pas les laisser en comprendre les causes.

En plus d'imposer des valeurs dévastatrices, en plus de l'abus quotidien et forcé, en plus des mensonges médiatiques, la Corporation conduit activement une politique d'alcoolisation et d'intoxication de la population. La vente d'alcool et de tabac est, quant à elle, légale. La vente de drogues, elle, ne l'est pas, bien qu'elle fonctionne grâce à des laboratoires, des chaînes de distribution et des réseaux de dealers sous contrôle. Cela représente beaucoup d'argent et, c'est en même temps un outil de pacification sociale efficace.

Dans l'idéal, la Famille voudrait pouvoir disposer :

- d'un appareil corporatif totalement dévoué et infaillible ;
- d'une bourgeoisie soumise, prête à être « dépecée » ;
- d'une opposition formelle, non opérationnelle et inerte, servant seulement de figurant devant le monde « civilisé » ;
- d'un peuple, soumis à l'état de troupeau obéissant et totalement dégradé.

Les gens ne sont que de la monnaie d'échange pour la Corporation. Elle pourra toujours trouver une quantité suffisante d'individus sans principe, carriéristes et prêts à grimper sur les cadavres pour compléter la classe gouvernante, recevant pour cela une éducation ad hoc et renonçant à toute conscience. Les autres peuvent se dégrader, émigrer. . .

Et pourtant, malgré toutes les ruses de la manipulation sociale, l'effacement culturel, et le rattachement aux valeurs étatiques, l'outil clé de l'écrasement de la population reste le système répressif, la Justice, les institutions « correctionnelles ». Plus haut dans le texte, une analyse détaillée du système répressif est donnée. La logique de son travail exige toujours de nouvelles « affaires », de nouvelles enquêtes, encore et encore. Ce qui assure, au final, son fonctionnement ininterrompu. Le système pénitentiaire produit 45 % (minimum !) de récidivistes. Il est évident que le système reproduit la criminalité pour assurer son existence. Nos destins ne sont qu'un carburant pour les institutions pénitentiaires.

Pourtant, ces affirmations ne font que décrire les principes du fonctionnement et de l'auto-entretien de ce mécanisme. Mais en quoi consiste l'écrasement, quel effet social est atteint ? On peut penser qu'il est plus avantageux d'avoir une « circulation rapide » du statut de citoyen à celui de détenu, encore et encore... C'est-à-dire mettre une personne en prison pour un court moment et la laisser commettre à nouveau un délit (ou lui en mettre un sur le dos) et ainsi de suite.

Et effectivement, les délinquants professionnels sont soit ceux qui ont embrassé ce style de vie (et ne maîtrisent pas de métier), soit les maladroits-idiots qui se limitent à servir des peines relativement clémentes. Mais à côté de tout cela on trouve une grande quantité de nouveaux arrivants dont le délit n'est pas lié à la criminalité proprement dite. Ils écopent de longues peines, chose incompréhensible même dans le cadre de ce système pénitentiaire. A quoi cela sert-il ? La réponse saute aux yeux lorsqu'on combine la politique sociale de la Corporation avec le profil psychologique moyen d'un prétendu cri-

minel « grave » (de 3-6 ans et plus jusqu'à 20-25 ans de privation de liberté). En général, ce sont des personnes plus intégrées dans la vie active, qui prennent part à des projets, qui ont développé un esprit critique grâce à leur éducation ou leur parcours, et surtout, qui me paraissent baser leur action sur des principes et des mentalités solides, malgré l'apathie qui règne majoritairement en Biélorussie. Des petites peines sont écopées soit par des « maîtres - professionnels » du crime (peu nombreux, on ne les rencontre que rarement), soit (dans la grande majorité des cas) par des personnes mentalement instables et dérangées, devenues alcooliques et déchues, ou alors par des gens modestes et également simples d'esprit, arrivés là à cause d'une bêtise ou d'un malentendu. En d'autres termes, les « longues peines » sont des gens qui sont prêts à l'action, à prendre des risques, conscients de leur valeur et prêts à se battre pour un avenir meilleur et pour le respect, au moins pour le leur. C'est une composante passionnelle de la société qui, si on ne la mettait pas en prison, y occuperait une place active et en vue.

L'étouffement sélectif des citoyens conscients, d'une bourgeoisie potentielle, des activistes sociaux et des leaders ouvriers est un processus fragile et minutieux. Pour parvenir à l'écrasement social, il s'avère bien plus efficace d'étouffer les forces actives des masses en gros, par paquets. Ce but est atteint par l'élimination sociale des individus actifs, dans le sens large du terme, c'est-à-dire leur condamnation à de lourdes peines sous un prétexte quelconque. Toute accusation est bonne pour enfermer quelqu'un : corruption, vols économiques, association criminelle organisée ainsi que meurtre. Tous ces gens sont potentiellement dangereux pour la Corporation, parce qu'ils possèdent des acuités intellectuelles et font preuve de volontarisme. La relégation dans les camps fait sortir du rythme social, voire en exclut définitivement, et il devient alors impossible de retrouver une vie comme ceux qui sont restés en liberté. Certaines personnes sont brisées, d'autres quittent le pays et d'autres encore se retrouvent avec la santé en miettes. Il existe une formule, « écrasement de l'in-

telligentsia », qui signifie le génocide du peuple. C'est ce que je veux dire : l'écrasement des couches actives en général, c'est le génocide d'un peuple.

A propos du caractère de masse de ces méthodes.

En 20 ans, on a vu passer dans les prisons et camps pas moins de un demi-million d'hommes ! En tout, en comptant aussi les déportés, les colonies-villages etc., pas moins de 1,2 millions de personnes sont passés par le système pénitentiaire, des hommes en large majorité. Ce chiffre représente 60 000 à 70 000 prisonniers par an. Avec 2 à 2,5 millions d'hommes en âge actif dans le pays ! Ce qui implique qu'un homme sur deux a eu affaire au système, et un sur cinq (20%) a subi une peine de prison. Les nazis considéraient que si on liquide 15% de la population en âge de reproduction, alors le peuple se dégrade. Trotsky proposait d'exterminer exactement le même pourcentage de la population masculine adulte lors de l'étouffement des révoltes cosaques dans le Don. Comment interpréter une telle « coïncidence » ? Ou bien la Corporation ne sait pas ce qu'elle fait ? Mais non, ils comprennent très bien tout cela, ils sont prêts à tout pour garder le pouvoir entre leurs mains !

On dit que les biélorusses sont « comme ci comme ça », n'ont rien de normal et que tout est fait à l'envers. Et comment agir autrement quand on vous enferme par paquets ? Nous pouvons voir aujourd'hui à quoi ces 20 ans d'exactions ont conduit : le développement de la société s'est arrêté, la culture est pauvre, les mœurs sont dégradées, la résistance aux autorités est inexistante. Voilà un génocide spirituel. Mais il suffirait de desserrer l'étau, ne serait-ce qu'un peu, et vous verriez comment renaît l'esprit.

Depuis que la Corporation existe, le système répressif a suivi une certaine évolution. À l'heure actuelle, il restaure complètement les habitudes et les pratiques de la Tchéka-NKVD au même niveau que dans les années 1930, l'époque précédant les exécutions généralisées et les répressions staliniennes spectaculaires. L'étonnante similitude entre les différentes étapes du développement des institutions répres-

sives ne laisse aucun doute quant à la matrice idéologique de la Famille : l'expérience stalinienne et ses méthodes. En fait, il n'ont jamais cherché à cacher leur admiration pour Staline (ainsi que pour Hitler).

Staline a commencé par détruire ses opposants directs, en commençant par Trotsky et son entourage. Peu après, la collectivisation et la répression des koulaks ont suivi. Les soi-disants koulaks ont été promis à la mort dans les camps sibériens et leurs récoltes vendues à l'étranger. En même temps, la poursuite des opposants politiques continuait : des anciens trotskistes, des fractionnistes etc. Toutefois, à cette époque les choses ne se terminaient pas encore si mal pour eux : la déportation de 3 ans était une mesure extrême, ce qui n'est en aucun cas comparable à la destruction presque complète de la paysannerie laborieuse réalisée en parallèle. Vers le milieu des années 30 le qualificatif de « nuisibles » a commencé à être plus souvent employé. Avec la progression de l'industrialisation, de plus en plus de gens étaient condamnés comme « nuisibles aux biens socialistes ». Ensuite, les « nuisibles » se sont graduellement transformés en « saboteurs ». Il ne restait plus qu'un pas pour qu'on trouve un « leader » politique aux « saboteurs », « fauteurs de troubles » et « terroristes ». L'assassinat de Kirov⁶⁹ fut une étape spectaculaire et sans précédent. Cela a inauguré le début de la grande répression, connue sous le nom de « l'année 37 » : les procès du Promparti⁷⁰, de Zinoviev-Kamenev, de Pyatakov-Radek, l'épuration des instances répressives elles-mêmes (Yagoda, Yezhov), celle des militaires ensuite (Toukhachevsky et les autres). Les fiches accolées le plus souvent aux accusés étaient « agent de l'impérialisme mondial », « ennemi du peuple », « 5ème colonne »

69. Quelques heures après l'assassinat du secrétaire de CK VKP, S. Kirov, le 1er décembre 1934, un ordre a été signé : « Aux autorités des enquêtes : les procès des organisateurs ou exécutants d'actes terroristes doivent être menés au plus vite. Aux institutions judiciaires : ne pas retarder la prononciation des sentences. » Les répressions massives ont suivi (la « yezhovtchina »).

70. L'affaire du Promparti est un procès-spectacle sur les dégâts et les sabotages dans la production, qui s'est tenu en URSS entre le 25 novembre et le 7 décembre 1930.

etc.

La Famille a commencé par liquider les opposants directs et réellement dangereux (Zakharchenko, Gonchar, Krasovskiy⁷¹) et le parlement. Peu après, le monde du crime organisé a été démantelé. Le maton de la Biélorussie, voleur en chef, Chtchavlik a été tué et les autres ont reçu un ultimatum de 24 heures pour quitter le pays. L'opération de grande envergure contre les Groupements du Crime Organisé (GCO), portant le nom de « l' affaire de Svetlogorsk », venait d'être conduite peu de temps auparavant. Il est remarquable que le nombre des personnes concernées par cette structure criminelle « de grande envergure » n'ait pas été plus élevé : ils étaient 15. La peine maximale prononcée dans ce procès fut de 15 ans.

La première décennie du 21ème siècle s'est caractérisée par la poursuite et le démantèlement de l'opposition, par l'étouffement graduel de la liberté de parole et de la presse, par l'exclusion de l'université des participants aux manifestations. Les entrepreneurs, à qui on a promis de « serrer la main en 2010 », ont été dépouillés jusqu'à l'os. En 2006, apparaissent les détenus politiques de gros calibre et la menace de déportation devient bien réelle. Pour la première fois, des personnes qui agissaient au nom d'une organisation non enregistrée ont été condamnées. Il n'y avait eu que quelques cas jusqu'ici. Pendant ce temps les institutions répressives travaillaient au corps la criminalité. A vrai dire, il est difficile de comprendre comment un tel niveau de criminalité a pu être atteint après les purges des années 90. Ce temps peut être appelé « l'époque des GCO ». Il faut expliquer qu'une GCO est une mafia ; avec sa structure, contenant différents groupes spécialisés. Ceux-ci vont des groupes de choc aux juristes et fonctionnaires. Le KGB et le UBOP ont décidé de faire les choses simplement et ont commencé à apposer le sceau « GCO » partout,

71. Y. Zakharchenko, V. Gonchar et A. Krasovskiy faisaient partie de l'équipe de campagne de A. Loukachenko lors des élections de 1994. Par la suite, chacun d'entre eux est passé dans l'opposition au président de la république biélorusse. En mai 1999, Y. Zakharchenko disparaît sans laisser de traces. V. Gonchar et A. Krasovskiy, en septembre.

à la chaîne, en dépassant même, à ce « jeu », les institutions répressives russes. La quantité d'affaires menées devenait critique. La région de Gomel à elle seule ne comptait pas moins d'une demi-douzaine de soi-disants GCO démantelés ! Hoynitskiens, umanovistes, l'affaire des « arnaqueurs », retchitskiens, morozoviens, même les pompiers... Si les premiers GCO contenaient « modestement » entre 10 et 15 personnes, en 2006, les bancs des accusés en accueillent 70 (les pompiers) et 130 (les morozoviens) ! D'où pouvaient bien sortir tous ces gens ? Les peines relevaient de la science-fiction : de 10 à 25 ans ! Entièrement en accord avec les pratiques staliniennes, on part d'une base de quelques personnes et on l'accroît par la suite, en élargissant aux contacts épisodiques ou totalement aléatoires. Ainsi l'affaire gagne en visibilité, en ampleur et en gravité ; il est alors possible d'appliquer des peines plus lourdes. Ils pouvaient réunir deux groupes sans aucun lien, voire, en conflit l'un avec l'autre, et les déclarer comme un GCO. N'importe quelle personne du cercle des contacts du « groupe cible »⁷² pouvait se retrouver impliquée dans l'enquête. On pratiquait les investigations à la chaîne, apparemment sans lien les unes avec les autres, afin de mettre la pression et d'obtenir des renseignements. Par exemple, l'affaire MTZ dans laquelle, afin de mettre le technologue principal sous pression, deux enquêtes supplémentaires ont été diligentées, portant sur d'autres personnes qui pouvaient donner ce dont la police avait besoin, en vertu de leurs activités professionnelles.

Cette approche fonctionne aussi dans l'autre sens : un GCO bien réel est scindé en différents groupes et différents dossiers. Par exemple, l'affaire des douaniers, prise en charge par le groupe d'enquête de Baykova. Une fois la procureure incarcérée, l'affaire a été scindée en plusieurs dossiers indépendants. Les représentants des forces de l'ordre, assis sur le banc des accusés dans cette affaire, vont sûrement s'en sortir sans trop de soucis. Et tout cela pour cacher les ramifications qui vont jusque au sommet. Il est significatif qu'une grande quantité d'enquêteurs et agents de terrain, ayant travaillé sur les affaires des

72. Target Group (en anglais)

GCO, ait été par la suite accusée. Une fraction encore plus importante s'est retrouvée virée ou transférée sur d'autres dossiers pour éviter le bruit et le scandale.

Cela indique une forte implication des agents des forces de l'ordre dans la criminalité. La vente de la drogue, le proxénétisme, le racket (!), les armes, les bijoux : les flics et les tchékistes sont partout. Les voleurs ont été expulsés ou mis hors d'état de nuire et les mafias anéanties dans le seul but d'éliminer la concurrence.

Le résultat des années 2010-2011 est logique : une masse de procès politiques et des affaires de corruption qui font beaucoup de bruit. Peu importe qu'il s'agisse d'ex-candidats aux présidentielles, d'adjoints de ministres ou de généraux. Le système répressif a pris son élan. Cela n'a pas été possible d'un coup mais l'est devenu progressivement, avec les années de travail sur une même méthode, en la perfectionnant petit à petit, en se basant sur les divers témoignages et les aveux pour construire toutes sortes d'accusations. Tôt ou tard on devait arriver au résultat actuel de non-droit et d'arbitraire policier.

Aujourd'hui les camps et les prisons contiennent 47 000 personnes, en 1937 il y en avait 45 000. Des dizaines de milliers d'individus se trouvent dans les colonies-villages (« les forêts ») et dans les institutions correctionnelles ouvertes (« déportation »). Sur beaucoup de points les conditions y sont pires que dans les camps. Il est temps d'appeler les choses par leur nom. Nous vivons sous un régime d'occupation qui lutte contre le peuple dans le but de s'enrichir et de s'octroyer un pouvoir absolu. Dans l'arène internationale, la Famille se lie avec le régime de la Fédération Russe. La Russie, avec le tchékiste Poutine à sa tête, se construit d'après le principe du « petroleum state » (état pétrolier). On mise tout sur l'exportation des produits pétroliers, seules les branches industrielles connexes et quelques infrastructures liées se développent. Quelques gros centres financiers desservent les besoins des élites et des cadres qualifiés. Un très bon niveau de vie, des loisirs, des divertissements et un bon niveau de

consommation leur sont assurés. Le reste de la Russie n'a aucun intérêt aux yeux du régime russe. L'intérêt de la Famille consiste à obtenir sa part de manière indépendante sur le transit des produits pétroliers vers l'Ouest, ainsi que sur sa transformation et sa revente. L'élite russe considère comme cruciale la stabilité de ce transit stratégique. C'est pourquoi elle accepte très bien le même système autoritaire en Biélorussie que le sien : le pouvoir des opportunistes temporaires.

Un tel état de choses peut subsister jusqu'à l'épuisement du potentiel d'exportation. En 2023 on s'attend à ce que 80 % des réserves mondiales de pétrole soient épuisées. Evidemment, la rentabilité chutera bien avant. En Europe, la chose est entendue et on développe activement les technologies pour exploiter les énergies alternatives qui utilisent les réserves énergétiques renouvelables. En l'occurrence, le géant industriel qu'est l'Allemagne couvre 20 % (!) des besoins énergétiques du pays par la seule exploitation du vent. Les moteurs à hydrogène remplacent peu à peu les essences et les diesels. La prolifération de ces tendances signifie la fin du pouvoir des opportunistes temporaires, ils vont partir avec le capital qu'ils ont pillé et amassé. La Russie sera secouée par des changements sociaux et politiques, ce qui mènera probablement à une scission territoriale partielle. C'est pourquoi l'élite russe se rapproche de l'UE.

Contrairement à l'opinion largement partagée, la Biélorussie ne se trouve pas sur la frontière entre la Russie et l'Ouest. Elle fait partie de la zone appartenant à la Russie, cela en a été ainsi tout au long de l'histoire récente. Une raison simple pour cela est que la Biélorussie remplit le rôle économique de transformation primaire (la plus nuisible écologiquement) des matières premières : produits pétroliers, gaz, plastique, compléments alimentaires, engrais de potassium, extraction de dolomite dans les minéraux, ciment etc. En gros, l'Europe peut prendre autant de résolutions qu'elle veut et faire des manœuvres décoratives pour favoriser la démocratie, l'état des choses actuel lui va très bien. « On peut commercer même avec les cannibales », tel est le sens de la politique européenne. Mais l'Europe essaye

de « civiliser » la Russie, de la joindre à ses activités en tant que partenaire. La Biélorussie s'inscrit aussi dans cette optique. Pour être plus convaincant j'ajoute ceci : l'UE dispose au minimum de deux mécanismes d'influence sur la Biélorussie. C'est le régime des visas et les sanctions sur les exportations biélorusses. Si l'Europe veut tellement la démocratisation chez nous, alors pourquoi ne se sert-elle pas de ces leviers ? Et remarquons que ce sont des leviers déterminants. Les voilà, les intérêts nationaux dans toute leur splendeur !

Ainsi, l'aide ne viendra de nulle part, nous sommes les seuls à pouvoir nous aider. Il est indispensable de prendre conscience qu'une organisation socio-politique juste n'est possible que par l'auto-détermination du peuple. Sinon c'est l'esclavage, la tyrannie, la pauvreté et la dégradation. Le pouvoir peut terroriser infiniment le peuple avec tout son assortiment de moyens et de technologies répressives. Mais il a un point faible : ce sont les gens. La Famille et toute la corporation sont tout de même des gens et ils ont tout autant de défauts et de faiblesses que les simples mortels. C'est la peur, la panique, le désespoir, l'irrationalité et l'auto-persuasion. Les mitraillettes et les tanks sont inutiles lorsqu'il n'y a pas de volonté, lorsque tout le corps, avec l'esprit, est pris de peur pour son avenir. La conscience que nous avons d'être dans le juste et d'être prêts à nous battre sans compromis fait perdre ses moyens à l'ennemi qui s'est habitué à dominer et à ne jamais être puni.

A l'Amerikanka, j'ai été témoin d'un épisode dont je me rappellerai toute ma vie. L'un des derniers jours de décembre 2010, après le début de la vague répressive, le surveillant est entré dans notre cellule lors d'une ronde. Les « masques » se sont mis en ligne face à la porte et nous montraient toute leur haine et tout leur mépris. A ce moment, Anatoly Lebedko s'est mis à regarder au loin, on aurait dit qu'il regardait à travers eux et qu'il pouvait voir leurs visages au travers de leur masque. Le surveillant s'est arrêté de parler au milieu de sa phrase, les masques sont devenus agités et... se sont écartés sur les côtés. Quand le surveillant est sorti, ils ont fermé la porte et

personne n'a levé le regard. Ils étaient tout puissants, pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient (et le faisaient) mais ils ont pris peur quand même. Plus un chef est haut placé, plus sa responsabilité est lourde à porter. Tout n'est pas si mal, finalement. Les régimes s'effondrent en une heure, l'Histoire en est témoin. La volonté est plus concrète que les problèmes économiques. Nous voyons comment les Libyens prennent les armes même si l'allocation chômage est de 750\$ là-bas. Nous voyons que les Syriens se jettent sous une pluie de balles pour écarter un tyran sanguinaire. La volonté gagne quand les gens ne sont pas guidés par les intérêts immédiats mais par de hauts idéaux, par les valeurs de la liberté et de la justice, de la dignité et de la bonté. Tout peut être différent ; il n'existe pas de chemin historique défini, tracé en ligne droite, on peut tout changer !

Ihar Alinevich
Hiver 2011

Autodétermination

Que signifie l'autodétermination ? Cela signifie l'existence d'un système où toute personne ordinaire peut, sans attendre et sans intrusion extérieure, déterminer comment vivre. Cela implique l'existence d'une autogestion sociale, basée sur le principe de la démocratie directe. L'autogestion permet aux habitants d'un lieu, que ce soit à la campagne ou en ville, de choisir par eux-mêmes comment s'organiser au mieux, d'après les spécificités et les circonstances locales. La démocratie directe, c'est la participation des citoyens eux-mêmes aux prises de décision sur les problèmes qui concernent la communauté. L'anarchisme se base sur un modèle d'organisation de ce genre, où l'organisation horizontale est large et prédominante, minimisant ainsi toute forme d'organisation verticale. L'autogestion du peuple ne se réalise réellement que lorsque les initiatives et les volontés proviennent des habitants sur place. Grossièrement, le schéma est le suivant : les habitants de chaque maison se réunissent régulièrement et discutent des questions de la gestion communale, de l'emménagement des territoires avoisinants, de la situation écologique, des aspects d'ordre public etc. Le Comité de Maison, élu par ses habitants, veille à l'exécution des décisions, prises pendant les assemblées générales, et s'occupe des affaires courantes. Le comité ne répond que devant l'assemblée générale, à chaque moment les habitants peuvent revoir sa composition. De cette manière « l'autorité » sur chaque maison n'est entre les mains que de ses occupants. Personne ne peut imposer de décisions illégitimes et nuisibles aux habitants.

Les Comités de Maison délèguent certains de leurs membres pour participer aux Comités de Rue ; celui-ci en délègue pour l'Assemblée de Quartier. Les Quartiers forment le Conseil de la Ville. Plus loin, les Conseils des villes et des campagnes se rassemblent en régions, qui forment le Conseil Fédéral. Que nous apporte cette structure et ces principes de fonctionnement ? L'apport essentiel est que toute personne déléguée peut être révoquée par la décision du Conseil du niveau inférieur. Il ne peut plus y avoir de situation où un fonction-

naire ne répond qu'aux supérieurs hiérarchiques et se sert de leur protection pour perpétrer des actes illégitimes. Évidemment, dans ce dernier cas, la subordination verticale est bien là ! On comprend alors que des groupements bureaucratiques se forment dans les couloirs gouvernementaux, ne répondant de rien et à personne. Le pistonnage généralisé, le protectionnisme, l'impunité font d'eux des intouchables. Le système autogestionnaire fait la croix sur la bureaucratie en tant que telle. Il est évident que ce sont les personnes les plus compétentes qui seront délégués dans ce système et non pas des lèche-bottes.

Une autre forme d'autogestion consiste en unions et initiatives dans toutes les sphères sociales : écologie, droits de l'Homme, retraite, jeunesse, culture, sports etc. Afin de régler les questions qui leur sont propres et mener à bien leurs objectifs, elles peuvent se mettre en lien avec les Conseils autogestionnaires de tout niveau, et si besoin, collaborer avec la population locale.

Actuellement, à l'heure du développement technologique, nous assistons à l'émergence d'une société d'information. Les technologies de l'information et de la communication présentent un grand potentiel pour l'auto-organisation et l'autogestion. Elles permettent de compenser certains retards dans les discussions et prise de décisions dans les régions fortement peuplées ou de grande dimension (les concentrations urbaines). En plus, les nouvelles technologies rendent la communication extrêmement rapide. Les réseaux sociaux, téléphonie-IP et l'Internet mobile permettent d'être extrêmement opérationnel. Une grande part de la population se sert déjà activement des technologies liées à l'internet, acquérant la connaissance, l'expérience et la culture de communication virtuelle. Dans les deux-trois années à venir, l'Internet va devenir omniprésent au fur et à mesure de la mise en place des réseaux de 3ème et 4ème génération. La politique doit être et deviendra l'occupation de chaque citoyen.

Parallèlement à l'autogestion, l'anarchisme exige une socialisation de l'économie. Cela signifie que chaque travailleur possède un droit sur une part des bénéfices de l'entreprise. L'état de la société, c'est

une minorité qui vit dans le luxe et l'abondance alors que la majorité a du mal à joindre les deux bouts à la fin de chaque mois. 80% des biens du pays appartiennent à l'Etat ; un tel ordre des choses a été établi sous la dictature soviétique, profitant continuellement d'un dur labeur du peuple. Ces possessions doivent se trouver dans les mains des collectifs de travailleurs où chacun possède une part d'actions, sans droit d'en faire de la spéculation. Si chaque personne qui travaille est aussi copropriétaire de son entreprise cela ajouterait de la valeur à son travail, donnerait de la motivation et l'orienterait vers le bien-être de l'entreprise au lieu de ne penser qu'à obtenir du profit personnel à n'importe quel prix, comme c'est le cas aujourd'hui. Les entreprises doivent appartenir aux syndicats des travailleurs : cela assurerait une distribution des richesses juste et l'équité sociale.

Les associations professionnelles (syndicats) constituent une autre forme d'auto-organisation. Leur rôle est de surveiller l'égalité des droits dans les entreprises, permettre l'augmentation de la qualification de leurs membres en entretenant des liens avec les centres de formation, proposer et gérer les services des travailleurs dont la profession ne prévoit pas d'être sédentaire (métiers de bâtiment, ménage, facteurs etc.).

A la place des Cours de justice qui s'inscrivent dans le système vertical étatique, l'anarchisme propose un système d'arbitrages⁷³. Un juge professionnel est avant tout un fonctionnaire d'Etat, dont il dépend à un degré plus ou moins élevé. Nous pensons que les juges doivent être les personnes les plus respectées parmi les volontaires. C'est la seule manière de s'assurer d'un avis indépendant. De plus, il n'y a aucun crime qui puisse être catalogué par un Code Pénal. Chaque cas est unique. C'est pourquoi nous sommes pour une approche au cas par cas de chaque affaire, y compris dans la détermination des peines. Les anarchistes sont aussi contre l'emprisonnement comme mesure punitive. Les murs en béton ne font que défor-

73. Une cours, un mode alternatif de résolution de conflits où un arbitre, choisi par les parties elles-mêmes, intervient pour régler le litige.

mer la personnalité, soit en la privant de toute volonté, soit en la poussant vers l'agressivité. Comme mesure punitive, on peut envisager le blâme, l'amende, les travaux publics, l'isolation temporaire ou l'expulsion dans un lieu aux conditions climatiques sévères et difficilement accessible. Dans les cas extrêmement graves, nous reconnaissons le droit de la victime ou de ses proches à la vengeance. Le pari est que le taux de criminalité chutera drastiquement puisqu'il n'y aura plus aucune raison d'être motivé par un profit lucratif.

Enfin, j'aimerais dire quelques mots à propos de la république parlementaire. Le problème avec une telle organisation est qu'elle ne répond pas aux principes énoncés. Tout autant que les Bolchéviques ont été loin du communisme, les républicains le sont de la démocratie. Chez les Bolchéviques, « la dictature du prolétariat » est devenue une tyrannie du parti. Dans une république, « le pouvoir démocrate » signifie en réalité être gouverné par la bourgeoisie. C'était ainsi dès le début. On entend souvent que les prototypes de la démocratie d'aujourd'hui sont les Pôles de la Grèce Antique, « Athènes : berceau de la démocratie ». Pourtant, l'organisation dans Athènes même se rapprochait plus des principes anarchistes que parlementaires. L'histoire de la république (la classique révolution française) montre que son but principal est la liquidation du pouvoir aristocratique (avec le roi à la tête) et religieux au profit de la troisième classe : la bourgeoisie. Le droit de vote n'était accordé qu'à ceux qui avaient suffisamment de possessions. La bourgeoisie, en affichant le slogan « liberté et égalité », ne voulait pas plus de liberté que ce qu'il faut pour que ses intérêts soient représentés dans les instances gouvernementales et pas plus d'égalité que celle qui les égalise avec la noblesse. Bien sûr, ces mouvances ont tout de même quelque peu profité au peuple, comme, par exemple, la liberté de parole, d'union, d'association mais dans une mesure limitée qui ne menace pas le pouvoir bourgeois.

En cas de danger, la république peut être aussi impitoyable et cruelle envers ses opposants que le sont les rois et les dictateurs. Depuis le début des régimes libéraux, une certaine transformation a eu

lieu : le droit de vote est devenu universel. Mais pourquoi ? Et bien, à travers le monde entier le mouvement socialiste s'est vu grandir et gagner en force. Pour lui couper l'herbe sous le pied, la bourgeoisie s'est alliée aux sociaux-démocrates. Les opportunistes ont eu accès au pouvoir pour, en échange, avoir renoncé à la révolution et à la lutte des classes. Les leaders socio-démocrates ont accepté l'offre. A l'aide des syndicats, sous leur contrôle, toute forme de contestation radicale parmi les travailleurs a été écrasée et continuée à l'être. Naturellement, la façade de la république est devenue « populaire », le terme « démocratie » est devenu le plus employé pour en parler. Seulement, le suffrage universel n'a rien changé dans le fait qu'un parti politique est fort par l'argent que la bourgeoisie y investit et non pas par son programme et ses idées. Une personne honnête perd, par défaut, dans la course électorale face à une personne malhonnête, mais fortunée. Ce sont les ressources de l'équipe électorale, le niveau des technologues politiques, la politique du populisme qui décident du résultat et non les idées. C'est pourquoi autant de gens dans la citadelle de la démocratie – l'UE – ne vont pas aux élections et ne s'intéressent pas à la politique. On appelle cela l'aliénation, le sentiment d'indifférence et d'inutilité de ce spectacle formel.

Certainement, aujourd'hui, la culture et la mentalité de très nombreuses personnes n'est pas favorable à l'autogestion. Cet état de choses n'est pourtant que le résultat de la structure sociale donnée. Afin de changer, les gens doivent s'impliquer dans la résolution des questions qui touchent à leur vie. Il faut se jeter à l'eau, tôt ou tard, si on veut apprendre à nager. La dictature traite le peuple comme un enfant, la république – comme un adolescent, l'anarchie – comme un adulte. L'autogestion, la socialisation, l'auto-organisation : voici les principes d'une organisation sociale progressive. L'humanisme vaincra lorsque chacun aura accès à la liberté, à la paix et au bonheur. Telle est l'aspiration de l'anarchisme.

*Ihar Alinevich
Printemps 2012.*

Politiques

Depuis le début de l'ère post-soviétique, c'est la première fois en Biélorussie que des dizaines de personnes sont arrêtées et condamnées sévèrement (la palette de peines s'étalant du sursis à de lourdes peines) dans le cadre de conflits sociaux.

Qui doit-on considérer comme subissant une répression pour des motivations politiques ? Dans le monde libéral actuel il est d'usage de considérer comme prisonniers politiques les gens qui n'ont mené que des activités publiques et pacifiques. En conséquence, on considère qu'un procès « politique » est une poursuite pénale dans laquelle le verdict n'est pas basée sur la loi mais sur une décision arbitraire, venant d'en haut.

Mais pour décortiquer le sens du problème, il faut adopter une approche historique. Le premier exemple qui vient à l'esprit, c'est la Révolution Française. Tant les royalistes, que les girondins, les jacobins et les « enragés » se renversaient les uns les autres à travers la violence. Toutes les parties s'entrechoquaient avec leurs piques et leurs mousquets, envoyaient leurs opposants à la guillotine par paquets. Bagarres de rue, prise de la Bastille, prise du Palais Royal, exécution du roi, Danton, Robespierre, Marat : sans ces éléments, il est difficile de s'imaginer cette révolution, devenue une référence pour les générations futures.

Comment considérer Louise Michel, déportée en Nouvelle-Calédonie pour avoir participé activement à la Commune de Paris ? Ce n'était pas un collage d'affiches qu'elle effectuait sur les barricades de Montmartre, elle se battait plutôt, un fusil à la main. Peut-être faut-il considérer les participants à la Commune comme une bande de hooligans à l'origine de désordres dans la capitale française ? Pourtant, ils ont payé le terrible prix de 35 000 personnes exécutées pour avoir défendu leurs idées.

On peut difficilement nier l'influence d'Emma Goldman sur le mouvement féministe dans le monde. Mais Emma a également participé à la terreur politique, quand accompagnée d'un ami, elle a exé-

cuté un propriétaire d'usine ayant ordonné le lock-out à l'encontre de ses ouvriers en grève.

Aux temps du tsarisme, les Polonais, les Lituaniens, les Biélorusses, les Ukrainiens organisaient des soulèvements massifs à l'aide de sociétés secrètes; un grand nombre d'entre eux sont montés à l'échafaud. Parmi eux se trouvait notre concitoyen Kastus Kalinowski. Doit-il être considéré comme un corrupteur quelconque ou comme un martyr de son peuple?

Peut-être est-ce suite à une jalousie propre à la paysannerie que les membres de « Liberté du Peuple » ont tué Alexandre II, non pas à cause de ses réformes qui condamnaient des millions de paysans à une pauvreté pire que le servage...

Comment qualifier le coup de feu de Fanny Kaplan sur Lénine et la mort ultérieure de la plus désespérée des femmes de la Révolution? Tentative de meurtre « classique »? Ou bien acte de vengeance contre un bourreau sanguinaire?

La République allemande d'après la Première Guerre Mondiale a été bâtie par les baïonnettes des Freikorps, formations militaires des démocrates, qui balayèrent dans le sang les conseils des rouges. Cet événement est déterminant quant à ce qui se déroule ultérieurement dans toute l'Europe.

Et les décembristes aussi... Tentative de coup d'État! Mais qui oserait nier que ce fut l'étincelle la plus brillante des événements politiques de l'époque? Qui osera comparer ces jeunes lutteurs, animés pas de nobles idéaux et morts en Sibérie, avec des guerrilleros-putschistes d'une république bananière?

Parmi les millions de détenus des Goulags, la moitié l'était pour des motifs politiques. Le fameux article 58⁷⁴ qui a servi à condamner des personnes au hasard, pouvait être appliqué à cause d'un mot de travers ou à l'encontre des divers activistes clandestins qui agissaient

74. Article prévu pour activité contre-révolutionnaire (il comprenait l'alinéa « Trahison envers la Patrie »). Les condamnés en fonction de cet article portaient le qualificatif de « politiques ».

contre le régime stalinien les armes à la main. D'après les rapports du NKVD ⁷⁵ « [...] beaucoup de groupements contre-révolutionnaires agissent sous forme de groupements criminels [...] ». On se souvient également des milliers de paysans prospères, victimes de la collectivisation, qui n'acceptaient pas leur sort et attendaient les commissaires et travailleurs soviétiques le fusil à la main. Qui irait condamner ces gens aujourd'hui ?

Il apparaît aujourd'hui clairement que c'étaient les tchékistes eux-mêmes qui déterminaient qui devait être classé comme criminel et qui comme prisonnier politique. De tous temps, les autorités ont qualifié leurs ennemis comme « politiques », non pas en fonction des méthodes employées où de l'article du code pénal qui les incrimine, mais en fonction de leur motifs et du but qu'ils poursuivent !

C'est ainsi que l'on procède en suivant une analyse historique. Et personne ne peut s'autoriser à changer la définition du caractère politique d'un délit, elle a été écrite dans la souffrance et dans le sang des pages de l'Histoire mondiale.

Maintenant, j'aimerais aborder la question de l'atmosphère qui entoure « l'affaire des anarchistes ». Pour mener les investigations à l'encontre de nos prétendus « agissements hooligans » (art. 339, alinéa 2, délit sans gravité) l'équipe opérationnelle comprenait 30 (!) enquêteurs. Aucune limite pour les dépenses (expertises, frais de missions etc.). Rien que sur Minsk, des centaines de personnes ont été « cuisinées ». Il y avait 120 personnes suspectées. Les gardes-à-vue étaient diligentées sur le seul critère d'appartenance au mouvement anarchiste, sans autre motif. Pour garder les détenus enfermés, les enquêteurs ont pris des mesures sans précédent : la garde-à-vue a été reconduite plusieurs fois, motivée à chaque fois sous de nouveaux prétextes, y compris par des accusations délibérément fausses. Mon ami Dimitri Doubrovskiy et moi-même avons été pris en filature à Moscou, un mois avant l'apparition des premières accusations nous

75. Abréviation du nom de l'organisme soviétique ayant précédé le KGB, signifiant Commissariat du Peuple aux Affaires Intérieures.

concernant. De manière non-officielle, les services spéciaux étrangers ont été mis en action ; l'interpellation même a été réalisée par le FSB (!).

De plus, lors de l'enquête préliminaire, un film documentaire propagandiste a été tourné et montré à la télévision biélorusse. Un film faux du début à la fin, dont le but est de nous discréditer du point de vue idéologique. Les auteurs de ce documentaire n'ont pas hésité à utiliser des films de théâtre amateurs, les faisant passer pour des réunions clandestines. Dans les prisons, des pressions excessives ont été exercées sur nous, y compris des menaces de mort, le blocage du courrier, des journaux, des rendez-vous avec l'avocat.

Comme résultat, nous écopons de condamnations fondées exclusivement sur des témoignages de personnes qui sont en conflit d'intérêt. Malgré leur participation active dans les actions radicales, ils sortent de la cage pendant le procès (Vetkin, Silivontchik) ou n'apparaissent dans l'affaire qu'en tant que « témoins » (Konofalsky, Akdif). À cela s'ajoute toute une série de déclarations (concernant les menaces psychologiques de la part des enquêteurs) provenant de plusieurs témoins qu'on ignore ; l'absence des témoins clés lors de l'audience ; la mise en évidence lors du procès de calomnies à l'encontre de Dimitri Doubrovskiy proférées tant par Vetkin que par Konofalsky. L'action antimilitariste devant le local du QG (septembre 2009) est de hooliganisme ; les slogans pacifiques constituent alors le crime.

Une question apparaît à propos de l'affaire de Bobrouysk (action contre des locaux du KGB) : comment peut-on appliquer aux participants l'article 218 alinéa 3 (dégradation volontaire de bien public pour une somme supérieure à 1 000 000 roubles biélorusses)⁷⁶ alors que les dégâts suite à l'impact du fumigène sur le mur ont été estimés à 250 000 r.b. ? Il est évident qu'il s'agit là d'une volonté délibérée d'augmenter la peine encourue (de 7 à 12 ans suivant l'alinéa 3 au lieu de 3-10 ans d'après l'alinéa 2).

Le hooliganisme de moyenne gravité (d'après le Code Pénal Bié-

76. Environ 80 euros (au 10 janvier 2013).

lorusse) donne lieu à une peine maximale de 7 à 8 ans ferme. Pour comparer, des peines similaires sont encourues pour coups et blessures graves, pour trafic de drogue, pour meurtre et même en ce qui concerne le démembrement d'enfants.

Les peines usuelles pour viol et coups et blessures entraînant la mort, sont de 5-6 ans. Je connais un cas où l'incendie d'une voiture dans laquelle se trouvaient, par hasard, deux personnes (mortes à cause du feu) a donné lieu à une peine de 7 ans. Une auto rouillée ou un mur enfumé aurait donc plus d'importance que le traumatisme d'une personne ou une vie humaine ?

Un vingtième de ce qui a été dit précédemment suffit à démontrer que l'issue de cette affaire a été prédéterminée par son contenu politique.

Nous, les anarchistes, réfutons le principe même d'organisation gouvernementale de la société, puisque même le gouvernement le plus limité, le plus libéral n'est qu'un compromis entre la liberté et l'autoritarisme, entre la démocratie et la dictature. C'est pourquoi nous n'avons aucune illusion concernant l'enquête et le verdict, ni par rapport aux méthodes réelles de la tyrannie envers le peuple et son identité. La force déterminante du gouvernement ne repose pas sur la Loi mais sur la volonté réelle des classes gouvernantes et de leur exécutants. Chacun fait face tous les jours à la manifestation de cette « loi ». Nous ne sommes pas étonnés par de telles peines mais par l'absence de réaction de la part des défenseurs des Droits de l'homme. Cela pourrait être compréhensible dans un contexte de silence médiatique. Ce qui n'est pas le cas puisque, dès le début, un mouvement de solidarité a agi autour de l'affaire en s'appuyant sur un large support médiatique. L'attention de l'opinion publique, y compris celle des défenseurs des droits, a été attirée immédiatement.

Peut-être que le problème réside dans les formes d'action réalisées et dans les préjugés concernant les mouvements anti-autoritaires (on devrait sans doute faire comme à l'Ouest : des rassemblements et des manifestations). Si nous regardons les événements actuels en Syrie,

on peut voir que depuis des mois, les gens sortent chaque jour dans la rue, l'armée les disperse et leur tire dessus. D'après la norme, de telles actions du gouvernement syrien détruisent sa propre légitimité, l'Ouest réagit de plus en plus sèchement et, au final, le gouvernement part de son propre gré (ou bien on l'y aide comme en Libye).

Il apparaît donc que, vis-à-vis de l'usage de la force de la part des masses qui protestent, sa légitimité ou non est décrétée par des structures externes, par les gouvernements d'autres pays, les Etats-Unis et l'UE en première ligne. En tout cas, pendant que les politiciens prennent leur résolutions, les gens sont tués et envoyés en prison, volés et humiliés. Mais ceux qui saisissent une pierre ou un fusil, qui commencent à lutter avec conviction (au lieu de s'exposer bêtement et passivement aux coups de bâton et aux tirs des balles) sont qualifiés de criminels et de provocateurs. Et lorsque les hautes sphères finissent par prendre la résolution nécessaire et leurs donnent raison, alors les « criminels et provocateurs » d'hier deviennent des héros et des martyrs de la lutte pour la démocratie. En voilà de la duplicité dans l'établissement des standards.

Nous n'avons aucune intention d'attendre des sanctions extérieures, nous n'allons pas attendre dans l'obéissance, en attendant que quelque chose change tout seul, nous n'avons pas l'intention de vivre toute notre vie sous le couvre-feu. Nous voulons vivre librement et dignement dès maintenant, à partir de cette minute même ; c'est pourquoi nous déciderons nous-mêmes quand et comment lutter. En Biélorussie il n'y a qu'un seul dépositaire de la justice et du droit : le peuple biélorusse, les masses laborieuses qui vivent sur cette terre. La première règle – et la plus naturelle – énonce que le peuple a le droit de se révolter.

Jamais on a vu un porc se détacher de sa soue en le lui demandant gentiment. Il n'y a qu'un coup sur sa gueule qui peut lui montrer qui est le maître, car il n'a plus aucun organe dans son crâne : le cerveau, soit a migré, soit se trouve dans les prisons et les camps.

Il est très triste de se rendre compte que dans ce pays, qui a

traversé les répressions tsaristes et bolcheviques, il soit aussi difficile d'avoir le statut de détenu politique sans un travail de lobby émanant de l'opposition officielle. Mais ce n'est pas pour nous. Nous n'avons pas à nous plaindre car nous bénéficions du soutien et de la reconnaissance de nombreuses personnes, allant des proches et amis aux personnes totalement inconnues, ici et à l'étranger. Cette attention de la part des personnes normales est la seule qui nous est vraiment chère.

Mais que faire pour tous ceux qui n'ont pas de soutien public, dont l'affaire n'est pas médiatisée ? Il ne s'agit pas de quelques dizaines de personnes, interpellées sur une place, mais des milliers de détenus qui ont agi humainement, avec leurs principes, qui ont montré une conscience sociale, qui ont refusé d'obéir aux directives illégitimes, qui ne se sont pas laissées intimider par le chantage.

Les détenus de notre pays sont, dans la grande majorité, des personnes tout ce qu'il y d'ordinaire, comme nous et ceux qui nous entourent dans la rue. Tout le monde pourrait se retrouver à leur place. C'est terrible quand il n'y a même pas un morceau de pain sur la table, mais ça l'est encore plus lorsque les parents ne voient grandir leur enfant qu'à travers des photographies.

La libération de deux ou trois dizaines de détenus politiques n'implique pas que tout est rentré dans l'ordre. Ce n'est qu'une goutte de moins dans la mer d'injustice biélorusse. Le système est pourri, le peuple est opprimé et martyrisé ; il faut tout changer. Il est primordial de faire reconnaître comme politiques, dès maintenant, ceux des détenus qui ont été de facto reconnus coupables par le gouvernement, ceux qui ont défié les autorités dans une lutte pour la vérité et la liberté.

Ihar Alinevich
Hiver 2011

Lettre ouverte aux cercles anarchistes

Salutations camarades,

En premier lieu, je voudrais dire un grand merci à ceux qui m'ont soutenu pendant les heures difficiles. Je voudrais remercier particulièrement ceux qui m'ont aidé avant l'arrestation. Votre solidarité m'a beaucoup aidé à surmonter toutes les difficultés qui se sont présentées devant moi. Le but de cette lettre est de m'exprimer à propos de tout ce qu'il y a eu et du reste.

Répressions.

Dans tout ce qu'il y a à dire, le plus important est que la polémique entre les légalistes et illégalistes⁷⁷ n'est plus d'actualité. Toute la situation démontre qu'il ne faut certainement pas compter sur la loi, ni sur la voie libérale. C'est suivant une logique qui leur est propre que les institutions punitives agissent et désignent ceux qui sont coupables. En fonction de cette vision, les autorités sont prêtes à ne tenir compte ni des gens ni des lois. C'est leur principe premier de fonctionnement. Seule subsiste un respect formel du processus judiciaire. Face à une menace ou lorsque des intérêts matériels sont en jeu, alors, même ce formalisme s'évanouit. Monter un dossier, arrêter et enfermer une personne ne leur coûte pratiquement aucun effort. Si j'affirme cela, c'est non seulement (mais finalement assez peu) en me basant sur notre affaire, mais surtout en observant les pratiques des services judiciaires dans leur globalité... alors on ne peut que le constater de manière flagrante. Les affaires pénales du 19 décembre démontrent que les autorités sont disposées à user de l'arbitraire le plus brutal, et cela y compris dans des situations où l'opinion publique - tant dans le pays qu'au niveau international - y

77. Les légalistes sont des partisans des méthodes légales (meetings, marches, piquets) de résistance au gouvernement. Les illégalistes vont jusqu'à faire usage du sabotage, de l'incendie, des explosifs et des embuscades.

L'une des raisons de toute cette polémique est l'opinion d'une partie des légalistes que s'il n'y avait pas eu d'actions radicales alors les autorités n'auraient pas fait usage de répressions.

porte un maximum d'attention. Les mêmes méthodes sont employées par les autorités pour régler le sort de tous les indésirables : corruption, économie, criminalité ; peu importe. Les dossiers sont montés uniquement à partir de témoignages et c'est parti pour la prison ! C'est exactement ce que Sasha⁷⁸ a essayé de dire dans son dernier message mais les journaux ont tout déformé.

En gros, il faut en finir avec les illusions légalistes : si tu lances un défi au pouvoir, sois prêt à répondre de tes actes en subissant un non-droit absolu et non pas les principes dictés par la loi. Tu n'auras plus aucune garantie de droit à partir du moment où tu t'en prend à l'Etat.

Je voudrais attirer l'attention sur le fait que ce mode de fonctionnement ne s'applique pas uniquement aux actions radicales mais aussi à toute forme de manifestation anarchiste du moment où l'autorité la juge comme étant explosive. La manifestation devant le QG en est un exemple concret. Elle a été qualifiée en tant qu'acte de hooliganisme et des lourdes peines d'emprisonnement ont été distribuées ; et ce n'est même pas le fumigène qui a été déterminant. Combien de cas comme celui-ci ont eu lieu ! Dorénavant, nous ne sommes nullement certain qu'une instruction judiciaire ne sera pas ouverte pour un simple graffiti, pour des actes de hooliganisme voire pour des dégradations de bien public. Que penser alors au sujet de choses plus sérieuses telle une grève ! Toute notre lutte se passe sous la menace constante de l'épée de Damocles que constituent les poursuites pénales.

Les traîtres et la trahison.

Malheureusement, les idées ne garantissent pas la fiabilité des personnes. Et, tant qu'une personne ne se retrouve pas dans la situation où elle doit faire des choix, on ne peut rien affirmer d'incontestable à son propos. Chacun doit se poser la question « Suis-je prêt à aller en prison ? ». « Suis-je prêt à être enfermé pour mes convictions et pas seulement pour mes actes ? », « Suis-je prêt à ne pas dénoncer

78. Alexandr Franzkevitch

mes camarades au prix de ma propre liberté? ». « Qu'est ce qu'il m'est le plus cher, la liberté ou l'honneur? ». Qui ne peut répondre sans équivoque, qu'il reste de côté et vive tranquillement sa vie ; nul besoin de s'exposer, ni d'exposer les autres.

Parmi toute les personnes passés par les interrogatoires, nous pouvons affirmer avec certitude que quatre d'entre elles sont vraiment des traîtres : Zakhar, Arsen, Vetkin, Bouratino (il continue à s'inventer des excuses, il ferait mieux de fermer sa sale gueule). Le bannissement public est une mesure logique mais, évidemment, insuffisante. Le problème réside dans le fait qu'en sus de ces nuisibles connus, il y a ceux qui ont « simplement » répondu aux questions des flics et ont probablement signé une reconnaissance de collaboration. Lors de l'interrogatoire, les enquêteurs ont montré une connaissance du sujet plus que suffisante. Il n'existe qu'un cas où on peut signer ce papier : pour gagner du temps, partir à l'étranger et rendre la chose publique. C'est ce qu'a fait Denis et il n'y a pas de rancœur envers lui. Ceux qui ont signé et l'ont gardé pour eux, secrètement, n'ont pas d'excuse. Le secret sera révélé de toute manière, tôt ou tard, et il faudra répondre pour tout.

« Indy » media.

Ni les répressions, ni les préférences personnelles ne peuvent servir d'excuse pour le reniement des principes anarchistes de base : pluralisme et démocratie. Les agissements d'Indymedia sont apparus comme un acte d'abandon des plus lâches dans un moment difficile. De mémoire, c'est la première fois que la confiance a été ébranlée aussi fortement à l'intérieur du mouvement. La situation était paradoxale : d'un côté, le collectif d'Indymedia dénonçait les « provocateurs et les radicaux » et, de l'autre côté, il essayait de prendre la tête de la campagne de solidarité. C'est n'est que la moitié du malheur. Le plus triste, c'est qu'une grande partie des anarchistes a suivi cette politique, voire a chaudement soutenu de tels agissements. Il y avait aussi ceux qui ont verbalement stigmatisé Indymedia mais ont continué à l'utiliser comme plateforme principale pour la campagne de solida-

rité. Nombreux sont ceux qui ont gardé le silence. Certains ont écrit une grande quantité d'articles, dansant ainsi sur les os des radicaux.

Déjà à l'automne 2010, sur le site *avtonom.org*, un article de bonne qualité à propos d'Indymédia était paru. Son principal défaut y était correctement identifié : il s'agit d'un collectif fermé, ne répondant qu'à lui-même, et se présentant de surcroît comme plateforme d'information pour l'ensemble du mouvement anarchiste et des initiatives sociales anti-autoritaires. En conséquence, cela a conduit Indymedia à se croire en droit de conduire sa rédactionnelle en faveur d'une partie séparée du mouvement anarchiste qui correspondait aux préférences personnelles des membres d'Indymedia. On pourrait se dire qu'il aurait suffi de remplacer toute l'équipe de rédaction, mais il aurait alors été question de support technique et de ressources ; et peu de monde en avait les capacités. C'est pourquoi la plupart des gens ont décidé de fermer les yeux sur le problème. Mais on ne peut agir de la sorte ! Si quelque chose ne va pas à la racine alors il faut la déraciner et la changer, ici et maintenant. La plateforme d'information libre, mise à disposition par une organisation (par exemple AD), même si elle n'est pas idéale, est une solution bien meilleure puisque l'équipe de rédaction répond devant les membres de l'organisation. L'indymedia ne répond devant personne, c'est, concrètement, une force indépendante.

Mon opinion est catégorique, tout comme celle de Sasha et Mikola. Indymedia est devenue une structure autoritaire, étrangère au mouvement anarchiste. Son évolution future va la conduire vers le camp social-libéral, quelque chose devenu à la mode dernièrement, du genre parti Pirate ou autre. Ils ne sont pas nos camarades, tout comme ceux qui les ont soutenus et justifiés, tout comme ceux qui se sont démarqués publiquement des radicaux et des insurgés. Boycott.

Système.

La connaissance du système judiciaire montre que le meilleur modèle de comportement, en ce qui concerne l'accusé est le refus de donner des informations à l'interrogatoire et le « je ne me souviens pas,

difficile de répondre » pour le témoin. On pourra toujours témoigner devant la cour lors du procès, bien après tous les témoignages précédents, préliminaires. De cette manière, on garde un peu d'espace pour pouvoir manœuvrer. Même un déni lors de l'enquête préliminaire est déjà un support pour l'enquêteur aux fins de monter le dossier. Il peut sélectionner ou falsifier les preuves de telle manière que le témoignage paraisse invraisemblable. N'importe quelle information, pour les enquêteurs, est un matériau de construction pour la condamnation. C'est pourquoi les flics font tellement pression, surtout les premiers jours de détention. Pas un mot ! Et même s'ils savent tout. On s'en fout ! Sans le protocole, tout savoir ne signifie rien. Dans le pire des cas, s'il y a matière, on te fait passer du statut de témoin à celui d'accusé ; mieux vaut rester dans la négation mais ne pas mentir. Qu'il y ait des amendes, des punitions administratives ou même de la rétention pour quelques mois, c'est tout de même mieux que d'aller en prison ou de contribuer à y envoyer quelqu'un d'autre. Si on te met la pression pour que tu « te souviennes », il t'est possible de contre-attaquer : « ne me forcez pas à donner des témoignages, préalablement faux ». Cela calmera les ardeurs des flics, ils redouteront un contrôle et y réfléchiront à deux fois. Dans l'affaire, il y a certaines déclarations qui n'avaient pas lieu d'être lors des interrogatoires. Il ne s'agit pas ici de porter des accusations. Qui aurait pu prévoir qu'on s'en servirait contre nous ? Mais il faut en prendre note pour le futur. Tous les mots, n'importe quel protocole d'enquête, constituent des opportunités supplémentaires pour les Flics, des occasions en moins pour nos camarades. Dans le pire des cas, on peut en pâtir soi-même, mais au moins on aura la conscience tranquille. Le but poursuivi, c'est que les flics s'habituent à ce que, sans preuves sérieuses, il ne sert à rien de nous attraper. On ne peut plus corriger les erreurs. Tout le monde a vu lors du procès que même un déni complet des témoignages antérieurs ne sert à rien. La cour le qualifie comme elle le veut, et ses objectifs vont dans le même sens que celle des flics.

Sécurité.

Comme il est apparu, notre niveau de sécurité dans nos transmissions de l'information n'est pas mauvais. Tout du moins si le on compare à celui de l'opposition. Leurs informations, à mon avis, se lisent comme un livre ouvert. Dans notre cas, l'information critique a été celle qu'on obtient par les voies traditionnelles, grâce au facteur humain (la trahison). Néanmoins, la situation est loin d'être idéale.

Le téléphone mobile en est l'élément clé. À l'aide de l'historique d'appels, les enquêteurs dénouent tout le maillage des relations sociales. Ainsi, ils savent qui arrêter en premier. À l'aide du téléphone, on détermine et le réseau, et la localisation, jusqu'au lieu d'habitation. Un seul coup de fil, une seule activation du réseau peuvent coûter cher. En guise d'exemple, on peut prendre Vetkin qui, comme on l'a su après, a allumé son téléphone tout près de l'ambassade et de la banque.

Il faut avoir plusieurs portables pour communiquer avec des cercles différents. Les cartes SIM ne doivent pas pouvoir être rattachées à quelqu'un, c'est-à-dire qu'elles doivent être enregistrées au nom de tierces personnes. Changer la carte SIM et l'appareil en même temps a du sens aussi, quand on est en groupe. Lors des réunions dans le cadre d'organisation d'action ou d'action tout court, il faut éteindre les téléphones et ce, à l'avance pour ne pas risquer d'afficher un lieu de forte concentration de numéros considérés comme « douteux ». Et souvenez-vous toujours que tout allumage du téléphone laisse une trace de votre passage à l'endroit où vous l'avez fait !

En utilisant Internet, il ne faut pas oublier que l'IP est traçable. Mieux vaut utiliser TOR non seulement lors de l'accès à des sites spécifiques mais aussi en tapant vos requêtes dans un moteur de recherche. Le mieux, c'est de séparer l'usage quotidien de l'usage politique de cet outil. Pour le politique, on peut dédier un ordinateur/tablette spéciale avec la connexion Wi-Fi ou 3G pour un accès sans fil. Question de précaution. Et puis ça permet aussi d'être mobile dans ses moyens de communication avec les camarades.

Après les premières arrestations, il a été nécessaire d'effacer toute les traces que nous avons laissé sur les ordinateurs, clés Usb et disques durs. Malheureusement, même si la plupart des éléments a été pris en compte (tout a été effacé), une quantité de petites choses ont été omises. Par exemple, l'enregistrement sur Youtube par lequel a été chargé la vidéo du QG. Cette vidéo est de bonne qualité, plusieurs personnes ont été identifiées grâce a elle ; il restait le disque dur avec l'information restaurée et les petites traces d'accès au site de l'administration de Novopoltsk (il aurait fallu passer un formatage de bas niveau, à l'aide du programme *Elasek* par exemple).

Les archives *TrueCrypt* n'ont pas été craquées. Dans le dossier de l'affaire, le spécialiste se plaignait que même un mot de passe à 8 caractères crée plus de 32 trillions de combinaisons possibles. C'est trop difficile à calculer, même pour des systèmes hautement performants. cependant, l'enquêteur à laissé entendre que les archives ont été craquées mais pas officiellement. Peut-être voulait-il tester ma réaction, peut-être pas. À propos de Skype, je dirais qu'il est impossible d'être sûr : rien n'en est ressorti, ni dans le matériel du dossier, ni dans les paroles des enquêteurs. D'après mes observations, l'historique des conversations par Skype figure souvent dans les dossiers des affaires pénales, d'autant plus que certains certifient avoir désactivé la sauvegarde de l'historique. A mon avis, il faudra passer à la téléphonie via ip alternative, sans serveur centralisé.

Par ailleurs, ils ont mis la main sur une grande quantité de mots de passe de boîtes mail. Soit ceux-ci étaient simples, soit ils étaient entrés automatiquement. En principe, il ne devrait pas y avoir du tout de mots de passe simples ni d'entrée automatique. Même chose pour les clients de messagerie. Ne les utilisez pas pour des trucs activistes. Le courrier ne doit pas se trouver sur le disque dur. La communication la plus importante devrait être menée à travers un compte entièrement dédié à cela, pour que personne ne soit au courant de son existence, au cas où.

Toujours et partout, désactivez l'historique des visites, les cookies

etc. Si possible, utilisez le clavier virtuel afin de neutraliser le trojan *Keylogger* qui mémorise l'appui sur les touches. Comme mesure de sécurité supplémentaire on peut utiliser des navigateurs et moteurs de recherche qui ne laissent pas de trace. En l'occurrence, l'une des versions de *Firefox* est faite pour cela.

J'ai passé en revue plusieurs choses connues. Beaucoup ont négligé certaines de ces mesures alors même qu'ils en avaient le temps. Et au bout du compte, ces inattentions et négligences ont joué un rôle important dans l'acte d'accusation. Que tout le monde s'en souvienne.

maintenant, j'aimerais mentionner quelques autres aspects criminels. Les empreintes digitales, c'était au XXème siècle. Maintenant, l'identification se fait grâce à l'ADN qui se trouve dans la salive, la transpiration, l'épiderme (les cellules de la peau), sans parler du sang et des cheveux. Vetkin s'est fait attrapé à cause de gants où il y avait des traces de transpiration et d'épiderme, des gants qu'il avait laissés dans une cour, à côté de l'ambassade. Son ADN s'est ajouté comme preuve, au signal émis par son téléphone portable. Voilà le dessin. Durant l'investigation, toute sorte d'objets en provenance des lieux de manifestation ont été analysés : mégots, bouteilles, débris de verre, briquets. Sur le fumigène retrouvé à côté des locaux de détention provisoire du KGB, des traces de sueur de Dima ont été analysées, même si aucune empreinte ni trace d'épiderme n'a été trouvée. En gros, même un cheveux ou crachat hasardeux peut s'avérer fatal. Et, cerise sur le gâteau, des échantillons d'air ambiant peuvent être prélevés afin d'y trouver de l'ADN puisque la transpiration s'évapore !

Dans un futur proche (et on s'en rapproche doucement), nous allons devoir faire face à des défis bien plus sérieux. Avec le développement des réseaux sociaux et de l'Internet interactif, les programmes automatiques de recoupement de données se développent de plus en plus vite. Parallèlement, les programmes automatiques de reconnaissance faciale jouissent d'un grand succès. Ainsi, de tels programmes peuvent identifier quelqu'un qui apparaît dans le champ d'une caméra

d'après une photo en accès libre telle que celles des réseaux sociaux. Si on tient compte de l'accroissement quantitatif et de l'amélioration qualitative des caméras de surveillance urbaine (d'autres moyens d'enregistrement vidéo s'y ajoutant), la perspective est la suivante : dans un futur proche, les systèmes de surveillance et d'analyse policières seront capables, avec un très bon degré de confiance, de donner une liste complète des noms des participants aux manifestations publiques, assortie d'un dossier complet sur chacun d'entre eux. Données d'identification, liens sociaux, lieux des rencontres, itinéraires des déplacements, comptes sur le web, intérêts personnels et ainsi de suite. Il existe déjà des compagnies spécialisées dans le rassemblement de profils des chômeurs pour le compte de grandes entreprises ou de grands groupes.

La structure et le facteur humain.

En analysant le système des investigations, je suis arrivé à la conclusion que les preuves, les enquêteurs et le procès ne sont que l'arrière-plan, le décor. L'ennemi principal, ce sont les agents de terrain et toutes sortes de données qu'on laisse et qui peuvent leur servir à échafauder leurs raisonnements. Si les agents de terrain ont reniflé quelque chose sur toi, te mettre en boîte n'est plus qu'une question technique. De toute manière, ils trouveront toujours des accroches ou les falsifieront. La seule solution pour éviter leur attention est l'anonymat. Ma proposition se base sur trois points :

L'activiste du mouvement anarchiste doit accepter les règles de sécurité comme habitude de comportement personnel. L'alter ego politique ne doit avoir aucun lien avec la personne physique concrète. Étant donné que le succès de notre lutte dépend directement du fonctionnement de nos systèmes d'information et de la capacité à se trouver en sécurité dans les réseaux ennemis ou neutres, nous devons, bon gré mal gré, nous diriger vers le niveau de sécurité répandu chez les groupes de hackers. La stabilité des collectifs hacktivistes, comme les *anonymous*, est une preuve convaincante ;

Pour la propagation de nos idées, il est vital, d'une part, de créer

un contenu médiatique de qualité (audio, vidéo, illustrations, polyphonie, web), d'autre part, d'enseigner et d'appliquer les lois de distribution intelligente et de réception efficace de l'information. Il m'est arrivé de communiquer avec des « polit-technologues »⁷⁹ professionnels et, à vrai dire, nous n'avons pas une approche très réfléchie de ces questions. Nous ne savons même pas comment faire une affiche, sans parler du reste. Il est indispensable d'étudier ces techniques et d'en retirer ce qui est en accord avec les principes anarchistes.

Les groupes autonomes doivent être à la base de la structure du mouvement. La plupart des participants au mouvement n'a pas besoin de connaître les informations sur tout un chacun. Ainsi, le risque de trahison se limite au seul groupe. Se connaître tous, les uns les autres, dans les moindres détails, crée un risque d'effet domino bien trop grand : si l'un tombe, tous peuvent tomber. Il est impossible de conserver un fonctionnement normal quand la répression frappe. L'ouverture, la nonchalance conduisent inévitablement à se retrouver « dans le collimateur » et une telle position ne peut être qualifiée de viable. Notre expérience a montré comment les flics ont réussi, par deux fois, à infiltrer nos listes de diffusion internes, entraînant ainsi une paralysie totale du mouvement.

Choix personnel.

Nous voulons tous devenir quelqu'un, arriver à faire quelque chose sur le plan personnel et il faut y aspirer. Mais, en même temps, toute notre vie peut se retourner en un clin d'œil. La perspective de la prison n'est jamais loin. Si un retournement arrive, ne vous effondrez pas. En perdant quelque chose, vous en acquérez d'autres et une expérience précieuse. La vie ne se termine pas en prison, elle coule différemment. Tôt ou tard, la peine se termine et de nouvelles possibilités et plans se dessinent, et qui sait, peut-être que sans prison, elles ne se seraient jamais présentées.

79. Vient du terme « technologie politique », largement utilisé dans les pays de l'ancien bloc soviétique pour définir la maîtrise des moyens de manipulation politique.

Ne rien regretter et aller de l'avant, sans aucun compromis.
Vive la Révolution Sociale!
Que l'Anarchie soit !

Ihar Alinevich
Printemps 2012

Epilogue

Cela fait plus de deux ans que Ihar et les autres anarchistes de Minsk ont été arrêtés. Beaucoup de choses ont changé pendant ce temps : les organismes de défense des Droits de l'Homme ont reconnu les anarchistes biélorusses comme détenus politiques (aussi étonnant que ça puisse paraître, ils ont même trouvé des supporters parmi les parlementaires européens). Le président a gracié et libéré plus de 30 détenus politiques sous l'effet de pressions de la part de l'UE. . .

Tout a changé à part une chose : les convictions des personnes détenues.

De toute évidence, c'est la raison qui explique leur harcèlement continu en prison.

On peut aisément avoir un aperçu du fonctionnement du système carcéral à partir du journal de Ihar et de son essai sur ce thème.

Ihar a passé plus de six mois dans le centre de détention du KGB, après l'entrée en vigueur de sa peine il a été reconduit dans la colonie correctionnelle de la ville de Novopolotsk, au nord du pays. Cette colonie se trouve entre deux usines, « Naftan » et « Polimir », qui sont connues pour être les plus polluantes de la ville. L'effet sur la santé des détenus est désastreux. Il est difficile de s'imaginer comment les détenus peuvent supporter une détention de longue durée.

Pour tous les détenus anarchistes, la somme permise pour l'achat des produits de première nécessité dans la colonie a été réduite à une unité de base (environ treize dollars) par mois. Pour comparaison, contre cet argent on peut obtenir dix bouteilles de « sgoustchenka » ou une centaine d'enveloppes postales.

Certains détenus, notamment Nikolaï Dedok et Ihar Alinevich, sont privés de rendez-vous avec leur famille. Par exemple, la dernière fois que Mikola⁸⁰ a vu sa famille, c'était en février 2012.

Souvent, le refus de nettoyer la chambre d'isolation, les toilettes,

80. i.e. Nikolaï

les cours intérieures, etc., est considéré comme une infraction formelle. Dans ce cas, l'administration de la colonie fait usage du système social des détenus, établi depuis longtemps, où le ménage et tout travail de ce type est fait par des personnes appelées « abais-sées ». Les détenus doivent choisir entre la peste et le choléra : subir une punition ou rejoindre les rangs de la caste carcérale la plus basse.

Une mesure punitive courante est aussi la privation de colis. Normalement, un détenu a droit à recevoir trois ou quatre colis de 30 kg chacun, par an. On peut s'imaginer l'impact du manque de cette misérable quantité de provisions, en plus de la réduction de la somme permise pour les achats...

Les provocations sont aussi un moyen efficace pour intimider les anarchistes par l'intermédiaire d'autres détenus. Il est connu que l'administration de la colonie monte les autres détenus contre Alexandr Franzkevitch, interdit la communication avec lui, fait circuler des rumeurs qu'il « moucharde » à l'administration.

Pour le moment, tous les détenus politiques sont considérés comme de graves fauteurs de trouble. On attribue à certains anarchistes – comme Ihar Alinevich et Nikolai Dedok – des étiquettes : « susceptible de s'enfuir », « susceptible au suicide », « susceptible de prise d'otages ». Ce qui ne change rien, en temps normal, à la vie quotidienne des détenus si ce n'est qu'il leur est en plus interdit de sortir de leur section. Pourtant, dans les situations extrêmes, elles jouent en faveur de l'administration : par exemple on peut facilement insinuer le suicide d'un détenu qui avait la mention « susceptible au suicide » dans son dossier ou bien ouvrir légitimement le feu sur le détenu dont la mention est « susceptible de s'enfuir », ou bien organiser une provocation contre le « susceptible de prise d'otages ».

L'appellation de « grave fauteur de troubles » influence les conditions de vie du détenu d'une telle force qu'on ne peut même pas espérer l'adoucissement du régime de peine ou la remise de peine.

Lorsque les méthodes de diverses privations et caractéristiques négatives sont épuisées, on emploie l'isolation des détenus. Tous les

anarchistes ont déjà au moins une fois effectué un séjour dans la chambre d'isolation. Nikolaï Dedok a même été placé dans une cellule individuelle pendant six mois. Par la suite, il a été transféré dans une prison à régime sévère.

La pratique de pression communément employée sur les détenus politiques a été décrite plus haut. Dans la plupart des cas, une telle disposition à leur encontre est dictée par la hiérarchie. Toutefois, tous les anarchistes ont déclaré que de telles méthodes sont aussi employées à l'encontre des détenus ordinaires qui luttent pour leur droits à l'intérieur. Ihar le confirme aussi dans son journal.

Il nous semble important d'apporter une attention particulière sur l'affaire de l'attaque du KGB à Bobrouysk. Les figurants de cette action n'ont pas été reconnus comme détenus politiques par les organisations des Droits de l'Homme puisqu'un caractère violent a été observé dans leurs actions. Ils sont pourtant bien d'accord sur le fait que la sentence a été politiquement motivée et qu'elle doit être revue. Il est intéressant que les autorités elles-mêmes ont inclus les participants à cette action dans la liste des détenus politiques, en commençant à exercer une pression sur la « troïka de Bobrouysk » afin d'obtenir d'eux une demande de grâce. Pavel Syromolotov a accepté de la rédiger et il a été libéré en printemps 2012. Artiôm Prokopenko et Evgueniï Vaskovitch refusent systématiquement de signer la demande pour le moment, malgré leurs familles qui les y implorent. Evgueniï Vaskovitch a été transféré l'année dernière dans une prison à régime sévère pour avoir refusé d'obéir aux ordres de l'administration de la colonie. Artiôm Prokopenko a fait une grève de la faim parce qu'il ne pouvait se préparer de la nourriture végétarienne à cause du changement du régime de travail.

Il faut comprendre que la prison biélorusse est appelée à « corriger » le criminel. Si la personne ne se met pas sur la voie correctionnelle et agit de manière néfaste sur les autres détenus, enfreint systématiquement les règles internes, alors une nouvelle affaire pénale peut être entamée à son encontre, suivant l'article 411 du code

Pénal de la république biélorusse (« Refus obstiné d'obéissance aux exigences de l'administration de l'institution correctionnelle ») qui prévoit jusque 1 an de détention en plus. Il y a déjà eu un précédent : en août 2012 Dmitriy Dashkevitch s'est vu prolonger sa peine d'un an. Il suffit d'un ordre d'en haut pour prolonger infiniment la peine aux « inaptes ». Les anarchistes n'ont, non seulement, pas reconnu leur faute mais, qui plus est, n'ont aucune intention de renoncer à leurs convictions. Par conséquent, ils ne peuvent pas, à priori, se mettre sur la voie de la correction.

Il ne faut pas penser que la lutte de nos camarades s'est terminée avec leur liberté ; la lutte contre le système par l'intérieur exige des efforts inhumains et une totale mobilisation des forces. Ils ont autant besoin d'oxygène que de soutien, autant moral que matériel. Le fait que, sous la pression de l'opinion publique et de l'UE, une grande partie des détenus politiques en Biélorussie a été libérée témoigne qu'on ne peut abandonner à mi-chemin ce qui a été commencé : la pression en continu sur le système doit se faire sans interruption. Notre lutte prouvera encore une fois que la lutte de ceux qui sont derrière les barreaux n'était pas inutile.

ABC- Biélorussie



Ihar Alinevitch, est un anarchiste biélorusse. Il a été arrêté le 28 novembre 2010 à Moscou et emprisonné dans les cellules du KGB biélorusse en attendant son procès. Dans «l'affaire des anarchistes», il a été condamné à la peine maximale possible à savoir 8 ans de colonie pénitentiaire.

L'Anarchist Black Cross francophone a souhaité traduire et publier ce témoignage pour documenter la situation en Biélorussie, pour attirer l'attention des francophones sur ce qui se passe à quelques centaines de kilomètres à l'est, et surtout, pour briser l'isolement des détenus, dans l'espoir de connaître un jour un monde sans prison ni oppression.